



BIBLIOTECA CENTRALA
A
UNIVERSITAȚII
DIN
BUCUREȘTI

No. Curent 38949 Format

No. Inventar Anul

Secția Raftul

LE NOUVEAU
DÉCAMÉRON

—
HUITIÈME JOURNÉE

M 544485
B 544512

LES CONTEURS
DE LA HUITIÈME JOURNÉE

François Coppée

Leconte de Lisle

Émile Pouillon

Ernest d'Hervilly

Guy de Maupassant

Paul Ginisty

Judith Gautier

Théodore de Banville

Charles Aubert

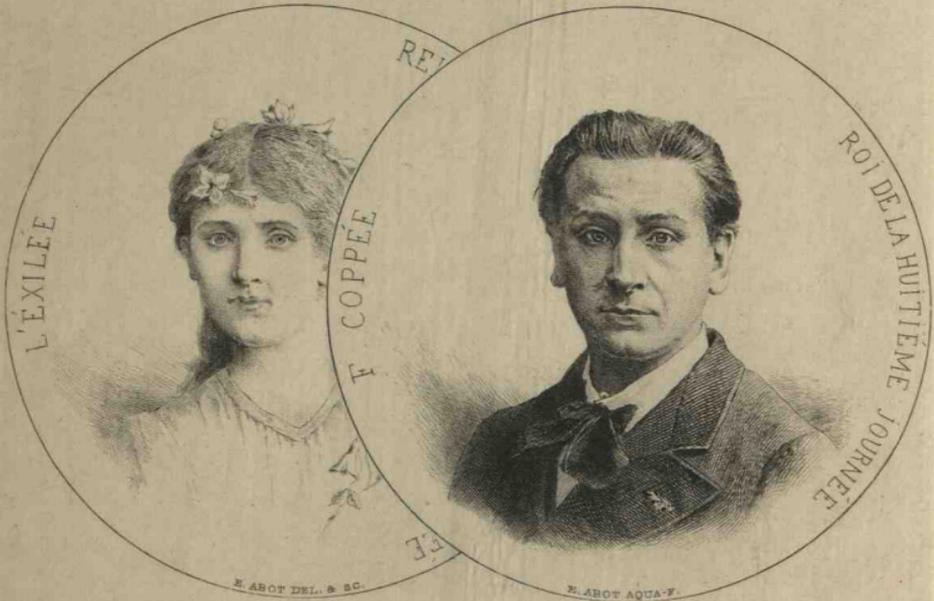
Armand Silvestre

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

75 exemplaires sur papier de luxe : japon et vergé, avec double suite
de gravures.

LE NOUVEAU DÉCAMÉRON

HUITIÈME JOURNÉE



LES CONTEURS

François Coppée
Leconte de Lisle
Emile Pouillon
Ernest d'Hervilly
Guy de Maupassant

Paul Ginisty
Judith Gautier
Théodore de Banville
Charles Aubert
Armand Sidoestre

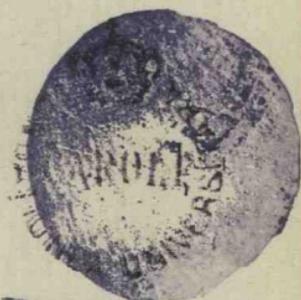
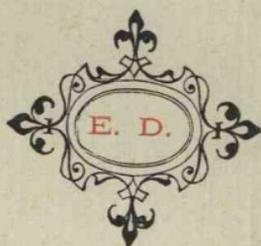
Inv. A. 18.061

LE NOUVEAU

DÉCAMÉRON

HUITIÈME JOURNÉE

LES AMOURS LOINTAINES



68 r11

Donația

Gheorghe M. Vlasto

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

Libraire de la Société des Gens de Lettres

PALAIS-ROYAL, 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—
1886

Tous droits réservés.

CONTRON 1953

1951

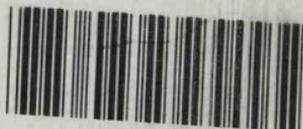
L

Biblioteca Centrală Universitară
"Carol I" - București

Cota

38949

B.C.U. Bucuresti



C41189

RC74/09

HUITIÈME JOURNÉE

LES AMOURS LOINTAINES



LES AMOURS LOINTAINES



Il fait un temps brumeux, gris-clair, mais sans soleil, un de ces temps incertains qui sont à Londres une promesse, mais à Paris une déception. Le soleil en sort quelquefois, rarement. La voûte nuageuse est tellement élevée qu'elle donne l'illusion d'un ciel très présentable, mais où le bleu manque. Cette grisaille céleste pousse à la mélancolie. On ne s'irrite pas, mais on s'ennuie, et l'on dit : Quel bête de temps ! sans oser l'insulter davantage.

— *En vérité, dit la Marquise, je me demande pourquoi nous ne ferions pas du feu dans la serre, non qu'il y fasse froid, mais pour faire honte à cet horizon monotone. Quel est le poète qui nous dira pourquoi la flamme égaie?*

— *Ah! Madame, c'est si facile.*

— *Eh bien, dites-le un peu, vous qui parlez.*

— *Dame! fit Armand Silvestre, la flamme égaie, parce que c'est une moqueuse; elle tire continuellement la langue au ciel, et quand le ciel se comporte mal, comme aujourd'hui, c'est bien fait.*

— *Et puis, fit madame de Rocas, elle éblouit, elle est imprévue, et les savants eux-mêmes vous diront qu'ils ne savent pas en quoi elle est faite.*

— *Bon! fit un pédant qui passait, tout le monde sait que c'est le résultat et l'effet d'une combinaison chimique.*

— *A la bonne heure! fit la marquise Thérèse, et je serai enchantée l'hiver prochain de me chauffer les pieds à des combinaisons.*

Le Roi de la journée s'avavançait, tenant à son bras cette charmante Josepha Ringsfeld, si étrangement calomniée par Catulle Mendès dans de petits livres qu'on a beaucoup trop lus. Cette princesse de contes de fées, qui a traversé la société parisienne en y laissant comme un sillage de lumière électrique, avait

consenti — après un refus rougissant de lady Helmsford — à prendre la couronne au nom de l'Exilée, une fille bien-aimée du poète François Coppée. Elle s'était faite un peu sérieuse, car sa royauté nouvelle lui venait du Nord, dont ses épaules, du reste, avaient toutes les neiges.

Elle avait entendu les paroles échangées avant son arrivée, et elle le montra bien en disant, avec un geste royal :

— Ne dites pas de mal de ce temps-là ; c'est moi qui l'ai choisi pour servir de cadre aux Amours lointaines. Car, j'imagine que tout ce qu'on va raconter aujourd'hui va être profondément triste, ou du moins dans les demi-teintes. Et d'abord, y a-t-il des amours lointaines ? Ce n'est pas qu'on ne s'aime partout, mais je ne sais pourquoi le titre de cette journée me paraît entraîner des idées de séparations. Il me rappelle un vers admirable de Théophile Gautier, qui me fait pleurer en dedans, quand il me passe par la tête :

Ah ! sans amour s'en aller sur la mer !

Et, bien certainement, sans M. François Coppée, à qui l'on n'a jamais résisté, j'aurais préféré être la Reine d'une journée bruyante et souriante. Je ne divorce pas pour cela, ajouta-t-elle en mettant le bout de ses doigts roses sous les lèvres du Roi.

— Mon Dieu, Madame, fit l'éditeur Lemerre, en se glissant auprès de la marquise Thérèse, quelle est donc cette petite princesse si délibérée?

— Est-il possible, dit la bonne dame, que vous ne la connaissiez pas mieux? Cette belle fille sur qui s'agite la plume de son feutre, cette créature remuante, un peu grasse, à cheveux courts qui frisent, impérieuse et gamine, est la princesse Josepha Ringsfeld, qu'on appelle aussi Son Altesse Rosalinde parce qu'elle s'habille volontiers en cavalier comme les aventureuses demoiselles de Shakespeare ou de Fletcher, et parce qu'elle serait fort capable de suivre, dans la forêt des Ardennes, le plus jeune fils de sire Roland des Bois. Enfant gâtée d'un vieux duc d'Allemagne qui règne sur un pays plein d'oiseaux et de roses, elle a mis, là-bas, dans son duché pareil à un bois féérique, la toute-puissance au service de la toute-folie. Elle a des inventions de fêtes et de jeux, qui pouffent de rire au nez de la vieille étiquette; comme d'Assouci était l'empereur du burlesque, elle est la fée heureuse du fantasque et du joli. Elle a imaginé, l'an passé, de se faire servir une toute petite souris rôtie et truffée de pistaches sur un immense plat de vermeil que portaient, en marchant sur leurs genoux, les douze chambellans de son père habillés en cuisiniers; et toutes les fauvettes du parc

ducal, qu'elle a fait prendre un jour pour qu'on leur mit des grelots d'or au cou, chantent maintenant dans les arbres avec un accompagnement de grêles sonneries. Mais le chef-d'œuvre de son caprice, c'est le régiment qu'elle a créé! Un régiment, non pas de reîtres bourrus et moustachus, mais de blonds jeunes hommes blancs, roses, les mieux faits qu'on a pu trouver, et vêtus de satins fous de toutes les couleurs. L'idée vient, à les voir d'un peu loin manœuvrer sur la pelouse dans une palpitation de rubans, d'un vol immense d'oiseaux des îles, qui battraient de l'aile sur le gazon. Et la manœuvre n'a rien de guerrier, car, tous à la fois, au commandement d'un colonel qui est le plus joli d'entre eux, ils disent des vers d'amour, ou pincent de la guitare, ou cueillent dans l'herbe des marguerites qu'ils effeuillent en souriant, avec un ensemble admirable. Chaque matin, Son Altesse Rosalinde passe la revue du régiment, se fâche si la soie des costumes n'a pas le pli gracieux qui convient, inflige des punitions pour une boucle de cheveux qui s'abandonne, et, un tampon de ouate dans une main, une patte de lièvre dans l'autre, met un peu de rouge à la joue de ceux qui sont trop pâles, un peu de blanc de perle au front de ceux qui sont trop roses. Chaque jeune garçon, cependant, quand elle passe devant lui, soupire, d'une voix mourante : « Je vous aime », en

lui envoyant, du bout des doigts, le désir de ses lèvres ; et, la revue passée, si Son Altesse Rosalinde a été contente, elle baise le colonel sur la bouche, pour témoigner sa satisfaction au régiment extasié !

— Hé ! fit l'éditeur en s'éloignant, cela pourrait bien donner du goût pour l'état militaire.

Cependant, la jeune Reine s'était installée, en invitant le Roi à prendre la parole.

François Coppée commença ainsi :

LA GRIFFE DE LION



Le lieutenant de vaisseau Julien de Rhé était revenu dans un triste état de sa station en Cochinchine; et lorsque, après trois longs mois de maladie dans la maison familiale, en Touraine, il entra en convalescence et put faire les cent pas sur la terrasse au bord de la Loire, entre sa mère et sa sœur, — avec quel amour elles l'avaient soigné, les chères femmes! — le jeune homme éprouvait souvent encore, au souffle déjà froid de l'automne, des frissons assez inquiétants.

— Allez passer le gros de l'hiver à Pau, con-

seilla le médecin... Climat doux, pas trop chaud, calmant et sédatif par excellence... C'est ce qui vous convient... et vous reviendrez dans trois mois chez madame votre mère, tout à fait grand garçon.

C'est pourquoi, vers la mi-novembre, accoudé à sa fenêtre ensoleillée de l'hôtel Gardères, Julien de Rhé contemplait le sublime panorama des Pyrénées et fumait les délicieuses cigarettes du convalescent, si âpres au goût renouvelé, qui lui rappelaient celles qu'il avait jadis grillées en cachette, dans l'entrepont du *Borda*, et qui lui rendaient les sensations de la seizième année.

— Tiens, tiens, tiens!... ce Pau... mais c'est plein de jolies femmes, remarqua le jeune homme, la première fois qu'il alla écouter la musique militaire sur la place Royale et flâner au soleil devant la statue, en style troubadour, du bon roi Henri; et, bien qu'il ne fût ni un libertin, ni un fat, le marin, repris d'un bel appétit de la vie, mit sa casquette d'uniforme n° 1 et sa redingote aux trois galons d'or neufs, où brillait cette rosette de la Légion d'honneur que sa mère lui avait posée sur son lit, quand il était malade, et qu'il avait bien cru ne porter qu'une fois, sur le drap noir de son cercueil.

Comme il avait bien fait de venir à Pau, tout de même ! C'était exquis, ce doux soleil qui chauffe sans brûler, ce bel azur, ce vaste paysage, ce lointain amphithéâtre de collines, et, tout là-bas, ces cimes de neige dans le ciel ! C'était amusant comme tout de circuler dans la foule cosmopolite, parmi les belles étrangères, et d'entendre leurs voix parler toutes les langues de l'Europe et se confondre comme les divers chants des oiseaux dans une volière. Sans doute, il y avait bien quelques rencontres affligeantes, comme celle de ce jeune Anglais, phthisique au dernier degré, qu'un domestique poussait dans une petite voiture, enseveli sous les plaids et sous les cache-nez, avec des yeux de poisson cuit et un respiratoire de taffetas noir sur la bouche. Ah ! cela donnait froid dans les os ; mais après le premier mouvement de pitié — l'homme est si égoïste ! — Julien songeait que, lui aussi, faisait peur à voir, quand il avait débarqué à Toulon, maigre comme un squelette, deux ronds de chocolat sous les yeux ; et qu'il était bien guéri, maintenant, et qu'il revenait de loin.

Et, respirant l'air tiède à pleins poumons, frémissant de bien-être, la caresse du soleil dans le dos, en toilette soignée, rasé de frais, fier de sa

rosette neuve, Julien de Rhé se sentait heureux d'être au monde, donnait des pièces blanches aux mendiants, attardait son regard sur celui des jolies femmes croisées au passage, et s'arrêtait tout attendri devant les robustes petites filles américaines, — bas et gants noirs et robes blanches envolées, — qui dansaient en rond autour d'un arbre de la place Royale, au rythme du pas redoublé joué par la musique du régiment.

Quelles bonnes dispositions pour devenir amoureux, n'est-ce pas? Aussi l'heureux convalescent reçut-il le coup de foudre le jour où il vit M^{lle} Olga Barbarine, la plus belle fille de la colonie russe, descendre de cheval devant l'hôtel Gassion, où elle demeurait avec sa mère.

Il était cinq heures du soir environ et elle revenait de la chasse au renard. Les cinq ou six adorateurs en habits rouges qui l'accompagnaient avaient mis bien vite pied à terre et s'étaient bousculés à qui lui tiendrait l'étrier. Elle s'était laissé glisser dans les bras du premier arrivé, et tout de suite, frappant du pommeau de sa cravache sur une table de la vérandah, elle avait demandé une tasse de lait, l'avait bue d'une seule

lampée, et tout debout, son svelte corps de déesse du Primatice moulé par l'amazone noire, ses folles torsades de cheveux couleur de cuivre s'échappant du chapeau d'homme et répandues sur ses épaules, elle riait, tenant à deux mains sa tasse vide, satisfaite et comme grisée par la boisson fraîche, avec deux moustaches de crème aux coins de la bouche; et le soleil couchant dans sa chevelure allumait autour de son visage une sorte de halo d'or.

Puis, soudain redevenue sérieuse, elle posa la tasse sur la table, fit un léger salut du front, plein de dédain, au groupe d'habits rouges, et rentra dans l'hôtel d'un pas impérial, en fouettant sa jupe avec sa cravache.

Trois jours après, Julien de Rhé, qui avait passé son temps à dire à ses connaissances : « Qui est-ce? J'en suis fou, je l'adore, etc. », était présenté — ce qui n'était pas très difficile — chez ces dames Barbarine, et faisait partie du peloton d'amoureux de la belle Russe.

Était-elle Russe, après tout, cette capiteuse créature qui, depuis le commencement de la saison, galopait toute la journée et valsait toute la nuit? Oui, par son père putatif, par le premier mari de sa mère, le comte Barbarine. Mais tout

le monde savait fort bien que la mère avait précisément divorcé au moment de la naissance de sa fille et que M^{me} Barbarine qui, d'ailleurs, avait pour père un banquier de New-York, nommé Jacobson, avait entretenu de tout temps une liaison presque publique avec un prince royal du Nord — un Christian ou un Oscar quelconque, — liaison dont Olga était probablement née. Avait-elle une nationalité, cette enfant qui avait été élevée à bâtons rompus dans un *nurcery* d'Écosse, dans un couvent de Naples, dans un pensionnat mômier de Genève, qui avait dormi le tiers de ses nuits sur les coussins des express, et qui ne voyait passer dans ses souvenirs, comme dans un stéréoscope, que les villes d'eaux, bains de mer, stations hivernales et autres lieux de rendez-vous élégants, où sa mère — une belle personne encore, malgré la couperose — promenait depuis quinze ans son ennui de coquette sur le retour, son samowar et ses ouistitis? Hélas! elle n'avait pas de patrie, l'étrange fille, qui, à côté de pudeurs de vierge, avait des hardiesses de garçon et qui disait en se moquant d'elle-même :

— Moi, je ne suis ni de Londres, ni de Paris, ni de Vienne, ni de Saint-Pétersbourg... Je suis de table d'hôte.

Avait-elle une famille? Pas davantage. Son véritable père — l'Oscar ou le Christian auquel M^{me} Barbarine ne cessait de faire allusion, — était mort depuis plusieurs années, et quant au comte russe, son père selon la loi, il ne s'occupait jamais d'elle. Ruiné de fond en comble, il n'avait d'autre moyen d'existence que son coup de fusil infailible et il vivait en gagnant tous les prix des tirs aux pigeons, comme une sorte de Bas-de-Cuir civilisé. Quant à la comtesse, malgré de périodiques attendrissements maternels qui donnaient sur les nerfs à tout le monde tant ils sonnaient faux, elle était douée d'un de ces égoïsmes parfaits, absolus, sphériques, qu'on ne trouve jamais en défaut, et, pendant une fièvre typhoïde dont Olga avait failli mourir à huit ans, M^{me} Barbarine n'avait pas oublié une seule fois, — tout en veillant sa petite fille, par respect humain, — de mettre ses gants gras pour la nuit qui lui conservaient les mains si blanches.

Julien de Rhé apprit toutes ces choses lorsqu'il se fut enrôlé dans l'escadron volant de Sigisbés qui manœuvrait sans cesse autour de M^{lle} Olga Barbarine, et il se mit à aimer éperdument la singulière et troublante fille, qui se laissait regarder dans les yeux, et qui, le jour où un ami

commun lui présenta le lieutenant de vaisseau, lui dit en allumant une cigarette de phésli :

— Ah! c'est vous qui êtes si amoureux de moi?... Bonjour, monsieur.

Puis elle lui donna une solide poignée de main, comme un homme.

Il se mit à l'aimer, l'honnête et brave marin, à l'aimer d'autant plus qu'il ne tarda pas à la comprendre et à la plaindre. Car il ne s'y trompa pas; Olga était fantasque, mal élevée, mais sans coquetterie, et son âme était fière et franche. Qui sait? Peut-être sentait-elle toute la vanité de sa vie d'agitations et de plaisirs? Le certain, c'est qu'elle jugeait, et sévèrement, ces jeunes gens qui caracolent auprès d'elle à la chasse au renard et qui se faisaient inscrire chaque soir sur son carnet de bal. Tous la désiraient, aucun ne l'estimait, car nul d'entre eux ne s'était encore décidé à la demander en mariage. Aussi les traitait-elle durement, et les rappelait-elle au respect, — d'un rude coup de caveçon, la belle écuyère, — s'ils s'avisait de lui parler de trop près dans le cou, pendant le tourbillon d'une valse, ou de presser trop longtemps la main qu'elle leur tendait en camarade.

Julien, à qui la délicatesse de son cœur donnait

de la pénétration d'esprit — allez, ce sont souvent les naïfs qui voient le plus juste — découvrit le secret trésor de loyauté qu'il y avait dans cette fille de race, au fond si malheureuse. Sans doute, il l'aimait pour sa beauté, et la tête lui tournait, quand, dans une halte de danse, il la sentait s'appuyer sur son bras, dans sa splendeur de rousse aux yeux noirs, au teint de rose après l'orage, lui parlant avec abandon et l'enivrant de ses yeux d'étoile et de son haleine de violette. Mais il l'aimait aussi, il l'aimait surtout pour ses peines si orgueilleusement cachées; et il avait un cruel serrement de cœur en surprenant le regard sombre, le regard douloureux d'Olga sur sa mère, quand M^{me} Barbarine, à son thé de quatre à six — assise à contre-jour pour dissimuler ses points noirs aux ailes du nez, vainement combattus par l'anti-bolbos, — évoquait, à mots aussi peu couverts que possible, ses royales conquêtes dans les cours du Nord.

L'épouser! Oui, l'enlever de ce milieu plein de périls, l'emporter chez sa mère, à lui, qui était une sainte femme, lui faire respirer la fortifiante et pure atmosphère d'une vraie famille, la sauver en un mot! Il y songeait, il ne songeait plus qu'à cela! Il croyait même parfois qu'Olga avait de-

68114

viné son désir, et, lorsqu'à ces : « quatre à six » de M^{me} Barbarine, où Olga traitait tous ses adorateurs avec sa franchise garçonnière, elle présentait au marin le verre de thé à la russe, il voyait au fond des yeux de la jeune fille comme une douce et lointaine lumière, qui semblait répondre à sa pitié généreuse et à sa tendresse infinie.

— Oui, mademoiselle, mon congé de convalescence expire dans huit jours. Je quitterai Pau demain, j'irai passer quelques jours en Touraine auprès de ma sœur, puis de là, je partirai pour Brest comme aide de camp du préfet maritime, et dans un an, dix-huit mois, je reprendrai la mer.

Ils étaient seuls dans un coin du salon de lecture de l'hôtel, debout près d'une fenêtre ouverte, devant le ciel de la nuit, où palpitaient des milliers d'étoiles.

— Adieu donc et bon voyage, répondit Olga de sa voix franche et ferme. Mais j'ai quelque chose à vous demander, monsieur de Rhé... Oui, cette griffe de lion montée sur un petit cercle d'or, que vous portez en breloque... Eh bien, j'en ai envie... Cela vient d'un lion que vous avez

tué dans une chasse, autrefois, en Afrique, n'est-ce pas?... Je suis une espèce de fauve, moi... Ce bibelot-là me convient... Donnez-le moi; je le garderai en souvenir de vous.

Julien détacha la petite breloque et la mit dans la main de la jeune fille; mais soudain il prit cette main entre les siennes, et tout bas, ardemment :

— Je vous aime! lui dit-il. Voulez-vous devenir ma femme?

Olga dégagea doucement sa main, en gardant la griffe de lion; puis, croisant ses bras sur sa poitrine, elle regarda pendant un long moment M. de Rhé bien en face, sans émotion apparente.

— Non, dit-elle enfin, non!... Et pourtant vous êtes le premier qui me le dites de cette bonne façon-là. Mais c'est pour cela que je refuse...

— Olga! s'écria Julien d'une voix altérée.

— Écoutez-moi, reprit-elle en l'interrompant d'un geste, et comprenez bien pourquoi je vous dis non... C'est que je ne me sens pas digne de vous et que je vous rendrais malheureux... Vous savez bien, cette lettre de votre sœur que vous vous plaigniez d'avoir perdue... Eh bien, c'est ici que vous l'avez laissé tomber, et je l'ai ra-

massée, et je l'ai lue... Votre sœur répondait à la confiance que vous lui aviez faite de vos sentiments pour moi... sentiments que j'ai devinés depuis longtemps... Elle s'en réjouissait en simple et vertueuse enfant qu'elle est, mais dans des termes qui m'ont fait comprendre quelle profonde, quelle effrayante différence existe entre une véritable jeune fille et moi!... En lisant cette lettre, pleine de détails intimes et touchants, j'ai vu aussi ce qu'était votre famille, vieille maison d'honnêtes gens où vous ne devez faire entrer qu'une honnête femme... Bénissez Dieu, monsieur de Rhé, d'avoir une mère en cheveux gris à qui vous ne pouvez penser sans sentir quelque chose de délicieusement doux qui se fond dans votre cœur... Moi aussi, j'ai une mère, moi aussi!... mais j'ai été forcée de la juger... Vous n'avez vu que ses ridicules, monsieur, mais je la connais mieux... Si vous lui demandiez ma main, elle vous la refuserait, parce que vous êtes de petite noblesse et que votre fortune est médiocre... Ma mère a décidé que je ne ferais qu'un grand mariage, ou sinon... sinon, elle me trouvera autre chose... Hein? j'ai de l'expérience, pour une fille de dix-neuf ans!... C'est horrible, n'est-ce pas? Mais c'est ainsi... Voilà pourquoi nous étions

l'hiver dernier à Nice, l'été dernier à Skéweningue, et pourquoi nous sommes maintenant à Pau! Voilà pourquoi nous roulons comme des colis d'un bout à l'autre de l'Europe, pourquoi nous ne couchons que dans des lits d'auberge et ne mangeons qu'à la table d'hôte. Ma mère a été presque princesse royale, vous comprenez, et elle m'a fait entendre dès l'âge de quinze ans que j'étais destinée à être au moins archiduchesse, fût-ce de la main gauche... Un mariage avec un petit gentilhomme, presque un bourgeois!... A ses yeux, je dérogerais. Ah! je dois vous inspirer le dégoût, et je me fais honte à moi-même! Ne protestez pas!... Non, vous ne voudriez pas amener devant votre mère, comme votre fiancée, comme votre femme, celle à qui l'on a mis tant de boue dans le cœur... Et puis, je ne suis qu'un objet de luxe, coûteux et inutile, dont vous n'avez pas besoin, qui ne vous donnerait pas de bonheur... D'ailleurs, je ne vous aime point, je n'aime personne... L'amour, c'est dans les choses qu'on m'a défendues... Adieu, monsieur de Rhé, levez-vous et allez-vous-en sans me dire un mot, je vous en conjure... Seulement, vous me laissez votre griffe de lion, n'est-ce pas? Elle me rappellera un honnête garçon envers qui j'ai agi en honnête fille...

Ne me dites plus rien et quittons-nous pour toujours... Adieu.

Trois ans après, le transport à vapeur le *Du Couëdic*, revenant du Sénégal, venait de faire escale aux Canaries, pour prendre le courrier, et continuait son chemin, par une nuit de gros temps, lorsque le vaguemestre entra dans le carré des officiers et déposa sur la table un paquet de journaux.

Julien de Rhé déploya une feuille d'informations, venant de Paris et vieille de trois semaines, et il y lut, sous la rubrique : *Déplacements et villégiatures*, les lignes suivantes :

« Sa Majesté le roi de Souabe, qui voyage,
« comme on le sait, dans le plus strict incognito,
« sous le nom de comte d'Augsbourg, est depuis
« hier soir dans nos murs.

« Un fâcheux incident s'est produit à la gare,
« au moment de l'arrivée du roi. La baronne de
« Hall qui, seulement accompagnée de sa mère,
« la comtesse Barbarine, avait fait le voyage avec
« Sa Majesté, a perdu un bijou de peu de valeur,
« mais auquel M^{me} de Hall attache, paraît-il, le

« plus grand prix. C'est une simple griffe de lion,
« montée sur un petit cercle d'or.

« M^{me} de Hall a promis deux mille francs de
« récompense à la personne qui lui rapporterait
« cet objet. »

— Julien, prenez garde... Vous allez oublier
l'heure de votre quart, mon cher ami.

— Merci, dit Julien de Rhé en jetant le jour-
nal, et comme sortant d'un rêve.

Cette nuit-là, le timonier, qui était seul sur la
passerelle avec l'officier de quart, vit celui-ci por-
ter son mouchoir à son visage à plusieurs reprises,
et pourtant, quoiqu'il y eût beaucoup de vent et
de houle, l'embrun n'arrivait pas jusque-là.





L avait raison de pleurer, dit la Reine, car, en réalité, cette belle fille lui avait donné le meilleur de son âme. Il a eu peut-être le seul éclair de franchise qui l'ait traversée. Son petit discours vaut son pesant d'or, et je lui aurais volontiers donné la main pour la peine.

— Ta, ta, ta, fit la marquise Thérèse, voilà bien instruire une affaire. Notre jeune Reine est séduite par les côtés excentriques de cette belle héroïne. Certes, le conteur est dans son droit en mettant son rêve en scène, et l'on n'a pas le droit de lui demander où il est allé le prendre. Mais pouvons-nous discuter de bonne foi sur une individualité aussi étrange? Éève-

t-on beaucoup de jeunes filles à devenir les Égéries de petits princes allemands? Il faut les prendre toutes petites pour cela, suivant le conseil d'Émile Augier. La maman avait parfaitement réussi dans son éducation, si j'en juge par la déclaration de principes d'Olga. Comment étudier la botanique sur des fleurs de serre chaude?

— Cependant, dit un poète qui passait, si l'amour avait touché du bout du doigt cette merveilleuse poupée, tout serait en question. La force et le génie de certaines femmes consistent à ne pas se laisser toucher par l'amour. Ce qui n'empêche pas — j'en suis fâché pour le roi de Souabe — que Julien verra peut-être un jour une étoile tomber dans son assiette. Mais jamais notre ami François Coppée ne consentirait à nous dire la suite de l'histoire.

— D'autant plus que cette frivolité serait peu de mise en ce moment, puisque nous avons l'honneur de voir parmi nous notre illustre maître et ami Leconte de Lisle, dit François Coppée en désignant le poète qui venait d'entrer.

En effet, c'était Leconte de Lisle; après avoir assuré son monocle, il vint saluer la Marquise, et se retira dans un groupe de poètes; ayant aux lèvres ce bon sourire qui lui a valu, si justement, la renommée d'être le plus clément des hommes.

Mais, dans un coin, Léon Diern parlait à voix basse du glorieux Maître, et s'exprimait en ces termes, pensivement écouté par quelques jeunes hommes :

« La résistance systématique à toute manifestation d'art d'un ordre supérieur a été l'un des caractères distinctifs de ces vingt dernières années. La poésie, qui certainement de tous les arts est le plus déshéritée de critiques compréhensifs, a pendant toute cette période rencontré une pénurie presque complète d'intelligences.

Il était de mode alors, chez ceux qui s'appellent réciproquement des plumes autorisées, de proclamer l'indifférence générale pour les vers, d'en accuser le dédain des nouveaux poètes pour la foule, et de conclure à la mort de la poésie. Admirable logique qui réduisait la tâche du critique à des variations sur un seul thème.

L'art est vaste, et même les grandes voix de 1830 ne peuvent avoir tout dit. Nous avouons hautement quelques poètes plus récents à l'égal des plus illustres que la France ait eus.

Leconte de Lisle a, dès son apparition, irrité les myopes et les camards de la critique. La rigidité inflexible de son ascension vers le beau le plus pur et le plus élevé l'a longtemps isolé dans une glorieuse impopularité.

Il y a en effet grandeur et gloire à rester ce que l'on a eu l'ambition d'être et ce qu'on a été, c'est-à-dire, un vrai poète, dans la plus sévère acception de ce titre; d'avoir su, enfin, bâtir sur des hauteurs le temple où doit brûler la flamme sacrée. Le poète a ses dieux qu'il sert, non les fausses divinités des plaines. Il accomplit sa fonction sublime, sans se soucier d'ameuter la foule, dont le droit demeure incontestable de s'écraser autour des idoles banales.

La compréhension du beau, surtout du beau poétique, a toujours été rare. Si le public a feint jadis de lire les poètes, il ne s'est pas passionné pour leurs plus purs chefs-d'œuvre, et la génération qui a suivi celle de 1830 se complaisait dans toutes sortes de décadences. Or il n'y a nulle trace dans l'œuvre de Leconte de Lisle de ce que les jeunes Français aimaient exclusivement, paraît-il, c'est-à-dire le débraillé sentimental, les leçons de puérile et honnête moralité, les plaisanteries quasi en prose, les actualités, les grivoiseries et les mauvaises rimes.

Le but unique, poursuivi toujours, toujours atteint dans cette œuvre, c'est le beau, le beau éternel, dont le souverain domaine est l'imagination, non la morale, qui ne doit être qu'une résultante; le beau se déroulant dans sa majestueuse et harmonieuse splendeur, devenu pour ainsi dire palpable, tant les res-

sources les plus savantes et les plus subtiles de la langue comme de la prosodie, des images comme de la composition, concourent à augmenter son intensité.

Ce qui frappe tout d'abord dans l'œuvre de Leconte de Lisle, c'est la noblesse et l'ampleur constante du vers, sa couleur et sa précision, sa suprême harmonie. Tout d'abord aussi, il faut reconnaître que nul, à côté de la prodigieuse expansion de Victor Hugo, n'a su créer ainsi partout un nouvel idéal de puissance, de sérénité superbe et d'objectivité lumineuse. En second lieu, il est impossible de ne pas s'apercevoir du bénéfique considérable d'effet obtenu par une science magistrale de composition.

Maître de lui toujours, il ne se laisse jamais entraîner par sa propre effervescence. Il n'est pas de ceux qui, sous prétexte de cœur, de sincérité, et de passion, se confient à ce qu'ils appellent l'inspiration, et arrivent trop souvent au délire, n'étant pas doublés d'un critique. Or, quoi qu'en puissent dire les fanatiques des défauts de Musset, ce charmant génie, c'est cette faculté de dédoublement, cette surveillance perpétuelle de la réflexion sur la sensation, qui fait la véritable inspiration.

Le caractère saillant de l'œuvre de Leconte de Lisle, est le vaste plan, prémédité dès le début, et qui se révèle à mesure que l'on avance dans cette œuvre ;

l'étude du rôle assigné aux théogonies dans l'histoire des âges. C'est là certainement une vraie conception de génie, qui se poursuit et se définit sans cesse, avec un triomphe de plus en plus convaincu. C'est elle qui donne aux poèmes de ce maître cette grande unité si rare dans les productions de l'esprit. Don magique de réflexion objective, puissance étonnante d'impersonnalité créatrice, telles sont les deux qualités principales qui lui ont permis d'élever ce monument poétique dont le caractère est sans précédent dans notre littérature, sans analogue nulle part. Et ainsi, se déroulent devant le lecteur, dans leur souverain éclat, dans leur fidélité locale, dans leurs couleurs éblouissantes, ces poèmes merveilleux et si profondément originaux, où revivent tour à tour les religions mortes, et leurs luttes et leurs reflets sur les civilisations éteintes ; où l'idée philosophique apparaît d'elle-même, sans jamais nuire à l'effet poétique qui demeure toujours le premier but. Ajoutons que la variété de la mise en scène n'a de comparable partout que la divination des personnages perdus.... »

Pendant la Reine et les jeunes femmes avaient porté peu d'attention à ce long discours et elles entouraient le plus grand des poètes épiques, — puisque Victor Hugo n'est plus, — lui demandant... quoi donc?... un conte!...

Le Maître ne se fit pas prier longtemps et il consentit à dire l'histoire lointaine de la belle Phalya-Mani.

PHALYA-MANI

CONTE SANSKRIT



Mâyâ, qu'es-tu, sinon le torrent des mobiles chimères? Tu fais jaillir incessamment du cœur de l'homme la joie, la douleur, l'amour et la haine, la lumière et les ténèbres, la substance et la vision des choses mouvantes. Et le cœur de l'homme, ô Mâyâ, qu'est-il, sinon toi qui n'es rien?

C'était le temps d'Aryâmân, le Pandavaïde, qui régnait sur les montagnes, les bois, les vallées, les lacs, les fleuves et les cités du Madhyadeça. Et le Madhyadeça fleurit sur le dos de la tortue primitive, et les sept étalons couleur d'or, hen-

nissants, furieux, les crins épars, se cabrant dans la poussière flamboyante des nuées, illuminent la terre sacrée, la matrice antique des bêtes et des plantes, le large berceau des Bharatas, nourriciers des hommes.

Aryâmân était un vieux Radjah d'une haute vertu. Il accomplissait les rites avec exactitude. Ses yeux, toujours grands ouverts, sans cils ni sourcils, répandaient un regard immuable qui apaisait au cœur des sages le trouble passager des désirs et des regrets ; mais la race perverse, sachant l'inflexibilité de la justice, le contemplait avec terreur quand il jugeait les peuples, assis, les cuisses croisées, sur la peau de l'antilope, tel que Hâri, le conservateur des choses.

Cependant, le Pandavaïde n'avait point atteint le point suprême de la perfection. Les Dévas lui refusaient encore la sainteté prodigieuse du Richi Viçvamitra, dont le cœur était comme un bloc de pierre, et qui se laissa manger vivant par la vermine. Bien que cette vertu sans égale fût l'objet constant de son aspiration, celle-ci subissait parfois de graves défaillances. Aryâmân s'inquiétait, dans ses heures mauvaises, du monde changeant des apparences. Une attache mystérieuse le liait à l'illusion troublante des affections hu-

maines. Il aimait sa fille unique, Phalya-Mani, qu'on nommait ainsi parce qu'elle était la fleur de Madhyadeça.

Or, le Radjah vénérable se rendit seul, un soir, dans la quatre-vingt-dix-septième année de sa vie, sur les bords de la rivière Dêvavithi, pour y faire ses ablutions accoutumées. Les éléphants dormaient sous les bambous; les princes rayés des djungles miaulaient çà et là dans l'ombre, et les gazelles légères effleuraient d'un bond la cime aiguë des nopals. Aryâmân se mit tout nu. Son corps était fort maigre et couturé des cicatrices saignantes de ses macérations, comme il convient à la chair d'un homme pieux. Puis, il dénoua le chignon de ses longs cheveux blancs qui se répandirent, épais comme aux jours de sa jeunesse, sur le dos et les reins. Cela fait, il prit une feuille de figuier, s'en frotta les dents et dit :

— Eau sacrée, maîtresse des bois, reine des herbes, donne-moi la vertu et l'intelligence.

Il entra dans la rivière en récitant la Gayâtri :

— Eau divine, donne-moi la vue éclatante du Dieu suprême en qui tout rentre. Eau pure, fais-moi partager ton essence.

Il but une gorgée d'eau, priant tout bas :

— Roi du sacrifice, ton cœur est au milieu du

large océan des délices; puissé-je m'y absorber à jamais!

Il revint au bord, et l'image de sa fille Phalya-Mani passa dans son cœur, et il oublia de secouer huit fois ses mains pleines d'eau vers les huit points du monde. En ce moment, une Voix très grêle sortit de la rivière Dêvavithi. Le son était extrêmement faible et comme lointain, et si net qu'il semblait tout proche. Et cette Voix dit ceci :

— O Radjah Aryâmân, qui protèges les opprimés, retire-moi de cette rivière où des monstres voraces me dévoreraient.

Le Pandavaïde lui répondit :

— Par la sainteté des Vêdas, je le veux. Où es-tu?

— Baisse-toi, dit la voix, et emplis d'eau le creux de ta main.

Ainsi fit Aryâmân, qui aperçut un petit poisson rouge et noir, tout éteincelant dans l'eau qu'il avait recueillie. Et il l'emporta avec beaucoup de sollicitude jusqu'à sa demeure royale, et il le déposa dans une coupe à demi-pleine; mais, le lendemain, le petit poisson avait grandi de telle sorte que la coupe ne pouvait plus le contenir.

Aryâmân le mit successivement dans une ci-

terne, dans un étang, dans un lac. La citerne se tarit, l'étang déborda, le lac rompit ses digues et s'écoula dans la mer avec le poisson monstrueux qui agitait furieusement ses nageoires et sa queue.

A peine eut-il plongé dans l'écume salée qu'un bruit terrible éclata sur les grandes eaux, et que le démon Mahâmaraka ouvrit ses dix ailes rouges et noires et s'enleva en spirale dans le ciel.

Autrefois, en effet, tandis que Brahma dormait sur le Nymphéa éternel, ce démon rusé avait tenté de dérober les Vêdas qui coulaient des lèvres divines. Et il subissait, depuis mille et mille années, dans les Dêvavithi, le châtement que la bonté d'Aryâmân venait d'abrèger. Voyant cela, celui-ci fut très étonné, et se livra à de grandes austérités. Il resta debout, douze lunes entières, la plante du pied droit posée sur la cuisse gauche, et les deux mains en éventail contre les oreilles, ce qui est une marque merveilleuse de piété. Mais, parce qu'il avait oublié, en songeant à sa fille Phalya-Mani, d'asperger les huit points du monde, l'œil enflammé de Sûryâ dessécha les rizières et cent mille Sûdras moururent de faim, et le vieux Radjah comprit qu'il allait expier la faute qu'il avait commise.

Qu'elles sont belles, au matin, les vallées du

Madhyadeça! Arguni, Çyama, Dhavali et Rôhini, les génisses aurorales, hument de leurs mufles roses les nuées bleues qui ondulent au faite du Suryâgiri où volent et se jouent les génies bienheureux, amis des hommes, tandis que les pointes glacées et les gorges noires de l'Himavat sont hantées par les démons Marakas, mangeurs de chair et buveurs de sang.

Que l'arome des vallées est doux quand le soir empourpre le monde! Toutes les fleurs qui se sont inclinées sous la lumière ardente, exhalent leur âme dans l'air attiédi. La vapeur parfumée monte jusqu'aux sommets resplendissants de la sainte montagne qui rafraîchit ses larges pieds dans les eaux de la Dêvavithi où boivent les panthères aux robes étoilées, sous les verts parasols des lataniers.

Une pluie d'ailes écarlates descend, tourbillonne et se glisse dans les feuillages sombres, et les tourterelles des bois, gonflant leurs cols d'azur et d'émeraude, unissent leurs roucoulements amoureux aux mille rumeurs naissantes de la nuit.

La fille bien-aimée d'Aryâmân, la vierge Phalya-Mani, aimait à jouer matin et soir, dans la vallée natale, avec ses jeunes compagnes et les

gazelles familières qu'elle nourrissait de sa main et qui buvaient dans ses paumes délicates. Et Phalya-Mani était très belle.

Elle avait une robe de soie blanche brodée de fleurs de nymphéa rosé. Un bandeau de mousseline semée de perles de Lanka retenait ses tresses lisses. Sa chaussure était de fil de nopal teinté de cochenille. Ses yeux, étroits et longs étincelaient à travers l'ombre lumineuse de ses cils; son nez charmant était pointu comme la flèche du désir; ses lèvres luisaient comme les pétales de l'açoka, et leur sourire était semblable à la première clarté de l'aurore sur la neige pure du Suryâgiri. Ses genoux étaient comme deux boules d'ivoire poli. De légers bracelets d'or ornés de petites clochettes d'argent pressaient ses jambes rondes et fines, et sous le triple collier de rubis, son jeune sein soupirait plus doucement que la colombe dans les figuiers touffus. Phalya-Mani était la perle du Madhyadeça, la perle du monde.

Et c'est pourquoi Vyâghrâ, le neveu d'Ayâ-mân, le Pandavaïde, très brave, très fort, très agile, et pareil au tigre rayé des gorges de l'Himavat, aimait la fille du frère de son père. Mais il n'était ni pieux, ni pacifique, et le vénérable Radjah l'avait rejeté de sa présence, et Vyâghrâ

était parti, emportant le cœur de Phalya-Mani.

Et voici qu'elle se promenait, pensive, avec ses compagnes et ses gazelles. Le jour tombait; une longue ligne d'or coupait l'horizon de la mer occidentale. Il y avait une année que Vyâghrâ s'était éloigné du Madhyadeça. Au souvenir du jeune guerrier, des larmes argentaient les cils de Phalya-Mani, et ses compagnes les essuyaient de leurs lèvres; mais Phalya-Mani pleurait toujours.

Une d'elles, voulant flatter la douleur de la vierge royale, parla ainsi :

— Vyâghrâ est plein de courage et sa force est grande. Quand sa lance de bambou vibre dans le combat, les hommes pâlisent et courbent la tête.

Une autre jeune fille dit :

— Vyâghrâ est beau comme un Dêva. La flamme de ses yeux brûle doucement le cœur des vierges, et elles rougissent comme la neige au lever de l'aurore.

Une troisième reprit :

— Vyâghrâ est léger et ses jarrets ne se lassent point. Quand il poursuit la gazelle et l'antilope dans les bois, son pied presse leurs pieds et son souffle chauffe leurs croupes.

Alors Phalya-Mani dit en pleurant :

— Vyâghrâ! Vyâghrâ!

Si bien que le démon Mahâmaraka l'entendit. Et, se penchant de la cime de l'Himavat, il vit au fond de la vallée, Phalya-Mani et ses compagnes qui pleuraient. Et, dès qu'il les eût vues, il lui vint en tête de causer une grande douleur au vieux Radjah Pandavaïde, en lui enlevant sa fille bien-aimée. Mais il fallait qu'elle le suivît de bonne volonté, les Dêvas ne permettant aux mauvais génies que la ruse et le mensonge, et non la violence. Il déploya donc ses dix ailes au vent et descendit en formant de grands cercles dans l'air.

Tandis que Phalya-Mani courait un tel danger, que faisaient le saint Radjah et le jeune guerrier?

Le vénérable Aryâmân, desséché par le jeûne, immobile sur un pied, voyait, par les yeux de la foi, le divin Viçnou couché dans les replis du serpent sacré et flottant sur la mer de lait. Et la tige du Nymphéa mystique sortait du nombril éternel, et les trois faces de Brahma resplendissaient dans la fleur épanouie. Pour le jeune guerrier, il chassait à coups de flèches les hommes noirs du Dekkân, bien loin du Madhyadeça.

Et le démon Mahâmaraka descendait toujours

en spirale, réfléchissant au moyen de ne pas effrayer Phalya-Mani, car, ne pouvant plus changer de forme à son gré, il était horrible à voir, monstrueux et moussu comme une vieille pagode haute et massive. Sa tête était hérissée de cheveux rouges, ses membres ressemblaient à des troncs noueux, et ses dix ailes de chauve-souris grinçaient comme des gonds rouillés.

Phalya-Mani et ses compagnes entendirent bientôt le bruit que faisaient au-dessus de leurs têtes les dix ailes de Mahâmaraka, et, levant les yeux, elles le virent. Leur épouvante fut grande. Toutes poussèrent un même cri et voulurent s'enfuir; mais le démon leur dit en adoucissant sa voix :

— Vyâghrâ, le jeune guerrier, m'envoie vers la Perle du monde.

Celle-ci s'arrêta et dit :

— O génie, est-il vrai?

— Telle est la vérité. Le jeune Radjah demande que la perle du Madhyadeça vienne lui rendre son âme qu'elle a gardée, sinon il mourra de douleur, car le très pieux Aryâmân l'a exilé de la Terre sacrée des Pandavas. Le jeune homme royal est dans ma demeure, à la cime de l'Himavat. S'il est cher à la Perle du monde, elle

mettra sa confiance en moi, et je la transporterai auprès de son bien-aimé.

— Je le veux! Emporte-moi, ô génie!

L'amour vole comme la flèche violemment repoussée par la corde tendue. L'amour n'a qu'un regard, il ne voit qu'une chose, et cette chose qu'il voit emplit le monde.

Alors, malgré les prières de ses compagnes et les gémissements de ses gazelles, Phalya-Mani s'assit sur une des ailes du démon Mahâmaraka, qui tourbillonna dans la brume du soir et disparut.

Et le saint Radjah, au moment où sa fille lui était enlevée, récitait la Gâyatri et se mouillait les deux oreilles en l'honneur de Hâri, le conservateur de l'univers; car la piété confond la pensée et le cœur dans l'abîme de ce qui est un et par soi-même. La piété plonge les justes dans l'essence première. Leurs yeux se ferment au monde des apparences changeantes et fugitives; leurs oreilles n'entendent plus rien des bruits terrestres. Que verraient les justes? Qu'entendraient-ils? L'abîme de ce qui est un et par soi-même n'est-il point noir et muet? Telle est la doctrine sacrée. Elle est très consolante.

Cependant, Phalya-Mani, assise sur l'aile de

Mahamâraka montait dans les ombres croissantes de la nuit. Et ils atteignirent les hauteurs où pleuvent les neiges éternelles. Et le démon s'était creusé là une caverne dans la glace. Il y déposa la vierge royale, et, soufflant autour d'elle une tiède haleine pour qu'elle ne mourût point, il lui dit :

— Phalya-Mani, fille d'Aryâmân, fleur du Madhyadeça, Perle du monde, tu ne reverras jamais ni la lumière de Suryâ, ni ton père, ni ton amant.

La vierge poussa un grand cri et s'évanouit. Le démon la ranima et reprit :

— Tu seras la femme du génie Mahâmaraka, qui règne sur les neiges de l'Himavat.

Et, la laissant gémir au fond de la caverne, il s'élança dans l'air noir, à travers la neige qui tombait abondamment sur les pics solitaires de la montagne, cherchant à découvrir les traces du jeune Radjah, afin de lui tendre des embûches et de le faire périr. Et, planant comme le Rok, par delà les mers glacées, il regarde toute la terre, du Népal à Launka, et ses yeux étaient comme deux lunes rouges ; mais il ne vit point le jeune homme, grâce aux Dêvas, car celui-ci avait pensé dans son cœur :

— Je reverrai la fleur du Madhyadeça avant de mourir.

Et il avait quitté les plaines du Dekkân, et il errait dans les gorges de l'Himavat où miaulent les tigres; mais le démon Mahâmaraka ne le vit point.

Suryâ s'était plongé trois fois dans les grandes eaux, et le jeune guerrier marchait depuis trois jours à travers la montagne, quand il arriva au bord d'un abîme profond. Ce gouffre s'étendait à droite et à gauche aussi loin que le regard pouvait porter, et il n'y avait aucun sentier qui y descendît. Tandis que le Radjah hésitait, songeant à retourner sur ses pas, une voix suppliante cria du fond de l'abîme :

— Vyâghrâ! Vyâghrâ!

Il se pencha et vit un beau génie, Jama, ami des hommes, lié par des lianes noueuses à un rocher.

— O génie, ami des hommes, pourquoi es-tu ainsi lié? Que me veux-tu?

Le génie Jama lui répondit :

— Les cruels Marakas, qui habitent les cimes de l'Himavat, m'ont lié, grâce au sommeil qui m'a surpris. Si j'eusse été éveillé, cela ne serait point arrivé, car ma force est bien supérieure à

la leur; mais il est dit qu'un Jama, lié pendant son sommeil par les Marakas, ne peut ni briser ses liens, ni punir ses ennemis qu'à l'aide d'un homme brave et généreux. Cela est juste. Quand nous dormons, nous ne pouvons veiller sur les hommes que nous aimons.

Vyâghrâ voulut de nouveau descendre au fond de l'abîme où le génie était lié, mais les parois étaient verticales et il n'y pendait même pas une liane. Voyant cela, il s'élança courageusement dans le gouffre. Aussitôt, le beau génie, rejetant ses liens factices, vola au-devant de lui et l'emporta vers l'autre bord, où il le déposa sur la mousse. Et alors, il lui dit :

— Ceux qui racontent que ton cœur est ferme et transparent comme le diamant disent vrai. Mon nom est Atouli-Jama. Retourne auprès du saint Radjah Aryâmân, et si, bientôt, tu as besoin de mon aide, crie trois fois mon nom. Va.

Et le jeune guerrier, poursuivant sa route, entra, après dix journées de marche, dans la demeure royale d'Aryâmân, afin d'implorer le pardon du frère de son père et de revoir la Fleur du Madhyadeça. Mais le Pandavaïde ne priait pas ce jour-là, et son esprit n'était pas absorbé par la contemplation intérieure, et il pleurait sa fille dis-

parue. Dès qu'il eut aperçu le fils de son frère, ses yeux jetèrent des flammes, et il s'écria, en étendant le pouce ouvert de sa main droite fermée :

— Enfant des dix péchés maudits! race de Divi foudroyée par Çiva! que n'es-tu venu au monde dans le temps où la farouche Dithi proscrivit tous les mâles nouveau-nés! O ravisseur de ma félicité, viens-tu insulter à ma douleur? où as-tu caché Phalya-Mani, la Perle du monde?

Vyâghrâ resta muet, ne sachant point l'enlèvement de la Fleur du Madhyadeça. Et les compagnes de la vierge royale racontèrent qu'un génie de l'Himavat l'avait emportée, se disant l'ami du jeune guerrier. Et Vyâghrâ poussa un cri de rage, sa face devint blanche comme celle d'un mort. Le poil de ses moustaches se hérissa, ses yeux rougirent pareils à des charbons ardents; sa lèvre saignante se retroussa comme le mufle d'un tigre blessé, et ses dents brillantes grincèrent. Puis, bondissant hors de la demeure, il courut vers l'Himavat couronné de neiges. Tout un jour et tout une nuit il courut ainsi à travers les bois, les rivières et les djungles, passant les fleuves à la nage et gravissant les rocs. Enfin, le souffle lui manqua et il se souvint d'Atouli-Jama, et il cria son nom trois fois.

Aussitôt le beau génie, ami des hommes, apparut dans le ciel, descendit auprès du jeune guerrier, et lui dit :

— Me voici!

— Atouli-Jama! un démon de l'Himavat, — qu'il soit maudit! — a enlevé Phalya-Mani, la Perle du monde. Quel est donc son nom! où est-il?

— C'est le démon Mahâmaraka qui vole là-bas sur les neiges éternelles. Il retient la belle jeune fille dans sa caverne de glace.

— Enlève-moi sur tes ailes, beau génie! Porte-moi au repaire du ravisseur, afin que je le punisse et délivre la Fleur du Madhyadeça.

— O jeune homme, tu ne peux combattre un génie. La seule haleine du Maraka te tuerait. Viens! je châtierai le maudit.

Et le Jama prit le jeune guerrier sur ses ailes et s'enleva dans les nues.

Pendant ce temps, Phalya-Mani gémissait au fond de sa prison glacée. Celle-ci était transparente au dedans, mais au dehors elle était opaque, de sorte que la vierge royale voyait, soir et matin, le corps immense de Brahma aux mille formes, aux mille couleurs, les montagnes, les vallées, le large océan resplendir autour d'elle; mais nul ne

pouvait la voir, et les routes de la vie s'étaient refermées devant ses pas.

Phalya-Mani était comme la perruche blanche prise dans un réseau. Ses belles larmes ruisselaient sur ses joues pâlies; elles inondaient son jeune sein. Ses gémissements mouraient étouffés par les parois de la caverne. La fleur du Madhyadeça se flétrissait, dérobée aux regards de Suryâ aux sept étalons couleur d'or, son aïeul. La Perle du monde gisait, enfouie sous la neige de l'Himavat. La fiancée du jeune Pandavaïde était la proie du Maraka aux dix ailes rouges et noires.

Les vierges qui fleurissent sur la terre du Nymphéa sacré sont faibles comme la liane aux clochettes roses des ravines, mais leur cœur est fidèle. Elles sont timides comme la gazelle aux yeux noirs des bois, mais elles ne reprennent jamais l'amour qu'elles ont donné. Et le démon de l'Himavat se réjouissait que Phalya-Mania versât des larmes et que le vénérable Aryâmân oubliât de réciter la Gayâtri en songant à sa fille, et que le jeune Radjah ne dût plus revoir sa bien-aimée. Et il songeait que ni les génies de Sûriâgiri, ni les Dévas eux-mêmes ne pourraient découvrir la Perle du monde. La méchanceté des Marakas

est très grande, mais leur intelligence est très petite.

Au milieu de la treizième journée, tandis que le démon, assis dans son repaire, regardait pleurer Phalya-Mani et se délectait de ses gémissements, une lumière éblouissante enveloppa la cime neigeuse de l'Himavat, et il vit le-beau génie Atouli-Jama qui venait, fendant les lourdes nuées de son vol splendide et portant Vyâghrâ sur une de ses ailes. Un tourbillon de vent arracha du roc et broya les murailles de l'ancre qui se dispersa tout entier comme une poussière de diamant, et Mahâmaraka, hérissant ses cheveux rouges, poussa un cri sauvage qui roula avec le retentissement de la foudre dans les gorges de l'Himavat.

Et le beau génie, ami des hommes, lui dit :

— Mahâmaraka, qui habites les neiges éternelles, en horreur aux Dévas et aux justes, tu as enlevé la vierge Phalya-Mani, la Fleur du Madhyadeça, que voici, la fille bien-aimée du saint Radjah Aryâmân qui t'a délivré des eaux de la rivière Dêvavithi. Rends la Perle du monde à son père et à son fiancé, sinon je briserai tes ailes et t'enfermerai pour mille années à mille pieds sous la neige.

Le Maraka, grinçant des dents, lui répondit :

— Atouli-Jama, vil esclave, je ne rendrai jamais la Perle du monde, et je me ris de toi, et je te défie.

— Prépare-toi donc au combat, maudit, car l'heure de ton châtement est venue. Phalya-Mani et Vyâghrâ contempleront la lutte des génies et seront le prix de la victoire.

— Viens, dit le Démon. J'arracherai tes plumes, je romprai tes membres et tu ramperas désormais dans la fange et dans l'herbe, et la Fleur du Madhyadeça se flétrira, et je tordrai le cou de Vyâghrâ, le jeune Pandavaïde.

Et les deux génies prirent leur vol pour combattre.

Atouli-Jama, le beau génie, recula jusqu'aux cimes bleues de Suryâgiri, mais le démon resta au-dessus de l'Himavat. Puis, ils volèrent l'un contre l'autre. Les nuages pleins d'éclairs écu- maient derrière eux, l'air sifflait et grondait, balayant les vieilles neiges amoncelées sur les montagnes et courbant comme des brins d'herbe les takamakas et les figuiers séculaires. Il y eut un choc plus terrible que le tonnerre d'Indra, et le démon se déroula dans le ciel avec une aile brisée. Et huit fois encore il fut renversé furieux et tout sanglant. Alors, ne pouvant plus combattre, il se

laissa tomber dans l'espace au-dessus des jeunes fiancés qui applaudissaient à la victoire du beau génie, et, d'un coup de sa dernière aile, il les précipita dans les abîmes de l'Himavat.

Atouli-Jama descendit sur lui comme l'éclair.

Les neiges s'entr'ouvrirent et le démon fut enseveli pour mille années. Puis, l'Esprit victorieux vola à la recherche de Phalya-Mani et du jeune Radjah. Ils roulaient encore dans le vide, les bras entrelacés, quand il les atteignit, et il les transporta dans la demeure royale d'Aryâmân; mais le Maraka les avait tués tous deux d'un coup d'aile. Et Phalya-Mani dormait, pâle et souriante, la tête appuyée sur la poitrine immobile de son bien-aimé, et celui-ci la regardait fixement de ses grands yeux morts.

Et quand le Radjah vénérable vit sa fille à jamais inanimée, il dit :

— Qu'y a-t-il? La Fleur du Madhyadeça s'est flétrie, la Perle du monde est tombée dans la mer divine. Mes cent années s'effeuillent au vent. Elles ne reverdiront plus. L'immense univers se noie tout entier dans la première larme du dernier des Pandavaïdes.

Et, poussant un long soupir, il rentra dans l'énergie latente des Dieux.

O Mâyâ, l'antique silence absorbe en un moment éternel les siècles écoulés, les minutes présentes et les heures futures. La vie inépuisable est faite du tourbillon sans fin de nos rêves.





L faut avouer que nous sommes bien loin du boulevard des Italiens, dit la Reine, et l'on sent par ici comme un parfum de fleurs de lotus.

— Le conte est parfaitement beau, dit la Marquise, sauf que le mauvais génie met trop de méchanceté dans sa défense. Que diable ! quand on est vaincu, on est vaincu. Je ne lui pardonne pas son dernier coup d'aile.

— Il est peut-être bon, fit un savant qui a traduit en précrit le livre de Job, qu'un génie n'ait jamais complètement le dessous, quand il se mêle des affaires des simples mortels. Le génie Mahâmaraka est vaincu et enterré pour mille années, ce qui est pénible, mais

du coup de l'aile qui lui reste, il anéantit les deux jeunes gens qui lui ont résisté. C'est une affaire de hiérarchie et de convenance. Sémélé dort avec Jupiter dans tout l'éclat de sa gloire; et elle en est naturellement foudroyée. Et cependant il n'y mettait pas de mauvaise intention.

— Comme tout cela est changé! fit Armand Silvestre. Ce sont maintenant les hommes qui sont foudroyés, et les femmes n'y emploient que le simple éclat de leur beauté.

— Les conditions de l'amour sont en effet changées depuis les temps antiques, fit l'aimable savant. Peut-être cela date-t-il de la soumission des génies à Soleïman, qu'on appelle aussi Salomon, événement postérieur au récit de l'éminent poète. Phalya-Mani et son amant sont frappés par une sorte de fatalité, comme la plupart des héros des fables antiques. Cela seul prouverait l'authenticité de l'histoire.

— Je ne sais pourquoi, fit la marquise Thérèse, de telles histoires me charment et me troublent à la fois. J'en admire la couleur locale, mais je suis intimidée par ces saints personnages qui gagnent le ciel en regardant pensivement leur ventre. Il me semble qu'il est des spectacles plus élevés.

— C'est mon avis, dit la frivole Reine; ces sublimités exotiques obligent à une tension d'esprit extraor-

dinaire, et je me demande comment un grand poète a pu retenir des noms aussi barbares que ceux dont son histoire est émaillée. Couvrons-le d'applaudissements, et demandons à un homme de bonne volonté une petite histoire à la bonne franquette. Serez-vous cet homme-là, monsieur Pouvillon ?

— J'essaierai de l'être, Madame, car il me revient en mémoire une anecdote tellement simple qu'il est à peine utile de la conter. Il s'agit de deux enfants et d'un hanneton qui volait au bout d'un fil. Je vous la dirai, si vous voulez, mais vous en savez dès à présent autant que moi.

— Ce n'est pas bien sûr, dit la Marquise, et ces excuses m'ont l'air de pincer sans rire. Je tiens à connaître la façon dont vous gouvernez les hannetons, et notre Reine vous donne la parole.

— Voici donc, fit le conteur, l'histoire du hanneton de Judille.

LE
HANNETON DE JUDILLE

I

 IMABLES comme tous les étourdis, prompts à s'instruire, faciles à dissimuler dans les pupitres, les hannetons, jadis, m'ont donné bien des joies. Deux d'abord que j'attelais ensemble à une voiture en papier; un autre ensuite, mort trop jeune, qui exécutait de magnifiques dessins à l'encre, du bout de la patte, mais très bien.

Et avant ces trois, au-dessus de tous, le hanneton de Judille.

Judille? La petite des métayers; un rien de fillette avec des cheveux couleur de maïs et des

yeux aussi candides que de l'eau dans les bois ; très maligne, instruite comme pas une à tous les jeux, chasses, amusettes et flibusteries campagnardes ; et rude ! sans chapeau, sans souliers, une loque sur le corps et un roseau en main pour conduire les oisons.

Je l'enviais, cette Judille. Marcher pieds nus, mordre au pain de seigle noir, quel rêve ! Oui, mais pour moi, quel réveil ! Aïe, mon talon qui s'entame ; ouf ! mon estomac qui dit : non.

Mes paysanneries n'allaient pas loin.

« — Remets tes souliers et allons aux hannetons, veux-tu ? » disait la petite.

On parlait.

Une journée à souhait, douce, et dans le ciel tiède, des danses, des festonnements d'insectes folâtrant autour des jeunes ramées qui laissaient pendre des fils de la Vierge, balancés dans le bleu comme des escarpolettes à moucheron.

Nous suivions le ruisseau tout verdi du reflet des feuilles ; les jeunes nichées pépiaient dans les noisetiers et Judille chantait du haut du gosier, à la mode des enfants de campagne :

Hanneton, vole, vole, vole,
Ton mari est à l'école.



Un hanneton, poursuivi par une hirondelle, vibra tout à coup au-dessus de nos têtes et s'abattit dans les feuilles de l'autre côté de la bordure. Le temps de faire le tour, il avait disparu.

« — Dans le colza, peut-être... » suggéra Judille.

Il était plus haut que nous d'un bon empan, ce colza. Au bout de trois pas, nous y fûmes perdus, le visage dans les fleurs, investis comme d'une immense forêt jaune. Les hannetons travaillaient là-dedans. En un tour de main, nous en eûmes pris deux ; des mâles, les élytres luisants, le damier bien marqué, les antennes pareilles à des bois de renne en miniature.

Mais, pendant que nous les admirions, voilà que le jour baissait tout à coup ; une giboulée montait au front d'un nuage noir.

Vite, sous le pommier !

Il portait encore des chapelets de fleurs jusqu'au bout des branches à peine habillées de leurs feuilles ; la pluie passait à travers ; elle fit bientôt une flaque à nos pieds dans le creux du sillon ; et chaque fois qu'y tombaient les pétales blancs et roses déchirés par l'averse :

« — Encore une pomme dans l'eau ! » soupirait Judille.

Pauvre petiotte ! Elle frissonnait dans ses loques d'indienne percées par la pluie, tandis que, accroupie à terre comme une mère poule, elle gardait sous elle et réchauffait les oisons. C'est si délicat à la mouillure, ces bestioles ! Une plus chétive grelottait encore et se traînait après les autres, quand, l'averse essuyée, nous quitâmes l'abri du pommier.

Inquiète, l'enfant la prit sur elle, la logea sous la chemise, à la bonne tiédeur de la peau.

Était-ce déjà la fièvre ou la peur d'être grondée à cause de l'oison malade, ma petite amie tremblait comme une herbe au vent, en rentrant à la maison.

II

Le lendemain, je n'aperçus pas Judille, le sur-lendemain non plus. On me dit qu'elle était au lit, tourmentée par la fièvre. Je ne m'en inquiétai pas autrement et ne demandai pas à la voir. S'enfermer dans l'obscur d'une chambre, quand les grillons chantaient si gaiement dans le ciel ! Ils foisonnaient dans la prairie et leur bruissement

léger croissait et se mourait avec les risées de vent frais qui passaient sous les herbes. L'oreille à l'affût, j'avancais à petits pas, caché dans les touffes de gramens, et l'un après l'autre, repliant leurs cymbales d'or, les petits musiciens se taisaient à mon approche, tandis qu'en avant, en arrière, l'orchestre à larges ondées jetait comme une respiration énorme sa sourde et lointaine rumeur.

Pas de bonheur aux grillons, ce jour-là. Et mon hanneton était mort très misérablement la veille, étouffé sous les feuilles, asphyxié dans sa boîte.

« — Demain, pensai-je, j'irai voir si Judille veut me donner le sien. »

III

Sitôt levé, le lendemain, je courus à la métairie. Personne. Le père, la mère, la grande sœur, la vieille *ménine*, tous s'en étaient allés au pré, dès la pointe du jour, laissant la petite malade à la garde du bon Dieu. On les entendait de loin ;

le joli tapage de la fenaison s'éparpillait dans le frais du matin : rire des femmes en train de *sauter* le foin ; tintement de la faux sur la pierre à aiguiser.

« — Judille ? » appelai-je à travers la porte.

Pas de réponse.

Je tirai la chevillette et me trouvai dans le noir.

J'appelai de nouveau :

« — Judille ? »

« — Ici... » répondit une voix faible comme un souffle.

En même temps, mes yeux s'accoutumaient à l'obscur et je m'avançai vers le grand lit.

Les rideaux de serge tirés sur la malade faisaient comme une seconde épaisseur d'ombre où je ne distinguai d'abord que le blanc du bénitier de faïence pendu au mur. Puis la figure pâlotte et les mains de Judille m'apparurent au-dessus de la couche brumeuse où l'attitude de son petit corps soulevait à peine un léger pli.

Elle s'était haussée un peu sur le traversin et me regardait.

Je la trouvai enlaidie, les joues creusées, le nez trop mince et les yeux trop brillants. Mais j'oubliai bientôt sa figure. Là, près d'elle, j'avais

aperçu le hanneton. Des feuilles fraîches d'ormille et de peuplier jonchaient le drap de toile bise, et le prisonnier fourrageait là-dedans, tirant le fil entortillé d'un bout au petit doigt de la malade.

« — Pousse un peu le volet... je le verrai mieux. »

Elle parlait avec effort, jetant un mauvais sifflement entre deux pauses.

A un mouvement qu'elle fit pour se pencher, je la vis fermer les yeux subitement et porter la main à son côté.

« — Aïou! là, dit-elle; ça me fait mal. »

Je ne m'enquis pas de ce qui la faisait souffrir. J'étais tout au hanneton; elle aussi d'ailleurs. Oh! la gentille bestiole! De quel appétit il vous grignotait les feuilles, et quelle amusante pantomime quand il s'arrêtait de manger, comme quelqu'un qui réfléchit, allongeait le cou, développait ses antennes, entr'ouvrait le fin bout de ses élytres, puis rentrait en lui-même pour recommencer encore.

« — Il compte ses pas, » disait Judille.

« — Chut! il va partir! »

D'un brusque élan, l'étourdi s'enlevait, se cognait aux rideaux et retombait en paquet sur le lit.

Vraiment j'en étais fou de ce hanneton, et si j'avais osé... Mais Judille ne le quittait pas des yeux. Elle jouait à le bercer, à le faire grimper en échelle sur ses doigts...

« — N'est-ce pas qu'il est intelligent, mon hanneton? me disait-elle. Tiens, veux-tu voir comme il aime la musique?

Bien doucement alors, à cause de cette mauvaise toux qui lui déchirait la poitrine, elle chantonait :

Hanneton, vole, vole, vole.

Elle s'arrêtait un moment, mettait la main sur sa bouche pour retenir une quinte, puis elle reprenait avec des silences :

Ton mari est à l'école.

Elle n'alla pas plus loin. Un étouffement lui fit monter le rouge au visage. Elle s'était assise, angoissée, les mains crispées aux draps, la tête renversée en arrière avec sa bouche grande ouverte, cherchant l'air...

Un cri, un sanglot, puis rien.

Inerte, l'œil fixe, elle était retombée sur le traversin.

La fatigue, sans doute!

Sournoisement, j'allongeai la main sur le hannoton; les doigts détendus de Judille avaient lâché le fil.

« — Tu me le donnes? » dis-je tout bas par acquit de conscience.

Et sans attendre la réponse, je m'en allai doucement sur la pointe du pied, comme un voleur.

IV

Ces fièvres de poitrine, ça va vite.

Rentrant du pré à l'heure du goûter, ceux de la métairie trouvèrent l'enfant morte.

On parlait d'elle chez nous le soir; et moi curieux :

« — Que va-t-on faire de Judille? demandai-je.

« — Son corps ira dans la terre et son âme au ciel, » répondit ma mère.

Mais elle, où ira-t-elle, pensai-je, mal satisfait de cette explication.

Je m'endormis là-dessus.



ELA est charmant, fit Suzanne d'Élys d'une voix attendrie, et M. Pouvillon doit certainement adorer les enfants. Il nous fait aimer sa Judille. Pauvre petite ! Enfin il vaut mieux être accompagnée dans l'autre monde par un hanneton que par rien du tout.

Josepha de Ringsfeld eut un sourire un peu sceptique.

— Il est souhaitable, dit-elle, que le hanneton ait pu rejoindre l'âme, mais je ne voudrais pas en jurer. Je crois pourtant qu'en prenant congé de la terre, l'âme doit être entourée de souvenirs et de préoccupations. On ne rompt pas en un clin d'œil les

liens qui vous ont enlacée pendant une vie entière, et je crois qu'il doit y avoir des transitions, même dans ce grand passage. Aussi je m'accorderais volontiers à voir l'ombre de Judille planer dans les régions éthérées, en tenant par le fil un hanneton idéal.

— Si cela continue, fit la marquise, nous allons dépasser les limites de la mythologie hindoue. Le mot de transition ouvre un champ libre à tous les systèmes comme à toutes les divagations. Qu'on nous apporte un philosophe pour rendre le calme à nos esprits.

— Madame, dit le philosophe qui se trouva là à point nommé, Dieu me garde de la théologie. Je crois volontiers à toutes les religions, et il n'y a pas de manitou qui ne m'inspire un certain respect. Montrez-moi une belle personne, et vous verrez si je lui marchande les honneurs divins. Je l'encenserai, je l'adorerai, et je vous jure qu'il ne dépendra que d'elle que je sois admis à la communion des fidèles. M'étant ainsi lavé d'avance de tout reproche d'impiété, je dirai que ce grand passage, pour éviter un mot cruel, nous conduit simplement — Schopenhauer est ici de l'avis de La Palisse — à l'inconnu. Entre la vie et la mort, il n'y a qu'un simple rideau à soulever, et l'on passe de l'autre côté. Là, qu'y a-t-il ? Je pose la question sans raillerie et sans agression, m'accor-

dant à toutes les théologies. Un jugement? Je le veux bien. Mais comment va-t-il s'organiser? Dans quel prétoire, dans quel lieu, au bout de quelle route? Il faut du temps à tout. Ne faut-il pas du temps à l'âme pour se remettre de l'affaissement d'une longue maladie? Combien de temps lui laisse-t-on pour se réjouir d'avoir rompu les liens terrestres et quitté un corps infirme ou malsain? La prend-on au collet pour la traîner devant son juge? A quelle distance estimez-vous que le ciel puisse bien être? Pour peu que vous le placiez au delà du système solaire, ce jeu de boules puéril perdu dans la voie lactée, il vous faudra encore quelques milliers d'années pour arriver au tribunal, même en courant aussi vite que la lumière. Et n'aurez-vous pas le droit de préparer votre défense? Vous me direz que Dieu est partout et qu'il peut très bien vous juger dans un petit coin, à proximité de votre domicile. Mais l'enfer n'est pas partout, ni le paradis non plus, quel que soit le nombre des jolies femmes. Qui conduira les bonnes âmes aux Champs-Élysées et qui surveillera les convois des condamnés aux peines éternelles? Soyons dévots, mais soyons pratiques!

— Voilà pourtant où un hanneton peut conduire les gens, dit la Marquise fort émue. Cet homme-là nous fera damner.

— Madame, dit le philosophe, c'est sans mauvaise intention. Je suis de votre avis sur mon propre compte. Les philosophes, comme l'explique M. Jourdain, devraient se borner à enseigner l'almanach, afin qu'on sût quand il y a de la lune et quand il n'y en a point.

— Je proscriis, dit la Reine en agitant son sceptre, toute philosophie et toute métaphysique sous mon règne. Il me semble qu'on peut très bien vivre sans ces deux cauchemars qui me paraissent une invention de l'ennui. Il y a ici des fleurs, des femmes et des poètes ; qu'avez-vous besoin d'autre chose ? Toute contravention à la présente ordonnance serait frappée d'une peine effroyable, comme par exemple de traduire Aristote en madrigaux.

— Ne laissez pas échapper ce fantaisiste, dit la marquise Thérèse en désignant un grand jeune homme qui s'enfonçait dans un massif de lauriers. Il jettera dans nos récits une note gaie, nous dira des amours d'autant plus lointaines qu'il a été élevé au Japon.

— Madame, répondit Ernest d'Hervilly, c'est un bruit que l'Odéon a fait courir. Je n'irai pas si loin chercher un conte d'amour, et si vous me permettez seulement de passer la Manche...

— Est-ce qu'on aime vraiment en Angleterre ? demanda la souveraine avec un sourire.

— *Majesté, fit lady Helmsford avec un peu de hauteur, faut-il donc vous rappeler les filles de Shakespeare?*

— *Bon, répondit la Reine, Shakespeare est de tous les pays.*

— *Mais, Madame, fit le conteur avec un peu d'émotion, je vous assure qu'on se marie beaucoup chez nos voisins et que l'Angleterre n'est pas près de finir.*

— *Grâce aux filles des ministres, dit la princesse, mais je ne vois pas ce que l'amour peut faire dans tout cela. Dites votre conte, monsieur d'Hervilly, mais avouez d'avance que vous allez être extrêmement vertueux.*

— *Pas trop, Madame, et vous conviendrez tout au moins que mon titre a quelque chose de galant : Night bell, la sonnette de nuit.*

— *Sonnez donc, dit la Reine.*

Ernest d'Hervilly, pour se donner plus d'assurance, tira ses moustaches et sa longue barbe, comme s'il eût voulu les arracher, et commença sans désespérer.

NIGHT BELL



URLINGTON-ARCADE, dans Piccadilly, est une sorte de Passage des Panoramas britannique.

L'après-midi, le *tout Londres* élégant et flâneur y passe. Les étrangers y affluent. Les dames charmantes et peu sévères qui égayent de leurs toilettes excentriques les trottoirs silencieux et *respectables* de Regent-Street et du Quadrant, y viennent faire un tour.

Le spectacle que présente ce tunnel vitré, bordé de boutiques de bijouteries, de bibelots, de libraires, de fleuristes, etc., est presque aussi

animé, quoique moins bruyant, que celui qui est offert à un passant dans le célèbre boyau parisien.

Burlington-Arcade est, en outre, détail qu'on lira en France sans crier : *shocking!* — le rendez-vous d'élection, la promenade préférée d'une grande quantité de ladies honnêtes en quête de compliments, de regards ardents... et d'aventures.

En effet, à Londres, pendant de longs mois, pendant des années même, les jeunes épouses des négociants, des marins, des soldats, que leur profession appelle et retient dans les innombrables colonies anglaises, ont le droit, vous en conviendrez, de se croire presque en état de veuvage, et de trouver, les jours où la patience... leur manque, qu'elles sont bien solitaires et bien abandonnées!

Le *at-home* et les enfants doivent satisfaire amplement tous les appétits d'un cœur de jeune femme, pensent les maris en station sur les côtes d'Afrique ou qui vendent de l'opium aux environs de Macao.

Hélas! oui. — Mais quand mistress A... ou mistress B... n'ont ni enfants, ni goût violent pour leur petit parler vide et froid, elles cher-

chent volontiers, dehors, « *ce pain qui nourrit l'âme et ce vin qui l'enivre,* » selon Hégésippe Moreau : l'Amour !

Une Anglaise, c'est le volcan sous la neige. On l'a dit.

Si le volcan n'a pas de soupape légale, il fait éruption un jour ou l'autre, et la neige fond et disparaît pour jamais.

C'est pourquoi souvent, dans *Burlington-Arcade*, au milieu du flot incessant des « *infortunées* » qui traînent leurs robes splendides et crottées, sur les dalles glacées, on rencontre des femmes de mise calme, distinguée, aux yeux mélancoliques, belles et tristes comme des fleurs coupées, et dont les regards timides vous arrêtent tout à coup.

Ce sont des épouses mourant d'amour, qui cherchent fébrilement à saisir une intrigue éphémère par les ailes !

Ce trait de mœurs... relâchées est de notoriété publique à Londres.

Cela explique suffisamment l'affluence des étrangers et des voyageurs expérimentés dans *Burlington-Arcade*.

Cependant, je l'avoue, je m'y promenais dans un tout autre but que celui que vous pouvez

supposer, d'après ce que je viens de vous dire, un soir de l'hiver dernier.

J'y devais retrouver un Français, établi dans la Cité depuis deux ans, une ancienne connaissance de Paris.

Pourquoi nous nous étions donné rendez-vous dans *Burlington-Arcade*, plutôt qu'ailleurs, c'est bien facile à expliquer. On trouve presque tous les romans français, — les nouveautés, — dans ce passage. Or, mon ami, que j'avais laissé la veille, à l'issue d'un fort repas, en compagnie de sa femme, jeune veuve anglaise qu'il avait épousée récemment, étant chargé par celle-ci d'acheter le lendemain un roman de notre ami Paul Féval, fort apprécié outre-Manche, comme ici, m'avait naturellement désigné le refuge des flâneurs de Piccadilly comme point de rencontre.

Exact comme un roi, j'attendais donc, un soir de l'hiver dernier, dans *Burlington-Arcade*, mon ami le négociant de la Cité.

Le brave garçon, le brave gros garçon, devrais-je dire, excellent homme, d'une intelligence qu'un employé chargé de dresser son signalement eût qualifiée de — moyenne, ne se fit point trop désirer.

Les premiers serremments de mains essuyés, nous entrâmes chez le libraire le mieux achalandé, et mister G..., mon ami, choisit le volume si impatiemment attendu par sa femme.

En sortant de la boutique, et avant d'aller dîner dans un des grands cabarets de ce noble quartier, nous errâmes par les rues, moi avec l'avidité d'un curieux parisien, lui avec la résignation froide d'un ami qui a la bonté de se faire le cornac d'un étranger.

Comme nous passions près d'un *chemist*, autrement dit un simple pharmacien, les mots *Night-Bell*, inscrits au-dessus d'un bouton de cuivre, sur un volet de l'officine, attirèrent, je ne sais pourquoi, mes regards.

Et voulant étaler aux yeux de mister G... mes vastes connaissances en anglais, je murmurai à son oreille :

« *Sonnette de nuit!* Hein! comme je suis fort!

— Oui, *night bell*, sonnette de nuit... c'est cela, fit-il en souriant d'abord avec distraction, Puis, comme s'il eût pensé tout à coup à quelque chose de très comique, il se mit à rire bruyamment. »

Ce rire inconvenant — *horse glaub* (rire de

cheval) — fit retourner quelques têtes. Des yeux sévères se fixèrent sur les deux Français *sanguinaires* qui se permettaient d'être joyeux en pleine rue.

« Qu'avez-vous, G...? lui dis-je. Qu'est-ce qu'il y a de si grotesque dans ma traduction? Est-ce que sonnette de nuit ne vous plaît pas?

— Si!... Mais si vous saviez! »

Et il se prit à rire de plus belle, au grand étonnement d'un policeman lugubre qui se promenait, le pouce au ceinturon, à côté de nous.

« Eh bien! alors, pourquoi cette hilarité qui consterne la vieille Angleterre?

— Ah! c'est un souvenir!... Vous parliez de pudeur anglaise, hier, quand nous fumions seuls dans mon cabinet... Oh! la pudeur anglaise! elle est bien bonne!

— Mais expliquez-vous!

— Bah! pourquoi pas? Oui, je vais vous raconter cela... Figurez-vous que trois mois après mon mariage, pendant les horreurs d'une profonde nuit, ma femme...

— Suis-je de trop? demandai-je.

— Eh, non! ma femme... enfin, bref... Oh! il ne s'agit pas de ce que vous pensez! non... C'était autre chose. Ma femme allume une

bougie, se lève, et, rouge comme une baie de houx, me dit qu'elle va... qu'il faut absolument... qu'elle est désolée... qu'elle est malade... que son dîner...

— Enfin, passez. Aussi bien la charmante image de votre gracieuse compagne va devenir ridicule.

— C'était la diablesse de pudeur anglaise! On n'osait pas me dire simplement... qu'on avait besoin de passer dans un cabinet de toilette.

— Cela se comprend, une Anglaise, quoique veuve, n'aime pas à perdre son auréole nocturne en disant : Permette? *my dear*.

— C'est cela; mais ce n'est pas tout. Ma femme est très peureuse. C'est de son sexe. Elle tremblait de tout son cher petit corps à la seule pensée d'aller seule, la nuit, dans ce noir endroit. Cependant, je ne pouvais l'y accompagner...

— Sans doute. Passons.

— Comme moyen terme, elle me proposa de faire du bruit avec quelque chose tout le temps que durerait son absence... Cela la rassurerait beaucoup, disait-elle. On ne résiste pas à ces prières-là, mon cher. Je brandis la sonnette de nuit, la *night bell*, que nous avons toujours à notre chevet, et je me mis, aussitôt qu'elle fut

partie, à l'agiter, comme un enfant de chœur à l'Élévation. Ma femme resta longtemps, je ne peux pas dire dehors, mais dedans... Je dus donc sonner pendant dix bonnes minutes.

— Bonne invention, ma parole! C'est insensé!

— Cela est arrivé de nouveau trois ou quatre fois depuis deux ans.

— Bah! Et toujours la *night bell*?

— Toujours! Du reste, cela ne gênait personne, et la femme de chambre couche loin de nous. La pauvre fille n'a jamais été réveillée par ce bruit.

— Tant mieux!

— Oui, tant mieux. Ah! par exemple, il faut qu'elle ait le sommeil bien dur! Notre chambre est au premier, et le *buen retiro* en question est situé dans le sous-sol. Je sonnais donc avec furie, tout en sommeillant, pour me faire entendre de la recluse.

— En effet! »

.
Tout en causant de la sorte — ah! de quelle sorte! — nous étions arrivés à notre restaurant. La soirée fut charmante. On parla du passé. On but à l'avenir. Bref, les poignées de main d'adieu

furent pleines d'attendrissement. Ah! quelles étreintes! Brave mister G...!

Le lendemain, comme j'étais planté, le nez en l'air, sur un des trottoirs du Strand, mon nom fut prononcé avec un vif accent britannique près de moi. Surpris, j'abaissai mes regards et je vis, riant à large bouche à ma propre barbe, un grand gaillard d'officier de grenadiers, un éphémère compagnon de table à la Taverne anglaise, à Paris.

Les phrases d'étonnement et de reconnaissance se succédèrent sur ses lèvres :

« Ah! vous voilà à Londres! quel heureux jour! Y restez-vous longtemps? Vous dînez avec moi? C'est dit. Marchons. Etc., etc. »

J'acceptai l'offre si chaleureuse du grenadier superbe, et dont l'uniforme contrastait d'une façon éclatante avec les habits sombres des passants.

On dîna. On but (Mon Dieu! *by the by!* que l'on boit en voyage!) On causa.

Je lui demandai s'il était content de son sort. Il répondit qu'il en était enchanté. Que le spleen et lui avaient divorcé. Qu'il se trouvait confortable au possible. Enfin que son cœur — nous en étions à la seconde bouteille de champagne,

quand il me fit cette confiance — était la cage joyeuse de ce petit oiseau aux chants si suaves qu'on appelle : un premier amour.

Avoir six pieds et un petit oiseau dans le cœur quand on est grenadier, n'a rien qui doive étonner. Un géant est fréquemment sentimental, surtout entre le Claret et la rosée pétillante de la Veuve.

« Oui, j'aime, tonna mon ami le grand gail-
lard de grenadier, de sa voix la plus retentis-
sante. J'aime une jeune miss blonde toute
frêle.

— Parfait! Pas de promesse de mariage, j'es-
père?

— Non. D'ailleurs, c'est à Burlington-Arcade
que j'ai rencontré la chère créature. Elle n'a plus
de mère. Elle vit seule... avec un oncle, à ce
qu'elle m'a dit. Pauvre, pauvre petite!

— Allons, ne pleurez pas, capitaine!

— Non. Mais je l'aime. Elle est si pure! A
peine quelques baisers, échangés la nuit, dans
une salle basse, car son oncle la surveille.

— Uncle's Tom Cabin, peut-être?

— Oh! no! Un vieillard impotent...

— Vous avez beau jeu.

— Oui... et j'espère bientôt abattre mes atouts! »

En disant ces mots, le capitaine se mit à rire avec violence. Il se croyait beaucoup d'esprit, sans doute, et savourait sa vieille métaphore avec ivresse. Mais je me trompais joliment. Car, lui ayant demandé la cause de sa gaîté... sonore, il me répondit :

« Non. Je me rappelle tout à coup quelque chose qui m'intrigue beaucoup depuis que je suis amoureux.

— Suis-je indiscret en vous priant de me dire...

— Pas du tout. Voilà le fait : Chaque fois, — hélas! trop rarement cela arrive, — chaque fois que j'ai le bonheur, à la faveur des ténèbres, d'entretenir ma bien-aimée, dans la salle dont je vous parle, sous la surveillance de la domestique qui m'ouvre la porte en cachette, chaque fois, dis-je, un carillon infernal sert d'accompagnement à nos tendres paroles. Une sonnette frénétique...

— Une sonnette? *Night bell*? murmurai-je.

— Précisément... C'est sans doute un maniaque de quelque maison voisine...

— C'est sûr, répondis-je en faisant une tête

que vous voyez d'ici. Et tout bas j'ajoutai :
Pauvre G...!

— Oui, c'est un fou. La première nuit, je vous avoue que j'eus un peu peur; mais la chère enfant me prenant entre ses bras tremblants, me dit :

— Voyons, ne faites pas le niais, Dody... Ce fou ne peut venir ici... tant que nous l'entendrons sonner au loin. Rassurez-vous, Dody, et dites-moi : *I love you, my dear!*

— Brrrr! » pensai-je pour toute réponse.





'EST fort amusant, fit Suzanne d'Élys à l'oreille de la bonne Marquise, mais je ne comprends pas très bien.

— C'est que vous ne savez pas l'anglais, chère enfant, et les finesses du conte vous échappent. Règle générale : quand une jeune fille ne comprend pas quelque chose, elle doit penser à autre chose.

— Avec cela que c'est facile ! dit Suzanne.

— L'histoire est jolie, dit la Reine, quoiqu'elle ait des côtés scabreux. Il me semble qu'une femme intelligente doit avoir trente-six prétextes gracieux pour colorer une absence.

— Madame, fit Ernest d'Hervilly, je ne vous ai pas donné mon héroïne pour une femme d'imagi-

nation très vive. L'invention de la sonnette avait épuisé ses forces.

— En effet, dit la Marquise, et l'on vous cherche là une mauvaise querelle. Il a été dit et écrit tant de choses sur l'amour depuis le commencement de la littérature, que je m'étonne qu'on puisse encore trouver à raconter quelque aventure qui ait une apparence de nouveauté, et je me demande avec stupéfaction quelle dose d'adresse, de talent et d'invention, il faut à un homme pour concevoir, combiner, arranger cette éternelle et banale histoire de la tendresse humaine de façon qu'elle intéresse encore, et nous paraisse imprévue et originale. Et je suis sûre que M. Guy de Maupassant est de mon avis.

— La question est cruelle, dit Maupassant, adressée à quelqu'un dont le métier est de faire des contes nouveaux. Pourtant je passe condamnation en ce qui me concerne, mais j'ai un vieil ami, l'amiral de la Vallée, à qui il est arrivé une petite aventure d'amour qui ne ressemble pas à toutes les autres. Voulez-vous que je vous la dise?

Un murmure bienveillant répondit seul à cette gracieuse proposition, et M. Guy de Maupassant, animé par un sourire de la Reine, prit la parole au nom de l'amiral.

CHALI

 'AVAIS trente ans, fit le marin, et j'étais lieutenant de vaisseau quand on me chargea d'une mission astronomique dans l'Inde centrale. Le gouvernement anglais me donna tous les moyens nécessaires pour venir à bout de mon entreprise et je m'enfonçai bientôt avec une suite de quelques hommes dans ce pays étrange, surprenant, prodigieux.

Il faudrait vingt volumes pour raconter ce voyage. Je traversai des contrées invraisemblablement magnifiques, je fus reçu par des princes d'une beauté surhumaine et vivant dans une in-

croyable magnificence. Il me sembla, pendant deux mois, que je marchais dans un poème, que je parcourais un royaume de féerie sur le dos d'éléphants imaginaires. Je découvrais au milieu des forêts fantastiques, des ruines invraisemblables; je trouvais, en des cités d'une fantaisie de songe, de prodigieux monuments, fins et ciselés comme des bijoux, légers comme des dentelles et énormes comme des montagnes, ces monuments fabuleux, divins, d'une grâce telle qu'on devient amoureux de leurs formes ainsi qu'on peut être amoureux d'une femme, et qu'on éprouve, à les voir, un plaisir physique et sensuel. Enfin, comme dit M. Victor Hugo, je marchais, tout éveillé, dans un rêve.

Puis j'atteignis enfin le terme de mon voyage, la ville de Ganhara, autrefois une des plus prospères de l'Inde centrale, aujourd'hui bien déchue, et gouvernée par un prince opulent, autoritaire, violent, généreux et cruel, le Rajah Maddan, un vrai souverain d'Orient, délicat et barbare, affable et sanguinaire, d'une grâce féminine et d'une férocité impitoyable.

La cité est dans le fond d'une vallée, au bord d'un petit lac qu'entoure un peuple de pagodes baignant dans l'eau leurs murailles.

La ville, de loin, forme une tache blanche qui grandit quand on approche, et peu à peu on découvre les dômes, les aiguilles, les flèches, tous les sommets élégants et sveltes des gracieux monuments indiens.

A une heure des portes environ, je rencontrai un éléphant superbement harnaché, entouré d'une escorte d'honneur que le souverain m'envoyait. Et je fus conduit en grande pompe au palais.

J'aurais voulu prendre le temps de me vêtir avec luxe, mais l'impatience royale ne me le permit pas. On voulait d'abord me connaître, savoir ce qu'on aurait à attendre de moi comme distraction, puis on verrait.

Je fus introduit, au milieu de soldats bronzés comme des statues et couverts d'uniformes étincelants, dans une grande salle entourée de galeries, où se tenaient debout des hommes habillés de robes éclatantes et étoilés de pierres précieuses.

Sur un banc pareil à un de nos bancs de jardin, sans dossier, mais revêtu d'un tapis admirable, j'aperçus une masse luisante, une sorte de soleil assis ; c'était le Rajah, qui m'attendait, immobile, dans une robe du plus pur jaune serin. Il portait sur lui pour dix ou quinze millions de diamants,

et seule, sur son front, brillait la fameuse étoile de Delhi qui a toujours appartenu à l'illustre dynastie des Parihara de Mundore dont mon hôte était descendant.

C'était un garçon de ving-cinq ans environ, qui semblait avoir du sang nègre dans les veines, bien qu'il appartint à la plus pure race Hindoue. Il avait les yeux larges, fixes, un peu vagues, les pommettes saillantes, les lèvres grosses, la barbe frisée, le front bas et des dents éclatantes, aiguës, qu'il montrait souvent dans un sourire machinal.

Il se leva et vint me tendre la main, à l'anglaise, puis me fit asseoir à son côté sur ce banc si haut que mes pieds touchaient à peine à terre. On était fort mal là-dessus.

Et aussitôt il me proposa une chasse au tigre pour le lendemain. La chasse et les luttes étaient ses grandes occupations et il ne comprenait guère qu'on pût s'occuper d'autre chose. Il se persuadait évidemment que je n'étais venu si loin que pour le distraire un peu et l'accompagner dans ses plaisirs.

Comme j'avais grand besoin de lui, je tâchai de flatter ses penchants. Il fut tellement satisfait de mon attitude qu'il voulut me montrer immé-

diatement un combat de lutteurs, et il m'entraîna dans une sorte d'arène située à l'intérieur du palais.

Sur son ordre, deux hommes parurent, nus, cuivrés, les mains armées de griffes d'acier; et ils s'attaquèrent aussitôt, cherchant à se frapper avec cette arme tranchante qui traçait sur leur peau noire de longues déchirures d'où coulait le sang.

Cela dura longtemps. Les corps n'étaient plus que des plaies, et les combattants se labouraient toujours les chairs avec cette sorte de râteau fait de lames aiguës. Un d'eux avait une joue hachée, l'oreille de l'autre était fendue en trois morceaux.

Et le prince regardait cela avec une joie féroce et passionnée. Il tressaillait de bonheur, poussait des grognements de plaisir et imitait, avec des gestes inconscients, tous les mouvements des lutteurs, criant sans cesse : « Frappe, frappe donc ! »

Un d'eux tomba sans connaissance, il fallut l'emporter de l'arène rouge de sang, et le Rajah fit un long soupir de regret, de chagrin que ce fût déjà fini.

Puis il se tourna vers moi pour connaître mon opinion. J'étais indigné, mais je le félicitai vive-

ment, et il ordonna aussitôt de me conduire au Kouch-Mahal (palais du plaisir) où j'habiterais.

Je traversai les invraisemblables jardins qu'on trouve là-bas et parvins à ma résidence.

Ce palais, ce bijou, situé à l'extrémité du parc royal, plongeait dans le lac sacré de Vihara tout un côté de ses murailles. Il était carré, présentant sur ses quatre faces trois rangs superposés de colonnades divinement ouvragées. A chaque angle s'élançaient des tourelles, légères, hautes ou basses, seules ou mariées par deux, de taille inégale et de physionomie différente, qui semblaient bien les fleurs naturelles poussées sur cette gracieuse plante d'architecture orientale. Toutes étaient surmontées de toits bizarres, pareils à des coiffures coquettes.

Au centre de l'édifice, un dôme puissant élevait jusqu'à un ravissant clocheton mince et tout à jour, sa coupole allongée et ronde semblable à un sein de marbre blanc tendu vers le ciel.

Et tout le monument, des pieds à la tête, était couvert de sculptures, de ces exquises arabesques qui grisent le regard, de processions immobiles de personnages délicats, dont les attitudes et les gestes de pierre racontaient les mœurs et les coutumes de l'Inde.

Les chambres étaient éclairées par des fenêtres à arceaux dentelés, donnant sur les jardins. Sur le sol de marbre, de gracieux bouquets étaient dessinés par des onyx, des lapis-lazuli et des agates.

J'avais eu à peine le temps d'achever ma toilette, quand un dignitaire de la cour, Haribadada, spécialement chargé des communications entre le prince et moi, m'annonça la visite de son souverain.

Et le Rajah au safran parut, me serra de nouveau la main et se mit à me raconter mille choses, en me demandant sans cesse mon avis que j'avais grand'peine à lui donner. Puis il voulut me montrer les ruines du palais ancien, à l'autre bout des jardins.

C'était une vraie forêt de pierres, qu'habitaient un peuple de grands singes. A notre approche, les mâles se mirent à courir sur les murs en nous faisant d'horribles grimaces, et les femelles se sauvaient, montrant leur derrière pelé et portant dans leurs bras leurs petits. Le roi riait follement, me pinçait l'épaule pour me témoigner son plaisir, et il s'assit au milieu des décombres, tandis que, tout autour de nous, accroupies au sommet des murailles, perchées sur toutes les saillies, une

assemblée de bêtes à favoris blancs nous tirait la langue et nous montrait le poing.

Quand il en eut assez de ce spectacle, le souverain jaune se leva et se remit en marche gravement, me traînant toujours à son côté, heureux de m'avoir montré de pareilles choses le jour même de mon arrivée, et me rappelant qu'une grande chasse au tigre aurait lieu le lendemain, en mon honneur.

Je la suivis, cette chasse, et une seconde, une troisième, dix, vingt de suite. On poursuivit tour à tour tous les animaux que nourrit la contrée : la panthère, l'ours, l'éléphant, l'antilope, l'hippopotame, le crocodile, que sais-je ? la moitié des bêtes de la création. J'étais éreinté, dégoûté de voir couler du sang, las de ce plaisir toujours pareil.

A la fin, l'ardeur du prince se calma, et il me laissa, sur mes instantes prières, un peu de loisir pour travailler. Il se contentait maintenant de me combler de présents. Il m'envoyait des bijoux, des étoffes magnifiques, des animaux dressés que Haribadada me présentait avec un respect grave, apparent, comme si j'eusse été le soleil lui-même, bien qu'il me méprisât beaucoup au fond.

Et chaque jour une procession de serviteurs m'apportait, en des plats couverts, une portion de chaque mets du repas royal; chaque jour il fallait paraître et prendre un plaisir extrême à quelque divertissement nouveau organisé pour moi : danses de bayadères, jongleries, revues de troupes, à tout ce que pouvait inventer ce Rajah hospitalier, mais gêneur, pour me montrer sa surprenante patrie dans tout son charme et dans toute sa splendeur.

Sitôt qu'on me laissait un peu seul, je travaillais, ou bien j'allais voir les singes dont la société me plaisait infiniment plus que celle du roi.

Mais un soir, comme je revenais d'une promenade, je trouvai, devant la porte de mon palais, Haribadada, solennel, qui m'annonça en termes mystérieux, qu'un cadeau du souverain m'attendait dans ma chambre; et il me présenta les excuses de son maître pour n'avoir pas pensé plus tôt à m'offrir une chose dont je devais être privé.

Après ce discours obscur, l'ambassadeur s'inclina et disparut.

J'entrai et j'aperçus, alignées contre le mur par rang de taille, six petites filles, côte à côte, immobiles, pareilles à une brochette d'éperlans. La plus âgée avait peut-être huit ans. La plus jeune

six ans. Au premier moment, je ne compris pas bien pourquoi cette pension était installée chez moi, puis je devinai l'attention délicate du prince, c'était un harem dont il me faisait présent. Il l'avait choisi fort jeune par excès de gracieuseté. Car plus le fruit est vert, plus il est estimé, là-bas.

Et je demeurais tout à fait confus et gêné, honteux, en face de ces mioches qui me regardaient avec leurs grands yeux graves, et qui semblaient déjà savoir ce que je pouvais exiger d'elles.

Je ne savais que leur dire. J'avais envie de les renvoyer, mais on ne rend pas un présent du souverain. C'eût été une mortelle injure. Il fallait donc garder, installer chez moi ce troupeau d'enfants.

Elles restaient fixes, me dévisageant toujours, attendant mon ordre, cherchant à lire dans mon œil ma pensée. Oh! le maudit cadeau. Comme il me gênait! A la fin, me sentant ridicule, je demandai à la plus grande :

« Comment t'appelles-tu, toi? »

— Elle répondit : « Châli ».

Cette gamine, à la peau si jolie, un peu jaune, comme de l'ivoire, était une merveille, une statue avec sa face aux lignes longues et sévères.

Alors, je prononçai, pour voir ce qu'elle pourrait répondre, peut-être pour l'embarrasser :

— « Pourquoi es-tu ici ? »

Elle dit de sa voix douce, harmonieuse : « Je viens pour faire ce qu'il te plaira d'exiger de moi, mon seigneur. »

La gamine était renseignée.

Et je posai la même question à la plus petite qui articula nettement, de sa voix plus frêle : « Je suis ici pour ce qu'il te plaira de me demander, mon maître. »

Elle avait l'air d'une petite souris, celle-là, elle était gentille comme tout. Je l'enlevai dans mes bras et l'embrassai. Les autres eurent un mouvement comme pour se retirer, pensant sans doute que je venais d'indiquer mon choix, mais je leur ordonnai de rester, et, m'asseyant à l'indienne, je les fis prendre place, en rond, autour de moi, puis je me mis à leur conter une histoire de génies, car je parlais passablement leur langue.

Elles écoutaient de toute leur attention, tressaillaient aux détails merveilleux, frémissaient d'angoisse, remuaient les mains. Elles ne songeaient plus guère, les pauvres petites, à la raison qui les avait fait venir.

Quand j'eus terminé mon conte, j'appelai mon

serviteur de confiance, Latchmân, et je fis apporter des sucreries, des confitures et des pâtisseries, dont elles mangèrent à se rendre malades, puis commençant à trouver fort drôle cette aventure, j'organisai des jeux pour bien amuser toutes mes femmes.

Un de ces divertissements surtout eut un énorme succès. Je faisais le pont avec mes jambes, et mes six bambines passaient dessous en courant, la plus petite ouvrant la marche, et la plus grande me bousculant un peu parce qu'elle ne se baissait jamais assez. Cela leur faisait pousser des éclats de rire assourdissants, et ces voix jeunes sonnantes sous les voûtes basses de mon somptueux palais, le réveillaient, le peuplaient de gaieté enfantine, le meublaient de vie.

Puis je pris beaucoup d'intérêt à l'installation du dortoir où allaient coucher mes innocentes concubines. Enfin, je les enfermai chez elles sous la garde de quatre femmes de service que le prince m'avait envoyées en même temps pour prendre soin de mes sultanes.

Pendant huit jours j'eus un vrai plaisir à faire le papa avec ces poupées. Nous avions d'admirables parties de cache-cache, de chat-perché et de main-chaude qui les jetaient en des délires de

bonheur, car je leur révélais chaque jour un de ces jeux inconnus, si pleins d'intérêt.

Ma demeure maintenant avait l'air d'une classe. Et mes petites amies, vêtues de soieries admirables, d'étoffes brodées d'or et d'argent, couraient à la façon de petits animaux humains à travers les longues galeries et les tranquilles salles où tombait, par les arceaux, une lumière affaiblie.

Puis, un soir, je ne sais comment cela se fit, la plus grande, celle qui s'appelait Châli et qui ressemblait à une statuette de vieil ivoire, devint ma femme pour de vrai.

C'était un adorable petit être, doux, timide et gai qui m'aima bientôt d'une affection ardente et que j'aimais étrangement, avec honte, avec hésitation, avec une sorte de peur de la justice européenne, avec des réserves, des scrupules et cependant avec une tendresse sensuelle passionnée. Je la chérissais comme un père et je la caressais comme un homme.

Pardon, mesdames, je vais un peu loin.

Les autres continuaient à jouer dans ce palais, pareilles à une bande de jeunes chats.

Châli ne me quittait plus, sauf quand j'allais chez le prince.

Nous passions des heures exquis ensemble dans les ruines du vieux palais, au milieu des singes devenus nos amis.

Elle se couchait sur mes genoux et restait là roulant des choses en sa petite tête de sphinx, ou peut-être, ne pensant à rien, mais gardant cette belle et charmante pose héréditaire de ces peuples nobles et songeurs, la pose hiératique des statues sacrées.

J'avais apporté dans un grand plat de cuivre des provisions, des gâteaux, des fruits. Et les gue-nons s'approchaient peu à peu, suivies de leurs petits plus timides; puis elles s'asseyaient en cercle autour de nous, n'osant approcher davantage, attendant que je fisse ma distribution de friandises.

Alors, presque toujours, un mâle plus hardi s'en venait jusqu'à moi, la main tendue comme un mendiant; et je lui remettais un morceau qu'il allait porter à sa femelle. Et toutes les autres se mettaient à pousser des crix furieux, des cris de jalousie et de colère, et je ne pouvais faire cesser cet affreux vacarme qu'en jetant sa part à chacune.

Me trouvant fort bien dans ces ruines, je voulus y apporter mes instruments pour y travailler.

Mais aussitôt qu'ils aperçurent le cuivre des appareils de précision, les singes, prenant sans doute ces choses pour des engins de mort, s'enfuirent de tous les côtés en poussant des clameurs épouvantables.

Je passais souvent aussi mes soirées avec Châli, sur une des galeries extérieures qui dominait le lac de Vihara. Nous regardions, sans parler, la lune éclatante qui glissait au fond du ciel en jetant sur l'eau un manteau d'argent frissonnant, et là-bas, sur l'autre rive, la ligne des petites pagodes, semblables à des champignons gracieux qui auraient poussé le pied dans l'eau. Et, prenant en mes bras la tête sérieuse de ma petite maîtresse, je baisais lentement, longuement son front poli, ses grands yeux pleins du secret de cette terre antique et fabuleuse, et ses lèvres calmes qui s'ouvraient sous ma caresse. Et j'éprouvais une sensation confuse, puissante, poétique surtout, la sensation que je possédais toute une race dans cette fillette, cette belle race mystérieuse d'où semblent sorties toutes les autres.

Le prince cependant continuait à m'accabler de cadeaux.

Un jour il m'envoya un objet bien inattendu qui excita chez Châli une admiration passionnée. C'était simplement une boîte de coquillages, une de ces boîtes en carton recouvertes d'une enveloppe de petites coquilles collées simplement sur la pâte. En France, cela aurait valu au plus quarante sous. Mais là-bas, le prix de ce bijou était inestimable. C'était le premier, sans doute, qui fût entré dans le royaume.

Je le posai sur un meuble et je le laissai là, souriant de l'importance donnée à ce vilain bibelot de bazar.

Mais Châli ne se lassait pas de le considérer, de l'admirer, pleine de respect et d'extase. Elle me demandait de temps et temps : « Tu permets que je le touche ? » Et quand je l'y avais autorisée, elle soulevait le couvercle, le refermait avec de grandes précautions, elle caressait de ses doigts fins, très doucement, la toison de petits coquillages, et elle semblait éprouver, par ce contact, une jouissance délicieuse qui lui pénétrait jusqu'au cœur.

Cependant j'avais terminé mes travaux et il me fallait m'en retourner. Je fus longtemps à m'y décider, retenu par ma tendresse pour ma petite amie. Enfin, je dus en prendre mon parti.

Le prince, désolé, organisa de nouvelles chasses, de nouveaux combats de lutteurs; mais, après quinze jours de ces plaisirs, je déclarai que je ne pouvais demeurer davantage, et il me laissa ma liberté.

Les adieux de Châli furent déchirants. Elle pleurait, couchée sur moi, la tête dans ma poitrine, toute secouée par le chagrin. Je ne savais que faire pour la consoler, mes baisers ne servant à rien.

Tout à coup j'eus une idée, et, me levant, j'allai chercher la boîte aux coquillages que je lui mis dans les mains. « C'est pour toi. Elle t'appartient ». Alors, je la vis d'abord sourire. Tout son visage s'éclairait d'une joie intérieure, de cette joie profonde des rêves impossibles réalisés tout à coup.

Et elle m'embrassa avec furie.

N'importe, elle pleura bien fort tout de même au moment du dernier adieu.

Je distribuai des baisers de père et des gâteaux à tout le reste de mes femmes, et je partis.

Deux ans s'écoulèrent, puis les hasards du service en mer me ramenèrent à Bombay. Par suite

de circonstances imprévues on m'y laissa pour une nouvelle mission à laquelle me désignait ma connaissance du pays et de la langue.

Je terminai mes travaux le plus vite possible, et, comme j'avais encore trois mois devant moi, je voulus aller faire une petite visite à mon ami, le roi de Ganhara, et à ma chère petite femme, Châli, que j'allais trouver bien changée sans doute.

Le rajah Maddan me reçut avec des démonstrations de joie frénétiques. Il fit égorger devant moi trois gladiateurs, et il ne me laissa pas seul une seconde pendant la première journée de mon retour.

Le soir enfin, me trouvant libre, je fis appeler Haribadada, et après beaucoup de questions diverses, pour dérouter sa perspicacité, je lui demandai :

« Et sais-tu ce qu'est devenue la petite Châli que le rajah m'avait donnée ? »

L'homme prit une figure triste, ennuyée, et répondit avec une grande gêne :

— « Il vaut mieux ne pas parler d'elle ! »

— « Pourquoi cela ? Elle était une gentille petite femme. »

— « Elle a mal tourné, seigneur. »

— « Comment, Châli ? Qu'est-elle devenue ? Où est-elle ? »

— « Je veux dire qu'elle a mal fini. »

— « Mal fini ? Est-elle morte ? »

— « Oui, seigneur. Elle avait commis une vilaine action. »

J'étais fort ému, je sentais battre mon cœur, et une angoisse me serrer la poitrine.

Je repris :

— « Une vilaine action ? Qu'a-t-elle fait ? Que lui est-il arrivé ? »

L'homme, de plus en plus embarrassé, murmura :

« Il vaut mieux que vous ne le demandiez pas. »

— « Si, je veux le savoir. »

— « Elle avait volé. »

— « Comment, Châli ? Qui a-t-elle volé ? »

— « Vous, seigneur ? »

— « Moi. Comment cela ? »

— « Elle vous a pris, le jour de votre départ, le coffret que le prince vous avait donné. On l'a trouvé entre ses mains ! »

— « Quel coffret ? »

— « Le coffret de coquillages. »

— « Mais je le lui avais donné. »

L'Indien leva sur moi des yeux stupéfaits et répondit :

— « Oui, elle a bien juré, en effet, par tous les serments, que vous le lui aviez donné. Mais on n'a pas cru que vous auriez pu offrir à une esclave un cadeau du roi, et le Rajah l'a fait punir. »

— « Comment, punir ? Qu'est-ce qu'on lui a fait ? »

— « On l'a attachée dans un sac, Seigneur, et on l'a jetée au lac, de cette fenêtre, de la fenêtre de la chambre où nous sommes, où elle avait commis le vol. »

Je me sentis traversé par la plus atroce sensation de douleur que j'aie jamais éprouvée, et je fis signe à Haribadada de se retirer pour qu'il ne me vît pas pleurer.

Et je passai la nuit sur la galerie qui dominait le lac, sur la galerie où j'avais tenu tant de fois la pauvre enfant sur mes genoux.

Et je pensais que le squelette de son joli petit corps décomposé était là, sous moi, dans un sac de toile noué par une corde, au fond de cette eau noire que nous regardions ensemble autrefois.

Je repartis le lendemain, malgré les prières et le chagrin véhément du Rajah.

Et je crois maintenant que je n'ai jamais aimé d'autre femme que Châli.



 *E* conteur s'était identifié avec son héros, cédant à l'un des pièges que nous tend la parole, et il finit son récit sur une note mélancolique dont la vibration se prolongea longtemps dans l'auditoire. On avait un peu oublié le vieil amiral pour le jeune voyageur autour duquel se groupaient les péripéties de cette touchante histoire.

— Pourquoi cette affreuse histoire de boîte de coquillages? fit Suzanne d'Élys, et comment l'officier n'eut-il pas l'idée d'en renvoyer une cargaison à cet affreux souverain?

— S'il n'y avait pas eu la boîte, il y aurait eu autre chose, dit la Reine ex-professa. La boîte, c'est le

mouchoir de Desdemone, la dentelle de Ruy-Blas, le cor d'Hernani; c'est la fatalité.

— ANANKÉ, dit un poète. Mais pourquoi l'accuser et se débattre contre elle? Comme le dit froidement notre belle Reine, on trouve toujours une pierre dans son chemin. Et qu'importe de trébucher un peu avant, un peu après? Voyez chaque siècle — et quand je dis siècle, je suis bien honnête — ramasser dans son manteau tous les bonshommes, tous les pantins, toutes les marionnettes, tous les éblouissements, toutes les gloires qui ont frissonné sur la terre pendant qu'il l'enveloppait de son vol. Ce qu'il a trouvé, ce qu'il a apporté, il l'emporte et le remporte. La face du globe est renouvelée, il fait table rase. Plus rien des amours, des succès, des triomphes et des défaites; toute cette poussière a été balayée. L'art et l'histoire, dans le livre, gardent seuls des souvenirs destinés à s'effacer. Nous avons beau rapetisser la terre et la durée dans nos théologies; cela n'agrandit ni le temps ni notre être. Et je ne parle pas des cataclysmes et des catastrophes, des comètes qui peuvent nous atteindre, des ruptures d'équilibre dues aux glaces des pôles et qui secoueront un jour la terre comme un prunier.

— N'en parlez pas, en effet, dit la Marquise. Au lieu de vous servir de cette figure de rhétorique qui sert à dire tout ce que l'on veut cacher, au lieu de

vous perdre dans les nuages, parlez-nous de cette ravissante Châli qui est une adorable création de femme-enfant, de fruit dans sa fleur, et que M. de Maupassant aurait bien dû vieillir de quelques années.

— *Madame, fit le conteur, vous n'ignorez pas que mon histoire se passe en Orient et que l'amiral de la Vallée en est l'éditeur responsable. Il faut passer quelque chose aux vieux marins et surtout aux poupées hindoues, qui, à les regarder de près, sont vieilles comme le monde.*

— *J'imagine, fit Josepha Ringsfeld un peu rêveuse, que ce doit être une cruelle chose que de mourir noyée dans un sac de cuir, à l'orientale.*

— *Peut-être bien, dit Catulle Mendès, surtout quand on n'a rien fait pour cela. Pourtant il ne faut pas s'exagérer les choses. Si le sac est bien clos, et je crois que c'est une des conditions du supplice, l'air respiré par la victime doit perdre assez rapidement ses qualités vitales, et elle périt d'une simple asphyxie, comme une grisette abandonnée. L'immersion me paraît un raffinement inutile, et la suppliciée bercée par le mouvement de l'eau s'endort plus vite encore. Malgré des détails de mise en scène faits pour effrayer les âmes timides, la noyade en sac ne paraît donc pas une peine très cruelle. Ce qui le prouve, c'est*

que, pour la rendre plus redoutable, quelques bourreaux fourraient dans le sac, en même temps que le condamné, des animaux peu patients, tels que des singes, des chats et des vipères.

— Ah! mon Dieu! fit Suzanne d'Élys toute pâle, j'espère bien que cette pauvre enfant n'a pas été l'objet de pareilles tortures.

— Assurément non, Mademoiselle; Châli se trouvait très fatiguée ce jour-là; à peine fut-elle placée dans le sac qu'elle s'y endormit, et je crois bien qu'elle mourut sans y faire attention.

— A la bonne heure! fit la jolie Suzanne, et j'en dormirai certainement mieux ce soir.

— Je suis bien aise que M. de Maupassant se soit laissé fléchir, dit la Reine, car je remarque qu'à l'exception de la sonnette de M. d'Hervilly, tous les contes qu'on nous a faits ce soir ont un côté lugubre. Il faut réagir contre ce mauvais air qui empoisonne les meilleures choses. Je ne demande pas à rire, mais à sourire. Voici précisément M. Richard Lesclide qui a écrit tout un volume de Contes extra-galants où l'on ne tue personne, au contraire. J'espère bien qu'il en a gardé quelques-uns pour ses amis.

— Madame fit l'auteur interpellé, il est certain qu'il m'est resté quelques contes sur l'établi après la confection de ce volume condamnable, et cela tient à

la pudibonderie de mon éditeur. Il en a proscrit quelques-uns, par pudeur, et leur audace est ce qui m'empêche de vous les dire.

— Vous êtes un fanfaron de vice, dit la reine Josephba ; je suis sûre que vos contes pourraient être donnés en prix dans les pensionnats de demoiselles. Mais, puisque vous ne voulez pas conter, — par une modestie dont on ne vous saura aucun gré, — je vous oblige à porter, pendant une minute, mon sceptre, et vous somme de choisir le poète qui parlera en votre lieu.

— Madame, dit Richard Lesclide, avez-vous lu les livres de Paul Ginisty ?

— Tous ! dit la Reine, et il y a longtemps que j'aurais demandé un conte à cet adorable conteur, si j'avais su qu'il était des nôtres. Eh ! pourquoi se cache-t-il ? Sortez de derrière ce buisson, Monsieur, et venez payer votre écot.

Paul Ginisty ne put se dérober, et l'on fit cercle autour de lui.

— Puisque tel est l'ordre de la Reine, je vais vous dire une histoire... persane ! et, comme je n'ai jamais quitté Paris, j'espère qu'elle ne manquera de quelque couleur locale.

HOMAÏ

I



N matin de l'an cinq cent soixante-douzième après l'Hégire, — celui-là même où naquit le sage Mosleddyn, surnommé Saadi par le peuple, qui fit dix fois le pèlerinage de la Mekke, et composa des vers doux comme le parfum des roses qu'il aimait à chanter, la belle Homaï, épouse préférée du puissant Noudzer, beglier beyg de Maragha, sortant du bain et assise, dans la splendeur de son orgueilleuse nudité, sur un large coussin de cachemire écarlate brodé d'or, tendait indolemment le bout de ses pieds fins et marbrés à son esclave

géorgienne qui les colorait de henné. — Dans sa pose nonchalante, elle étalait avec un art inconscient les trésors de son corps souple et poli, d'où s'échappaient tous les parfums de l'Asie, et elle semblait s'admirer elle-même, et un sourire dédaigneux voltigeait sur le coin de sa bouche, grande à peine comme un de ses yeux. Sous ses sourcils noirs bien arqués brillait son regard étrange, tantôt voluptueux et doux, et tantôt jetant des flammes. Ses seins veloutés, entre lesquels descendaient les flots d'un merveilleux collier qui faisait ressortir l'éclat de son cou et de ses épaules de reine orientale, soulevaient, à chaque effort de sa respiration régulière et satisfaite, les perles et les pierreries dont il était tressé, et cette chair éclatante de jeunesse et ces bijoux vermeils formaient un éblouissement. Ses grands cheveux épais, tranchant sur la blancheur mate de son front, tombaient en nappes luisantes sur ses hanches, mais, comme pour jouir d'un seul coup d'œil de la pureté de ses lignes harmonieuses, elle les avait rejetés en arrière.

Tout à coup, la lourde tenture de soie qui fermait l'entrée de la chambre se souleva, et, fait inouï, une tête d'homme, qui n'était pas celle du Maître, apparut aux yeux de la Persane inter-

dite. Cette témérité était telle que, n'ayant jamais même pensé qu'elle pût être surprise nue, par un étranger, au fond du harem, Homäi ne savait quelle contenance prendre et regardait, muette, ces deux grands yeux avidement fixés sur elle.

Enfin, écartant tout à fait la riche portière derrière laquelle il se cachait, l'inconnu s'avança de quelques pas, sans cesser de la contempler et, comme émerveillé, il s'arrêta soudain et gravement prononça ces paroles :

— Je suis de Khoubi en Kerman. On me nomme Hormouz. Frappe dans tes mains, appelle; si tu veux, fais-moi tuer. Cela m'est égal. J'ai vu face à face la Beauté. Mon rêve est accompli.

Et, ayant dit, il se prosterna devant la Favorite et attendit son arrêt.

Pour la première fois de sa vie peut-être, la fière Homäi se sentit véritablement émue, et elle examina avec curiosité l'homme étrange qui bravait les plus grands dangers pour satisfaire un caprice.

Rien ne troublait le visage d'Hormouz où paraissaient l'extase et le ravissement, comme si la mort, qui devait punir sa hardiesse découverte, n'eût pas plané au-dessus de lui. Deux grandes mèches bouclées de cheveux bruns lui descen-

daient de chaque côté de l'oreille, suivant la coutume des jeunes gens des villes, mais sa simple robe de drap sombre, serrée à la taille par une ceinture de châle, soutenant le kandjiar recourbé et, malgré la régularité de ses traits, son air à la fois naïf et farouche semblaient attester une vie nomade ou un long séjour parmi les tribus qui vivent sous la tente.

Et c'était un curieux et superbe tableau que celui qu'il formait aux pieds de cette femme sans vêtement, dont sa vue se repaissait, sans désir brutal, mais avec respect et religion, adorant la Forme et rendant un culte à l'Idéal incarné.

Homaï rompit le silence :

— Écoute, dit-elle, c'est folie à toi d'avoir pénétré jusqu'ici, — et c'est un crime ! Pourtant, si tu le peux, je t'accorde de te justifier.

L'esclave qui, étonnée, avait assisté à cette scène extraordinaire, remarqua que le visage de sa maîtresse semblait, à ce moment, avoir perdu sa hauteur et son impassibilité. Même sa joue se colorait d'une rougeur inaccoutumée. Sur un signe, la Géorgienne ramassa la longue chadera de toile d'argent qui gisait à terre et lui couvrit les épaules.

Hormouz se leva et répondit :

— Je t'aime. — Mon âme voyage à travers le ciel, et ses portes azurées s'ouvrent une à une à mon esprit, comme pour le prophète monté sur son blanc cheval Borak. J'ai le bonheur de celui qui cherche et qui trouve. Il y a longtemps que j'ai soif, et je ne pouvais boire. Aujourd'hui, je me désaltère près de toi. — Pour rencontrer la Beauté, l'absolue Beauté dont j'avais l'idée et que je cherchais vainement, j'ai quitté ma province, et triste, inquiet, souvent désespéré, j'ai parcouru tout l'Iram. O ma reine! dans combien de harems, voleur des yeux, ne me suis-je pas glissé, et combien de fois n'ai-je pas voulu me livrer moi-même, tant je doutais de découvrir jamais la fleur divine, que j'entrevois pourtant et qui triompherait des autres comme la rose de pourpre, la rose de feu triomphe du lis incolore ou du pâle jasmin! Enfin, trompant tes gardiens farouches, je suis entré dans la maison de Noudzer et je t'ai vue, et, dissimulé derrière le rideau qui nous séparait, je suis resté ébloui. Alors, espérant que tu me ferais tuer, je me suis montré. Tu sais tout. Au-dessus de ton front devrait flotter l'éclatante auréole dont les trois filles de Nack ceignent la nuit limpide. — Je t'aime.

Quand il eut fini, Homai resta une minute

pensive, puis, tout à coup, entr'ouvrant largement le manteau brodé qui la couvrait et lui montrant une fois encore sa merveilleuse nudité :

— Regarde ! dit-elle en baissant la tête, et pars !

Et quand il eut repris le dangereux chemin qui l'avait amené jusqu'à elle et qu'il fut hors de vue, la Persane arracha des mains de son esclave un miroir d'or, et pâlit d'orgueil.

II

Au prix de quelles audacieuses et subtiles ruses, de quels efforts, de quel courage ingénieux et de quelle prévoyance hardie, la belle Homäi, échappant à l'inquiète surveillance du Maître, des eunuques et de ses rivales surtout, était-elle sortie du palais, suivie de la Géorgienne fidèle, et avait-elle gagné la maison d'un Juif renommé pour sa discrétion et son habileté à conduire les intrigues, où elle devait retrouver l'amoureux Hormouz, arrivant de son côté couvert de l'épais roubend qui dissimulait son sexe ? L'imagination seule d'une femme, pendant les longues journées oisives

du sérail, pouvait se faire un jeu de rompre la chaîne des difficultés et le cercle de fer des obstacles! — Tremblant d'émotion et de joie, Hormouz, assis sur un coussin et oubliant d'aspirer la fumée qui s'échappait, en nuages odorants, du callioun capricieux, tenait sur sa poitrine et relisait encore le bouquet en forme de selam qui lui avait été remis le matin et dont chaque fleur était une promesse et une espérance, quand Homai parut devant lui.

— L'heure est courte, dit-elle en lui tendant sa bouche.

— L'heure qui suivra celle-ci sera si longue! répondit Hormouz, à moins que la vie ne s'échappe de mes veines en même temps que tu me quitteras...

— Suis-je toujours le diamant sans tache et la perle rare à tes yeux? reprit-elle avec jalousie, sans faire attention aux caresses de son amant, et comme tout entière à cette seule pensée d'implacable domination...

Chaque jour, deux mois durant, le bouquet symbolique, varié à l'infini, fut, par les mains de l'esclave, échangé entre eux deux et leur porta leurs désirs et leurs plaintes. Chaque semaine, inventant de nouveaux stratagèmes et se cuirassant

sant de nouvelles précautions, Homaï se rendit à la maison du Juif, où, dévoré d'impatience, Hormouz guettait la venue de sa maîtresse. — Et, dès qu'elle avait posé sa tête sur son sein, il lui demandait pardon de n'être pas un dieu pour baiser, sans indignité, son noble front de neige et sa grande chevelure noire, et il lui récitait les brûlants cassideh aux rimes d'or qu'il avait composés sur chaque lettre de son nom, pour s'en enivrer plus longuement! Cette passion étonnait Homaï et la charmait; mais, dédaigneuse même au milieu des transports de l'amour, elle faisait durement sentir le prix de ses faveurs souveraines et le poids de son sceptre. — Hormouz, lui, ne semblait vivre que le temps qu'il passait auprès d'elle.

III

Cependant, Noudzer ayant soumis les Kurdes révoltés, dont les continuelles attaques étaient un danger pour l'empire, et qui avaient osé s'avancer jusqu'à son beglier-beyrat, le Shah, en gage de son amitié, lui envoya, parmi d'autres présents,

une Circassienne blonde que, pour lui faire plus d'honneur, il avait tirée de son propre harem.

L'Européenne, avec ses yeux bleus et sa toison vermeille, dont la couleur lui était presque inconnue, et son doux regard résigné, et son éclatant costume tissé de fils d'argent, fit une étrange impression sur Noudzer, et, pour la recevoir dignement dans sa couche, il fit de grandes dépenses de parfums et d'étoffes merveilleuses, et leva un nouvel impôt sur ses sujets afin d'y subvenir.

Elle dormait sur des tapis de Yezd, et des chanteuses, s'accompagnant sur le nefir recourbé, venaient bercer son sommeil. Pour elle étaient servis les fruits les plus exquis, et pour elle les jardins s'embellissaient de fleurs rares et d'arbres de son pays.

Homaï vit avec douleur les égards dont le Maître entourait la nouvelle venue, et elle sentit, quoiqu'elle craignît plutôt qu'elle n'aimât Noudzer, qu'elle mourrait si ce titre d'épouse préférée, dont elle était si fière, lui était disputé, et si, pour une étrangère, elle était oubliée. Ses yeux s'assombrirent, et elle chercha le moyen de rappeler à son mari, par un coup d'éclat, qu'elle était la plus belle! — Un jour entier, on la vit immobile et plongée dans une rêverie farouche, dédai-

gnant les consolations, comme une blessée qui connaît la profondeur de sa plaie, et silencieuse.

Le lendemain, le sourire hautain qui lui était habituel voltigeait sur ses lèvres, ainsi qu'autrefois, et ses traits respiraient le calme et l'insouciance. Elle se fit parer avec plus de soin que de coutume, et elle revêtit sa plus riche tunique, ouverte sur la poitrine et découvrant sa gorge. Puis elle avertit Hormouz, par un moyen secret, de la venir trouver, quel que fût le péril auquel il s'exposait, et sans perdre un instant — l'avenir de leurs amours y étant engagé.

Et, quand elle sut que celui-ci était dans la chambre où, pour la première fois, il l'avait aperçue, sans pâlir, sans trembler, elle alla trouver Noudzer, et, embrassant ses pieds, lui demanda justice, étant à ce point abandonnée de lui et si peu gardée, qu'un homme venait de s'introduire dans son appartement, sans que personne eût été là pour le tuer! En disant ces mots, des pleurs tombaient sur ses joues et elle se déchirait les flancs pour étouffer les cris de haine qui montaient à ses lèvres pour la Circassienne assise aux côtés du beglier beyg, qui lui prenait sa place et son rang.

En entendant parler celle qu'il avait si longtemps aimée sans rivale, Noudzer fut pris d'une

grande colère, et, frappant dans ses mains, il ordonna d'une voix terrible aux eunuques de s'emparer du misérable et de l'amener devant lui. Alors, considérant le visage d'Homaï, qui, dans son désordre, brillait d'un éclat extraordinaire, toute sa passion lui revint au cœur.

Hormouz ne fit aucune résistance. Quand il passa devant Homaï et qu'elle releva la tête, il comprit pourquoi il allait mourir, et il pensa qu'il était juste que celle qu'il avait adorée pour sa beauté le sacrifiât afin de rester la première et la souveraine! — Il garda le silence et marcha fermement au supplice.

Et, tandis que les bourreaux lui versaient du plomb fondu dans la bouche, le puissant Noudzer, beglier beyg de Maragha, chassant de ses bras la Circassienne blonde, attirait vers lui Homaï triomphante, et, hautement, pour que tous l'entendissent, s'écriait : « Gloire à l'Épouse fidèle ! »





VOILA une terrible et magnifique histoire! s'écria madame de Rocas, et qui donc croirait, — si nous ne l'avions entendue, — qu'elle nous a été contée par un des plus parisiens de tous les poètes de Paris?

— Mais ne trouvez-vous pas qu'elle est belle... à faire peur? dit mademoiselle Suzanne d'Élys, qui frissonnait encore.

La Marquise dit :

— Pour vous rassurez, petite, je sais un bon moyen, c'est d'opposer à ces divagations galantes une véritable histoire d'amour, encore plus lointaine que le conte persan de M. Paul Ginisty, mais fraîche et

vaporeuse comme ces libellules aux ailes de gaze, qui tourbillonnent sous les grands arbres dans un chaud rayon de soleil. Et je sais bien qui nous dira une pareille histoire.

— Qui donc?

— Vous, Madame, fit la Marquise en tendant la main à une très belle jeune femme qui se promenait lentement, enveloppée d'un fourreau de soie japonaise. Notre Reine absolue vient de tracer un programme que vous seule pouvez remplir. Voulez-vous nous faire un conte des pays de laque et de porcelaine?

— Volontiers, dit avec une grâce exquise Madame Judith Gautier; et l'on n'a qu'à me faire place au pied du trône.

La Reine se leva pour la faire asseoir à ses côtés, et la digne fille du grand poète prit la parole en ces termes :

L'AUBERGE
DES ROSEAUX EN FLEUR

I

 N matin de la cinquième lune d'un de ces derniers étés, une élégante barque remontait lentement l'O-gava et sortait de Tokio, la capitale du Japon, que l'on appelait Yèddo sous la vice-royauté des Taïcouns.

Deux bateliers debout, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière, dirigeaient l'embarcation, se jetant de temps à autre quelques mots utiles à la manœuvre par-dessus la tête de deux jeunes seigneurs assis au fond de la barque.

L'un de ces jeunes hommes se penchait dis-

traitement vers l'eau et y trempait l'extrémité d'un de ses doigts, comme s'il eût voulu tracer une ligne à la surface du fleuve; l'autre, étendu, les deux mains sur sa tête, regardait le ciel.

L'air était délicieusement frais, le soleil encore trouble se montrait ainsi qu'un rubis perdu dans des mousselines, et des nuées roses roulaient de l'horizon, comme des coussins de soie repoussés par le bras d'un dormeur qui s'éveille.

Sur les bords du fleuve, la ville semblait une ville de vapeurs, et la rumeur confuse qui s'en échappait se perdait dans le tapage matinal des oiseaux aquatiques, rassemblés par milliers dans les grands joncs et les roseaux.

Brusquement celui qui était étendu au fond de la barque se redressa et regarda son compagnon en riant. Ce dernier tourna la tête et se prit à rire aussi.

« Eh bien! Boïtoro? dit-il.

— Eh bien, Mïodjin? dit l'autre.

— Pourquoi ris-tu?

— Pourquoi mon rire, comme un saule qui se penche vers l'eau, a-t-il trouvé un reflet sur tes lèvres? »

Mïodjin baissa la tête en rougissant un peu et mordilla le bout de son éventail.

« — C'est donc moi qui dois commencer les confidences, reprit Boïtoro, que le trouble de son ami ne surprit pas.

— Quelles confidences ? murmura Mïodjin.

— A quoi bon nous taire plus longtemps ? dit Boïtoro. Depuis un an notre secret n'est pas sorti de nos deux cœurs, mais malgré nous nos cœurs s'entendaient : nos actes parlaient à défaut de nos lèvres et nous suivions d'un commun accord le même chemin sans nous être dit vers quel but nous marchions, et, voyons, en ce moment même, pourquoi cette barque nous conduit-elle hors de la ville ?

— Parce que c'est aujourd'hui le sixième jour du mois, le jour de la fête des bannières, et que nous fuyons la ville pour éviter la foule tumultueuse qui l'encombre, dit Mïodjin en souriant.

— Où allons-nous ?

— A l'auberge des Roseaux en fleur, là où l'on trouve des retraites paisibles et de charmants paysages.

— C'est cela seulement que tu espères trouver ? dit Boïtoro d'un air incrédule. Tu ne comptes pas voir débarquer, comme l'an passé, à la porte d'eau de l'auberge, deux belles jeunes filles accompagnées de leur mère, de leur frère aîné et

de quelques serviteurs? Tu n'as attendu impatiemment ce jour depuis si longtemps que dans l'espérance de revoir le pont laqué qui s'arrondit au-dessus de l'étang, le cèdre centenaire qui abrite l'auberge, et la figure réjouie de l'hôte?

— Pourquoi faire violence à ces douces pensées que notre âme voilait jalousement? dit Miodjin. Pourquoi les traîner au grand jour, comme des oiseaux de nuit que la lumière ofusque? Nous nous sommes tus depuis un an, pourquoi parler aujourd'hui?

— Parce que nous ne sommes plus des enfants, Miodjin, et que c'est assez rêvasser comme cela : la graine enfouie sous terre cache quelque temps son mystérieux travail, puis la tige se montre et déploie son feuillage; l'amour est comme la plante, et celui a germé dans nos cœurs n'attend plus qu'un rayon de soleil : le chaud regard qui le fera fleurir. L'an passé, jeunes étudiants joyeux et fous, nous n'étions pas des hommes encore et nous avons bien fait de cacher le sentiment que nous emportions, comme des voleurs un trésor; mais aujourd'hui nos études sont terminées, nous sommes libres; il faut nous concerter, agir promptement, ne pas attendre que d'autres nous aient pris celles que nous aimons.

— Tu as raison, ami, dit Mïodjin, avec une ombre de mélancolie : je ferai ce que tu voudras. »

A ce moment tous les bateliers cessèrent de ramer.

« — Voici le Fousi-Yama! » s'écria l'un d'eux.

Les jeunes seigneurs se turent et se levèrent pour admirer à l'horizon le superbe mont Fousi complètement dégagé des brouillards qui, le matin, montent des rizières. Il se dressait majestueusement, drapé dans son manteau de neige, teinté légèrement de rose par le soleil levant; et, parmi les collines veloutées et vertes, ondulant à ses pieds, il avait l'air d'un prince au milieu des seigneurs de sa cour, prosternés devant lui.

« — Fûten, le dieu des vents, qui habite au sommet du mont Fousi, a soufflé sur les nuages qui environnaient sa demeure, dit Mïodjin.

— Oui, dit Boïtoro, en se faisant au-dessus des yeux un auvent de sa main ouverte; le temps est très clair, nous aurons un peu de brise dans la journée et la chaleur sera supportable, car on peut distinguer les édifices de la bonzerie située à mi-côte du Fousi-Yama. »

Les bateliers se remirent à ramer, et bientôt

l'embarcation se rapprocha d'un des rivages et entra dans une petite baie qui s'arrondissait, ombragée par une superbe végétation, devant l'auberge des Roseaux en fleur.

Les lys d'eaux, les iris, les minces roseaux, s'élançant comme des gerbes de fusées, parsemées de fleurs à forme d'étoiles, ou d'aigrettes délicates, légères comme le duvet d'un jeune canard, ne laissaient qu'un étroit passage aux barques qui amenaient des clients à l'auberge. L'habitation ne se montrait qu'à demi sous les longues branches plates du cèdre centenaire qui s'étendaient sur elle, et à travers le fouillis des plantes grimpantes entortillées à ses minces piliers de bois. Sur l'angle de la large toiture, qui s'avancait au-dessus d'une galerie extérieure, un faisan lissait au soleil ses plumes dorées; tout à l'entour la frondaison était épaisse, impénétrable aux regards.

A un cri, poussé par les rameurs, une jeune servante, vêtue d'une robe de coton bleu et coiffée d'un grand chapeau, en paille de bambou, rabattu par un cordon sur les oreilles, sortit de la maison; l'hôte s'avança à son tour, l'éventail à la main, saluant tout en marchant.

« — Ah! ah! disait-il, quel heureux événe-

ment, quel honneur pour mon auberge que la visite d'aussi nobles seigneurs ! »

Et, relevant un peu sa robe, il s'accroupit sur ses talons pour attacher à un pieu la corde du bateau.

Les jeunes gens sautèrent à terre et entrèrent dans l'auberge où ils se débarrassèrent de leurs sabres, de leurs lourds chapeaux en laque noire décorée seulement d'un léger ornement d'or : papillon ou fleur ; puis, après avoir bu une tasse de saké, ils s'engagèrent tous deux dans une allée ombreuse.

« — Si elles allaient ne pas venir ! dit Boïtoro.

« — Je suis sûr qu'elles viendront, » dit Mïodjin.

Boïtoro regarda son ami d'un air surpris et curieux.

« — Oui, j'en suis sûr, reprit Mïodjin, j'ai entendu l'une d'elles dire à sa sœur, — c'était près du pavillon des Mille Clochettes : « — Quand nous reviendrons l'an prochain, ce jeune pêcheur aura grandi d'un sasi. » Je sais même le nom de l'aînée des jeunes filles, elle s'appelle : Yamata.

— Quoi ! l'aînée ? celle que j'aime ? s'écria Boïtoro. Tu savais son nom et tu me l'as laissé

ignorer pendant un an ? Mais le nom de l'autre, de ta bien-aimée à toi, le connais-tu ?

— Non, » dit Mïodjin, qui soudain était devenu pâle comme les cailloux du sentier.

II

Le pavillon des Mille Clochettes était un petit belvédère, élevé au bord du fleuve dans une trouée du feuillage. Il se composait simplement d'une toiture, soutenue à chaque angle par une perche en bambou ; le plancher, assez vermoulu, était plus haut que le terrain, et il fallait faire une grande enjambée pour y monter. Du côté de l'eau régnait une petite balustrade. Il n'y avait aucune clochette au bord du toit qui pût expliquer le nom du pavillon, si ce n'est celles qu'y suspendaient les plantes grimpantes qui le prenaient d'assaut ; mais on avait de ce lieu une vue charmante sur le fleuve, jusqu'aux montagnes du lointain.

Les deux jeunes gens s'étaient arrêtés là, et surveillaient le fleuve, car aucune barque, venant

de la ville, ne pouvait aborder à l'auberge sans passer devant eux. Boïtoro avait allumé une petite pipe, dont le fourneau d'argent était moins grand qu'un dé à coudre. Miödjïn, accoudé à la balustrade, s'efforçait de cacher son trouble et sa tristesse. Pourtant son compagnon remarqua sa pâleur.

« — Qu'as-tu donc, ami? dit-il. Es-tu malade ?

— N'es-tu pas comme moi? dit Miödjïn d'une voix un peu tremblante. Tout mon sang afflue à mon cœur et une vive angoisse m'étreint à mesure qu'approche l'instant si longuement attendu.

— Certes, je suis ému, dit Boïtoro; mais mon émotion est joyeuse, mon sang court plus vite dans mes veines, je me sens léger et heureux, tandis que tu sembles souffrir.

— Mille inquiétudes m'assiègent, reprit Miödjïn. Nous aimons, mais sommes-nous aimés? Celles que nous attendons avec tant de confiance n'ont-elles pas depuis longtemps disposé de leur cœur? J'ai de tristes pressentiments : tout à l'heure j'ai cru voir un renard grimacer derrière le tronc d'un cèdre.

— Trêve aux funestes présages! s'écrie Boïtoro. Voici venir la barque tant désirée. »

Un large bateau s'avavançait, en effet, au tournant de l'O-gava, et l'on entendait comme un bourdonnement de musique. Les deux amis se penchèrent vers l'eau et s'efforcèrent de distinguer les personnes qui montaient la barque. On n'apercevait encore qu'une masse brillante dont les vives couleurs se reflétaient, en ondoyant, dans le fleuve. On ne voyait nettement que les bateliers, debout à l'avant, et dont les silhouettes se profilaient sur le ciel; mais bientôt on distingua les banderoles flottantes dont l'embarcation était pavoisée, les parasols roses, en papier de fibres de bambous, et les belles toilettes des femmes assises à l'arrière.

Les rayons du soleil jouaient sur le groupe, arrachant par-ci par-là un scintillement, et faisant danser mille étincelles sur l'eau remuée par les rames. Tout à coup Miodjin s'écria :

« — Ce sont elles!

— Oui! oui! dit Boïtoro qui s'abritait du soleil avec son éventail, Yamata est adossée à la cloison de la cabine. »

La barque glissa bientôt devant le pavillon des Mille Clochettes. Deux jeunes filles et une femme d'un âge mûr étaient assises à l'arrière, entourées des flots soyeux de leurs robes. De larges épin-

gles en écaille blonde étaient piquées dans leurs cheveux noirs et leur faisaient comme une couronne de rayons; leur teint, couleur de crème, était légèrement rosé par la transparence des parasols.

L'une des jeunes filles leva la tête vers le pavillon et sourit en apercevant les deux jeunes gens; on vit briller un instant ses dents pareilles à des grains de riz.

A l'avant de la barque, un homme, élégamment vêtu, courbé en deux, rattachait les cordons de sa chaussure; la lumière miroitait sur son chapeau de laque noire en forme de bouclier. Des serviteurs s'occupaient des paniers chargés de provisions. Dans l'intérieur de la cabine, visible par les larges ouvertures, une chanteuse de légendes nationales, louée sans doute pour charmer les promeneurs par son talent musical, était accroupie sur le sol et faisait résonner les cordes de son biva, en chantant d'une voix aiguë une romance populaire.

Sur l'eau silencieuse, dans l'air tranquille, les paroles de la chanson vibraient clairement :

« Voici, dit la fée au vieillard, deux corbeilles, l'une très lourde, l'autre légère. Emporte celle que tu préfères.

— Pour un pauvre vieux comme moi, dit l'homme, la plus légère sera assez lourde encore. Et il prit la moins pesante.

« Comme la fée le lui avait ordonné, il n'ouvrit la corbeille qu'après être rentré chez lui. Elle était pleine des plus beaux habits.

« Sa méchante femme lui demanda d'où cela provenait, et lorsqu'il le lui eût dit, elle pensa qu'elle pouvait bien, elle aussi, rencontrer la fée.

« Elle s'en alla donc sur la colline et vit, en effet, venir la fée. — Tu m'as maltraitée, lui dit celle-ci, lorsque j'étais chez toi, sous la forme d'un moineau : choisis cependant entre ces deux corbeilles.

« La femme prit la plus pesante et s'en revint toute fière à la maison; mais, lorsqu'elle ouvrit la corbeille, deux affreux singes rouges s'en échappèrent et s'enfuirent en lui faisant des grimaces. »

La barque disparut derrière les lys d'eau et les iris, dans la petite baie qui s'arrondit devant l'auberge. La chanteuse se tut.

Boïtoro quitta précipitamment le pavillon et courut vers le débarcadère. Miodjin le suivit à distance et se dissimula derrière les arbres; il vit

son compagnon s'avancer vers les nouveaux venus et les saluer gracieusement.

« — Ah! ah! s'écria le frère des jeunes filles avec bonne humeur. Nous retrouvons même compagnie que l'an passé, la journée sera joyeuse.

— J'avais l'idée que nous vous reverrions, dit la mère, dont la large face s'épanouissait dans un bon sourire.

— L'espoir de vous retrouver nous a ramenés sur cette rive, dit Boïtoro, en jetant un regard à Yamata.

— Votre ami n'est donc pas avec vous? J'avais cru l'apercevoir dans le pavillon », demanda la plus jeune fille en soulevant la large manche de sa robe jusqu'à sa bouche, et en se cachant un peu derrière l'épaule de sa sœur.

Elle était mignonne, petite, avait l'air vif et curieux d'un oiseau. Sa robe bleue ramagée de fils d'or bridait sur ses hanches, un nœud énorme bouffait derrière sa taille, elle tenait gentiment au-dessus des grandes épingles de sa coiffure son parasol rose et bleu. Sa sœur avait une beauté plus grave, doucement voilée de mélancolie; ses longs yeux aux prunelles sombres laissaient échapper un éclat brûlant et douloureux; son sourire triste était plein de charme.

Mïodjin s'était avancé en entendant la jeune fille s'informer de lui ; son regard se croisa avec celui de Yamata, mais celle-ci détourna aussitôt les yeux.

« — Le voilà ! dit tout bas la plus jeune fille à sa sœur.

— Tais-toi, Mizou, murmura Yamata : mets un voile sur ta joie. »

Mizou fit une petite moue mutine et déploya son éventail pour regarder à travers.

« — Allons, Fûten, dit la mère s'adressant à son fils, prie ces jeunes seigneurs de vouloir bien se joindre à nous pour passer cette journée champêtre, puisque nous avons eu la bonne chance de les retrouver.

— Ma vénérable mère, la noble Yakouna, a dit à haute voix ce que je pensais tout bas, répondit Fûten en s'inclinant avec un sourire devant les deux amis.

— Eh bien, c'est entendu, s'écria Boïtoro, et fasse le ciel que cette journée ne soit pas la seule que nous passions ensemble ! »

Fûten fit une joyeuse cabriole et s'enfuit en courant à travers le bois.

Bientôt toute la compagnie s'enfonça sous les ombrages avec de petits cris de joie, et cette

allure d'oiseaux envolés que prennent les habitants des villes en arrivant à la campagne.

On cherchait une bonne place sur l'herbe pour déjeuner. Chacun criait qu'il avait trouvé le plus joli coin, et l'on courait de-ci de-là, gaiement.

Mais Boïtoro avait rejoint Fûten, le frère des jeunes filles; c'était un joyeux garçon à la face ronde, marqué de petite vérole, aux lèvres épaisses, au regard malicieux sous ses paupières bridées. Il avait relevé sa robe et fixé un de ses pans dans sa ceinture pour ne pas être, en gambadant, incommodé par les broussailles; on voyait à nu ses mollets bruns et nerveux.

« — Tu n'as pas de frère, seigneur Fûten? dit Boïtoro en marchant à côté du jeune homme.

— Je n'ai pas de frère, c'est moi le chef de la famille, dit Fûten, en se donnant un air d'importance comique.

— Et tu te plais dans la société exclusive des femmes?

— Le poisson nage dans la rivière où il est né! Pourtant je prie tous les jours la déesse Soleil de m'envoyer deux beaux-frères de mon goût.

— Avec la beauté dont sont douées tes sœurs, Ten-Sio-Daï-Tsin aura peu de chose à faire pour te protéger.

— Ah! tu ne les connais pas! s'écria Fûten, en se mordant les lèvres pour ne pas rire; elles sont coquettes, capricieuses, dépen-sières, au point d'effrayer le mari le plus généreux.

— Eh bien, je serais heureux de me soumettre aux caprices de Yamata », dit Boïtoro en poussant un soupir.

Fûten devint tout à coup sérieux.

« — Si c'est au chef de famille que tu parles, dit-il, ne plaisantons plus. Tu voudrais épouser ma sœur : qui es-tu d'abord ?

— Je parlerai en mon nom et au nom de mon ami Miodjin, qui aime ta plus jeune sœur, dit Boïtoro : nous ne sommes pas parents, et pourtant il est toute ma famille comme je suis toute la sienne : tous deux orphelins, nous nous sommes connus sur les bancs de l'école et nous nous sommes aimés, il est samouraï¹ comme moi, nos fortunes sont suffisantes et nous en sommes maîtres depuis quelques mois. Voici un an que nous aimons secrètement tes sœurs et nous étions revenus ici pour conclure les mariages.

— Eh bien, je songerai à cela, dit Fûten, » et il reprit son air enjoué et se mit à courir parmi les arbres, défiant Boïtoro de l'attraper.

1. Titre de noblesse.

On avait choisi le lieu du repas, et les serveurs l'entouraient de nattes de roseaux qui formaient comme une muraille. Ils étalaient aussi des nattes sur l'herbe épaisse et y disposaient les provisions sur de petites tables basses, en laque noire fleurie d'or. Des bouilloires, des bols de porcelaine à ramage bleu, les mets chauds fournis par l'aubergiste, le riz, le saké, couvrirent bientôt le sol.

La chanteuse de légendes, après avoir installé son pupitre orné de deux gros glands rouges et appuyé contre le pupitre le *biva* silencieux, se promenait en cueillant des fleurs. Les nouveaux amis causaient par groupes. Mais bientôt la mère de famille frappa dans ses mains en criant :

« — C'est prêt ! c'est prêt ! »

Et tout le monde se rassembla, s'accroupit en rond, et l'on s'arma de petits bâtonnets de laque ou d'ivoire, que l'on tient d'une seule main et que l'on fait manœuvrer comme des pinces. Chacun attaqua le repas.

Boïtoro était très gai ; il riait et plaisantait avec son futur beau-frère, tout en dévorant des yeux la belle Yamata. Mizou, elle aussi, semblait heureuse : elle regardait Mïodjin en dessous avec des demi-sourires ; mais celui-ci, pâle et silen-

cieux, tenait ses regards obstinément baissés et mangeait à peine.

Yamata, elle non plus, ne mangeait rien.

Fûten avait dit quelques mots à l'oreille de la chanteuse de légendes qui avait accordé son *biva* et chantait maintenant des vers qu'elle improvisait. Ces vers se rapportaient aux préoccupations secrètes de tous; ils parlaient de jeunes gens assis sur l'herbe, dînant ensemble pour la première fois. Songeant au repas de famille qui rassemble chaque jour ceux qui s'aiment, ils buvaient du saké dans des tasses emmaillottées de paille, mais pensaient qu'il serait plus doux de vider le joli vase à deux goulots où l'on boit le jour des noces.

« — Qui sait ce qui arrivera ? dit-elle en terminant. Cela dépend du dieu des vents, il soufflera ici ou là, rassemblant ou séparant. »

Cette allusion au nom de Fûten, qui est aussi celui du Génie des vents, était transparente; tous levèrent les yeux vers Fûten avec des sourires.

« — Allons, s'écria-t-il gaîment, il faut offrir quelques libations à ce génie capricieux, afin qu'il souffle au gré de chacun. Reçois ceci, Fûten. »

Et il vida d'un seul trait une pleine coupe de saké.

Toute la société se prit à rire, hormis Yamata et Miodjin.

Le repas se prolongea longtemps, puis l'on dansa autour des restes. Fûten proposa *la ronde du riz* : mais il était seul à en connaître les figures nombreuses et compliquées ; on s'embrouilla, on s'essouffla et chacun finit par s'étendre sur l'herbe pour sommeiller.

Le soir, on illumina les embarcations et on s'en revint lentement vers la ville. Les deux barques glissaient côte à côte, balançant leurs grosses lanternes rondes. La chanteuse de légendes effleurait distraitemment les cordes de son instrument.

Du côté de la ville une grande lueur s'épanchait dans le ciel : c'était Tokio qui s'allumait. A mesure qu'on s'en approchait, une rumeur grossissait : des cris, des musiques. A chaque moment, des pièces d'artifices éclataient dans l'air.

« — La fête dure encore, » disait Fûten, debout à l'avant du bateau.

Les bords du fleuve étaient obscurs cependant. Les magasins, les entrepôts, les bureaux d'expédition, qui l'enferment entre les files de leurs bâtisses régulières soulevées sur des pilotis, n'avaient pas une lumière ; le feston ininterrompu,

formé par leurs toitures, se découpait en noir sur les clartés vives des rues voisines.

Les barques passèrent sous un pont très vaste, courbé comme un arc tendu ; puis, bientôt, elles s'engagèrent dans un large canal, et enfin dans un canal plus petit où elles s'arrêtèrent ; la demeure des jeunes filles étant peu éloignée, on devait s'y rendre à pied.

« — Nous allons vous reconduire, dit Boïtoro, nous saurons ainsi où votre maison est située.

— Tâchons de ne pas nous perdre dans la foule, dit Fûten, et gare aux voleurs ! »

Et ils prirent leur élan, pour s'engager au milieu de la cohue, comme s'ils se jetaient dans des flots agités.

De toutes parts, les lanternes multiformes, multicolores, qui décoraient les maisons, jetaient leurs lumières et faisaient briller les broderies, les riches étoffes des toilettes des promeneurs. Au sommet de longues tiges de bambous, alignées de chaque côté des rues, étaient suspendus tantôt de minces banderoles en soie, en papier doré, tantôt des houppes de crin, des plumets, des pompons ; ailleurs, c'étaient des poissons en paille laquée, attachés par les ouïes et qui se balançaient au haut d'un mât. De longues ban-

nières flottantes montaient et cachaient tour à tour, selon le caprice du vent, des armoiries, des fleurs, des animaux fantastiques, brodés dans leurs plis, ou bien, immobiles, tendues qu'elles étaient sur des cadres de roseaux, laissaient voir de gigantesques personnages : dieux, souverains, guerriers illustres ; ou encore, en caractères d'or, des sentences, des satires, des vers fameux. Les marchands d'objets d'art, de bronze, d'émaux, avaient mêlé à leur brillant étalage des armes rares, des casques, des armures toutes montées, qui prenaient l'aspect étrange d'insectes géants.

A chaque moment passaient des bandes de jeunes garçons, portant sur leur épaule un grand sabre de bois laqué. De larges lames semblables en carton argenté, recourbées d'une façon bizarre, étaient plantées de loin en loin, dans le sol, par les hampes auxquelles elles étaient fixées. Ces glaives, que les enfants saluaient en passant, figuraient l'arme de *Sioki*, le héros chéri du peuple dont l'image se répétait dans toutes sortes d'attitudes, sur des milliers de bannières.

Le bruit des pas nombreux, froissant le sol, formait un susurrement continu, pareil à celui d'une cascade, et sur cette basse se détachaient

les rires, les chants, le gai tumulte de la foule.

Les nouveaux amis mirent plus d'une heure à parcourir l'espace qui les séparait de la maison : ce qui se serait fait, un autre jour, en dix minutes.

On se salua amicalement en se promettant de se revoir bientôt, puis on se sépara.

« — Eh bien? dit Boïtoro à son ami, lorsqu'ils furent seuls, nos affaires sont en bonne voie : pourquoi donc parais-tu si abattu ?

— Tu sais que j'aime à enfermer en moi-même mes impressions, dit Mïodjin ; il me semble que je perdrais quelque chose de ma joie, si je la laissais s'évaporer au dehors. »

III

Le lendemain, dès le matin, les deux amis sortirent dans la campagne et se mirent à la recherche d'un joli arbuste, assez semblable au nerprun, dont le feuillage reste toujours vert.

Lorsqu'ils eurent trouvé l'arbuste, ils tirèrent leur sabre et coupèrent chacun une branche. Mais,

après un instant de réflexion, Miōdjin rejeta la sienne dans le buisson.

« — Pourquoi fais-tu cela ? dit Boïtoro.

— Parce qu'il ne serait pas convenable de demander les deux jeunes filles en même temps, dit-il; lorsque le sort de l'aînée sera fixé, il sera temps de songer à la plus jeune.

— C'est juste, dit Boïtoro en baissant la tête; mon pauvre ami, ton bonheur va être retardé.

— J'attendrai, » dit Miōdjin avec un triste sourire.

Ils revinrent à la ville et gagnèrent la maison où habitaient les jeunes filles.

Boïtoro se fit prêter un escabeau par un marchand voisin et se mit en devoir d'accrocher la branche verte au-dessus de la porte d'entrée de la maison de Fūten; puis il s'éloigna, et tous deux allèrent se poster en observation à l'angle de la rue.

Bientôt un serviteur, qui sortait de la maison, leva le nez, vit la branche suspendue, ce qui le fit rentrer précipitamment. Quelques instants après, toute la famille sortit à son tour, regarda la branche quelques instants, puis rentra.

« — Hélas! gémit Boïtoro, qui ne quittait pas la maison des yeux, serai-je refusé?

Mais la porte se rouvrit : une servante portant un marchepied en laque verte parut, suivie de Yamata, pâle d'émotion. Soutenue par la servante, la jeune fille monta lentement le marchepied, détacha la branche et l'emporta dans la maison.

« — Elle m'agrée ! elle m'agrée ! » s'écria Boïtoro, qui traversa la rue en courant pour entrer chez sa fiancée.

Et, tout à son bonheur, il ne vit pas le trouble de Mïodjin qui, au lieu de le suivre, s'appuya à la muraille, les yeux pleins de larmes.

IV

Le jour fixé pour les noces de Yamata et de Boïtoro se leva, et les invités dans leurs toilettes les plus brillantes se rendirent au logis de la fiancée. Elle les reçut avec un sourire triste, très pâle, dans sa robe nuptiale.

Boïtoro était grave et heureux, Fûten avait mis momentanément une sourdine à sa gaité bruyante ; la mère de la mariée essayait une

larme. Mïodjin, qui était venu malgré une forte fièvre, s'empressait avec une sorte d'affectation autour de la jeune Mizou.

Quand tout le monde fut arrivé, les cérémonies commencèrent : on se rassembla dans la cour intérieure de l'habitation, au milieu de laquelle un grand feu flambait.

Deux jeunes filles, vêtues de robes d'azur brodées de grands papillons d'or, s'avancèrent gracieusement. Ces jeunes filles représentaient un couple de ces jolis insectes, tout ailes, tout amour, qui symbolisent la félicité conjugale. Elles tenaient chacune une anse d'une grande corbeille pleine de jouets d'enfants, qu'elles jetèrent successivement dans le brasier.

« — L'enfant joueur n'est plus, disait l'un.

— La fillette se transforme en femme, comme la chrysalide devient papillon.

— Les poupées ont vécu, désormais tu berceras tes fils.

— Tu souriras à ton époux; tu surveilleras le ménage. »

Et les jouets l'un après l'autre tombaient dans la flamme qui pétillait. Lorsqu'il n'en resta plus un seul, les deux papillons frappèrent dans leurs mains en criant :

« — Partons! partons! »

Alors la mère de famille éclata en sanglots; Mizou souleva sa large manche, lourde de broderies, jusqu'à la hauteur de ses yeux; Fûten baissa la tête, tandis que Yamata se cachait le visage dans ses voiles blancs. Cette toilette nuptiale, couleur de deuil, signifiait que la jeune fille était morte désormais pour sa famille, qu'elle était toute à l'époux qui devenait son maître.

Les invités alors sortirent dans la rue et firent cortège à la fiancée se rendant à la demeure de son mari.

Boïtoro et Miôdjîn s'étaient échappés sans être vus, et l'époux était déjà chez lui, installé dans le salon d'honneur, lorsque le cortège arriva. Il reçut sa femme avec les marques de l'estime et de la joie la plus profonde, puis engagea les invités à boire du saké et à se divertir; mais les jeunes filles papillons conduisirent les fiancés devant les images des dieux domestiques appendus à la muraille. Ils durent s'accroupir là, en face l'un de l'autre, et vidèrent jusqu'à la dernière goutte un petit vase de métal plein de saké. Ce vase, que tenait une des jeunes filles par un manche, avait deux goulots. Chacun des fiancés buvait à celui qui était à la hauteur de ses lèvres.

« — C'est ainsi que côte à côte vous boirez la vie, disaient les papillons.

— La même liqueur vous désaltérera, douce ou amère.

— Tout est commun désormais entre vous, joies et peines.

— Buvez, buvez! Les premières gorgées sont enivrantes.

— Faites que rien ne trouble le breuvage, que rien ne l'aigrisse et ne le change en poison.

— Qu'il soit au contraire, jusqu'à la dernière goutte, un philtre d'amour et de bonheur! »

Les époux se relevèrent, ils étaient unis pour la vie.

Tous les assistants se répandirent alors dans les appartements, pour admirer le superbe trousseau de la mariée qui y était exposé, ainsi que les meubles qu'elle apportait : nattes, paravents, miroirs de toilette, coffrets de laque, ustensiles de cuisine. Puis on servit le repas dans une galerie donnant sur le jardin.

Vers la fin du dîner, lorsque tout le monde fut ivre, Yamata, qui avait tenu ses yeux constamment baissés, les releva et chercha Mïodjin du regard. Elle l'aperçut à quelque distance, presque en face d'elle. La contraction douloureuse et la

pâleur de son visage l'effrayèrent, et elle lui fit un signe pour lui indiquer qu'elle voulait lui parler, mais le jeune homme ne la vit pas, il s'était levé et dirigé vers le jardin. Yamata se leva aussi et le suivit. Elle le chercha quelques instants dans le jardin obscur, un sanglot étouffé le lui fit découvrir, il s'était jeté à plat ventre sur l'herbe et pleurait, la tête dans ses mains.

« — Frère! frère! dit Yamata en s'agenouillant près de lui. Tu pleures, hélas! qu'as-tu donc, que t'est-il arrivé? »

Le jeune homme se releva vivement :

« — Toi, toi ici? s'écria-t-il? ah! laisse-moi! laisse-moi! Je ne suis plus maître de mon cœur, ma douleur trop longtemps contenue le brise, elle déborde, je ne puis plus la retenir, et tu ne dois pas la voir.

— Ne suis-je pas ta sœur? dit Yamata doucement. Aurais-tu de l'aversion pour moi que tu ne veuilles pas me permettre de partager tes chagrins?

— Mais tu n'as donc rien deviné, cruelle, s'écria Mïodjin, que tu as le cœur de venir ainsi m'insulter par ton bonheur?

— Mon bonheur!

— Tu n'as donc pas compris que depuis un

an je t'aime de toute mon âme et que depuis un mois je souffre des tortures sans nom? »

Yamata poussa un cri sourd et chancela un instant.

« — Il m'aimait! murmura-t-elle.

— Boïtoro t'aimait, lui aussi, et il était plus digne que moi de ton amour : j'ai voilé ma pensée pour ne pas attrister sa joie; mais à présent, tu l'aimes, tu es sa femme; mon cœur peut bien éclater et laisser couler tout son sang. Va-t'en! laisse-moi pleurer, laisse-moi mourir!

— Hélas! hélas! qu'avons-nous fait, Mïodjin? s'écria Yamata en éclatant en sanglots. Moi aussi, depuis un an je t'aimais; mais ma jeune sœur était folle de toi, et j'ai caché mon amour pour ne pas gêner le sien. »

Les deux jeunes gens, atterrés par cet aveu, se regardèrent longtemps en silence, dans la demi-obscurité, chancelants, étourdis.

Tout à coup, Mïodjin saisit les mains de Yamata.

« — Viens, lui dit-il d'une voix basse et frémissante, viens, fuyons! Je suis ton maître puisque tu m'aimes : ici, c'est l'enfer pour nous; hors d'ici, le bonheur est partout, puisque nous serons ensemble; viens, partons.

— Y songes-tu, ami ? dit la jeune fille à travers ses larmes. C'est trop tard, nous sommes perdus, nous sommes comme morts : je suis la femme de Boïtoro !

— Pourquoi as-tu fait cela ? pourquoi l'avoir accepté ?

— Ah ! pour mille raisons qui me paraissent mille pièges aujourd'hui. J'avais laissé voir à ma sœur que j'aimais un des étrangers rencontrés à l'auberge des Roseaux en fleur ; que sais-je ? je me suis persuadé que c'était elle que tu recherchais, j'ai craint d'éveiller ses soupçons en refusant Boïtoro ; d'ailleurs on m'eût imposé un autre époux, celui-là du moins était ton ami.

— Et tu crois que je vais ainsi me laisser écraser le cœur sans un cri, sans une révolte ?

— Un cri les avertirait du mal qu'ils nous font, et, pour être heureux, ils doivent l'ignorer. Nous sommes les victimes, ami : subissons la destinée, ne devenons pas bourreaux. Ma sœur t'adore ; lui, semble m'aimer profondément. Ne leur faisons pas souffrir ce que nous souffrons. Sacrifions nos plaintes vaines à leur bonheur, puisque notre malheur à nous est irréparable.

— Non, non ! s'écria Mïodjin, pourquoi seraient-ils heureux plutôt que nous ? Viens, fuyons

ces lieux : tu m'aimes, après ces mots-là tous les autres sont pour moi vides de sens. »

Yamata dégagea ses mains que le jeune homme tenait toujours dans les siennes.

« — Mïodjin, dit-elle, aurais-tu moins de courage qu'une femme? »

Il baissa la tête en silence et appuya la main sur ses yeux, et après un moment il dit d'une voix plus froide :

« — C'est bien, ma sœur, tu as l'âme d'un héros, je ne serai pas au-dessous de toi. Je suis au bord du gouffre sans fond où toute ma part de bonheur s'est abîmée, le faible espoir qui me restait encore vient d'y tomber à son tour. Je me sou mets, ordonne : que dois-je faire? »

— Tu dois épouser ma sœur, dit Yamata en cherchant à raffermir sa voix mouillée de larmes; tu dois la rendre heureuse par amour pour moi, comme j'aimerai mon époux en souvenir de toi.

— J'obéirai si j'ai la force de vivre, dit Mïodjin; j'achèverai le sacrifice qu'une tendre amitié nous a imposé. Dès demain j'accrocherai à sa porte le rameau emblématique.

— Merci, dit-elle, tu es un homme. Le ciel nous récompensera dans une autre existence

d'avoir su, par dévouement, renoncer au bonheur terrestre. Adieu, mon frère ! adieu !

— Adieu ! adieu ! » murmura Mïodjin, tandis que Yamata, éperdue, s'enfuyait en pleurant.

Et lorsqu'il ne vit plus voltiger son voile blanc à travers les arbres, il se jeta de nouveau sur le gazon pour étouffer le bruit déchirant de ses sanglots.





COMPRENEZ - vous, dit la Marquise à Richard Lesclide qui demeurait interdit devant ce pastel, que des amours lointaines puissent être aussi pures que l'éclat du jour, et se dénouer, comme chez nous, par le sacrifice?

— Je ne raisonne pas quand j'admire, dit-il, mais il me semble que le temps serait mieux employé à remercier Madame Judith Gautier de son conte charmant qu'à écraser un pauvre homme. Chacun d'eux voit le Japon à sa façon et suivant ses lunettes. Les yeux d'une femme y découvrent des moralités et des sentiments aussi délicats que les bibelots exquis qu'on y fabrique. Mais, en protestant de toute inten-

tion critique, des voyageurs en voient la poésie sous des côtés plus réalistes, quoique aussi gracieux. Mon ami Félix Régamey, ce Juif-Errant de l'art, qui connaît le Japon presque aussi bien que M. Philippe Burty, lequel n'y a jamais mis les pieds, l'a vu sous un tout autre aspect. Il courait les routes sur une brouette de poste, aux premières heures du jour, au moment où les jeunes femmes faisaient leurs ablutions du matin, plongées jusqu'au cou dans de larges cuves d'eau limpide placées devant leur porte. Elles souriaient, et pour souhaiter la bienvenue au voyageur, se levaient toutes droites, en frappant dans leurs petites mains. Elles avaient l'air de pistils de fleurs dont la cuve était la corolle, et ce spectacle naïf se prolongeait tout le long de la route. Bien est-il vrai que de temps en temps ces fleurs sveltes se transformaient en choux bien portants, flanqués de choux de Bruxelles, mais les mères de famille sont faites pour ne rien gêner.

— J'ai bien envie de décréter qu'il ne faut disputer ni des goûts ni des couleurs, dit la Reine. Voici, du reste, un charmeur qui va nous permettre d'échapper à ces petites querelles. Monsieur de Banville, vous allez nous dire, comme Sheherazade, un des beaux contes que vous savez, mais à la condition expresse que ce conte vienne de loin.

— *Il suffit, dit la Marquise toujours conciliante, qu'il soit tiré de derrière les fagots.*

— *Entendre, c'est obéir, répondit le glorieux poète.*

TII

I



'EST-CE donc, ma chère Aurélie ? dit le membre de l'Institut, le vieux savant Jaquemier, à sa filleule, M^{me} d'Astis ; on m'assure que décidément vous donnez votre main au jeune marquis Léon de Chancerel.

— Eh bien ! dit M^{me} d'Astis, voyez-vous là quelque chose à blâmer ? M. de Chancerel est jeune, riche, honnête homme, très beau cavalier...

— Ne l'épousez pas ! fit le savant. Il a tous les mérites que vous lui accordez, et bien d'au-

tres encore ; il fait du bien autour de lui, il n'est pas ignare, et les nobles études l'intéressent ; mais ne l'épousez pas. D'abord, sa mère est blonde, et vous connaissez le beau chapitre d'Alphonse Karr sur la férocité des blondes. Mais, ce qui est pis, cette mère couve son fils, l'enfouit sous ses ailes, comme s'il était encore tout petit, et ne le laisse ni pleurer, ni rire, ni souffrir, ni vivre, sans sa permission expresse. Je plains celle qui sera la femme de M. de Chancerel ; car les mariages conclus dans de pareilles conditions ne sauraient bien tourner.

— Quoi donc ! dit M^{me} d'Astis, en avez-vous connu de tels qui aient mal réussi ? En avez-vous connu — personnellement ?

— Personnellement ? dit Jaquemier, je le crois bien ! Dans l'Égypte, que les Égyptiens appelaient alors Misr, un Par'hau (ou Pharaon) de la dix-huitième dynastie, se conduisit exactement comme le héros du *Marquis de Villemer*, et d'autres comédies analogues, où le fils de la maison épouse la bonne.

— La bonne ! dit M^{me} d'Astis.

— J'exagère, dit Jaquemier. Mais voici ce qui est certain. Celle que le roi Amon-Hotpou III épousa pour sa beauté, et qui devint la reine Tiï,

était, comme le constate une inscription conservée au musée de Boulaq, issue d'un père et d'une mère dont les noms ne sont pas égyptiens et qui n'appartenaient cependant pas à un sang royal étranger. C'était l'enfant de quelqu'une des familles qui peuplaient alors le Delta, c'est-à-dire, pour les Égyptiens de race pure, pour les Roten-nerome, quelque chose de pis qu'une servante. Mais telle que les monuments la représentent, avec les cheveux blonds, les yeux bleus, les chairs peintes en rose, Tii, de qui émanait une rare séduction, fut pour Amon-Hotpou III un régal si étrange et nouveau qu'il s'en donna à cœur joie. Si bien qu'au bout de très peu d'années, le roi, dûment embaumé dans les aromates, la liqueur de cèdre, la myrrhe et le cinnamome, bien serré de bandelettes, le visage doré, enfermé dans un cartonage riche, fut couché dans un lit de basalte, dans une salle funèbre, entre des vases d'albâtre dont les couvercles représentaient les figures des dieux.

II

— Pauvre Amon-Hotpou ! dit M^{me} d'Astis.

— Il était mort, dit Jaquemier, mais non sans laisser une fille, et un fils qui portait le même nom que lui, et qui devint Amon-Hotpou IV. En attendant qu'ils eussent grandi, la reine Tiï menait les prêtres, les ministres, les savants, les armées, tenant dans sa main le sceptre, et sa tête fauve couronnée de la vipère d'or, assise sur un trône qui figurait un lion, voyait les rois vaincus se prosterner à ses pieds, comme des esclaves. Justement orgueilleuse de son pouvoir sans bornes, elle semblait adorer assez froidement les dieux, Hat-Hor, Har-makhouti, Osiri, Khnoum, la déesse Mout, la déesse Pacht et les autres. Ceux qui la voyaient de près et qui avaient pu surprendre quelques-unes de ses pensées, assureraient même qu'elle adorait en secret un dieu unique, effrayant, terrible, que par prudence, elle n'avait pas encore fait connaître à ses enfants. D'ailleurs, désirant leur donner une occupation

assez attrayante pour les empêcher de contrôler ses actions, cette blonde rusée ne tarda pas à marier Amon-Hotpou à sa sœur Nofri-tiou-ta. Ces enfants s'aimèrent d'une façon si éperdue et employèrent si bien leurs minutes, que le roi avait eu sept filles avant d'avoir dépassé de beaucoup l'âge de vingt ans.

— Sept filles ! dit M^{me} d'Astis. Mais alors, à quarante ans, il a dû en avoir...

— Pas une de plus, ma chère filleule ; vous allez voir pourquoi, et c'est ce qui fait l'objet de cette très réelle historiette. D'ailleurs, Nofri-tiou-ta mourut. Son frère aurait pu aimer et épouser une autre femme, en avoir un fils peut-être, et c'est précisément ce que ne voulait pas la reine Tii. Amon-Hotpou n'agissait, ne pensait que par elle ; de même que toute l'Égypte, il était ébloui par sa chevelure d'or, comme par un astre ; il n'échapperait jamais à sa domination, et c'est elle qui, sous nom, régnerait toujours. Tii se réjouissait à contempler ses sept petites-filles, dont la plupart étaient blondes et dorées comme elle. D'avance, elle les imaginait grandes, devenues des guerrières farouches, et comme on les vit en effet plus tard, combattant dans la mêlée, sur des chars, à côté de leur père ; elle se les

figurait victorieuses, mariées à de jeunes rois, et peuplant l'Afrique d'une race blonde, pareille à une constellation d'étoiles.

— Voilà, dit M^{me} d'Astis, une Tïï qui aimait terriblement le blond !

III

— Oui, dit Jaquemier, mais pas cependant jusqu'à l'injustice ; elle permettait, prodiguait à son fils des femmes de toutes les couleurs, pourvu qu'il n'en devînt pas amoureux ; elle était parfaitement contente lorsque, dans les salles du gynécée peintes de couleurs vives, entouré de musiciennes aux gorgerins d'émaux et de perles, jouant de la double flûte et de la harpe, servi par des femmes demi-nues portant des diadèmes, des colliers, des bracelets faits de fleurs vivantes, le pharaon savourait le vin de dattier, le vin de palmier ou le vin vert, ou songeait, le doigt négligemment posé sur le sein d'une jeune fille, coiffée d'une volumineuse perruque noire. Mais s'il faisait mine de s'attacher à quelqu'une de ses es-

claves, vite la reine Tiï l'envoyait en guerre et en conquête. C'est ainsi que, le jeune pharaon ayant montré une vague préférence pour une de ses femmes nommée Amensé, la reine Tiï trouva tout de suite des rebelles à châtier dans le pays de Kousch.

Amon-Hotpou partit avec son armée, avec les Schardanahs, les Aqaïouschahs, les Palasthounas, les Schekoulahs formant sa garde. Monté sur son char, vêtu d'une grande cuirasse en cuir avec de petites plaques en bronze alternativement nues et émaillées, le poignet gauche entouré d'un bracelet de bronze émaillé, pour le protéger contre le frottement de la flèche, le bras droit couvert de bracelets, le cou orné de colliers à sept rangs d'émaux et de perles de couleur, le pharaon ressemblait à un jeune dieu. Coiffé d'un très haut casque de bronze ocellé, en forme de mitre, sur lequel s'enroulait l'urœus sacré, et d'où pendaient de larges bandes cannelées de deux pourpres; son visage peint en vermillon, sa barbe enfermée dans un étui de cuir bleu; entouré de son grand arc, de ses deux javelots, traîné par ses élégants et minces chevaux coiffés de sept plumes très hautes, il allait devant lui dans la bataille, tuant les ennemis, accumulant les cadavres,

suivi par son lion de guerre, marqué au fer rouge sur l'épaule et vêtu d'une double ceinture en perles bleues. Bref, il tailla en pièces l'armée du roi Kaschta, et lui imposa un tribut, que ce prince éthiopien devait apporter lui-même à T'oph (ou Thèbes). Ce qu'il y eut de malheureux pour la reine Tiï, c'est que quelques mois plus tard, il apporta ce tribut, non pas seul, mais accompagné par sa fille Amon-iri-tis, qui était la plus belle princesse du monde, et pour qui le pharaon éprouva tout de suite le plus furieux et le plus violent amour.

— Et, dit M^{me} d'Astis, je suppose que celle-là n'était pas blonde !

— Non, dit Jaquemier, elle avait les cheveux teints en bleu. Le costume égyptien est riche, mais celui d'Éthiopie est splendide, orné et somptueux jusqu'à la démence. Pareille à une élégante figure de bronze, dont nous autres, membres de l'Institut, nous ne saurions mieux comparer la couleur qu'à un volume de notre bibliothèque relié en basane, les traits ingénus et d'une noblesse immobile, les yeux démesurément agrandis avec de l'antimoine, les sourcils teints en bleu se rejoignant, allant jusqu'aux tempes, avec des emblèmes peints en bleu sur le front et sur les joues, elle était tout à fait charmante. Tout son

corps huilé exhalait un violent parfum, et à travers le vêtement on apercevait son torse rouge et ses seins en poire. Quant à sa toilette, une merveille. Voyez-la, vêtue d'un réseau de perles sur lequel sont brodées les ailes de la déesse Nephti, qui font plusieurs fois le tour de son corps. Par là-dessus, une ceinture d'orfèvrerie, avec un grand pan d'émaux. Puis, une espèce de palatine en or émaillé, et une orgie de colliers : en perles de verre bleu, en émaux, en turquoise, en corail, en cristal. Des bracelets, comme s'il en pleuvait, en cristal de roche, en émaux, en coquillages, sur les pieds, sur les bras, depuis le poignet jusqu'en haut. Des boucles d'oreilles composées d'une plaque d'or très grande, avec de longs pendants en verre de couleurs.

IV

— Mais, dit M^{me} d'Astis, c'est une illumination!

— Oui, dit Jaquemier ; je vous fais grâce du cortège, des esclaves Nahasi portant les présents,

des schekels d'or, de la myrrhe, des parfums dans les buires d'albâtre, des peaux de panthères, d'aotruches et de gazelles, des vases d'or ciselé et émaillé. Sachez seulement que la princesse Amon-iri-tis était montée sur un char en roseaux tressés de différentes couleurs, très bas sur roues, traîné par de petites génisses blanches tachetées de noir, et harnachées d'or et de cuir rouge et doré.

— Ah ! dit M^{me} d'Astis, nous voilà bien loin des blondes !

— Oui, dit Jaquemier, c'est ce que pensa la reine Tiï. Ces cheveux et ces sourcils bleus ne lui disaient rien qui vaille, et elle se hâta de renvoyer la princesse dans son Éthiopie, après avoir, pour aller plus vite, diminué l'importance du tribut. Elle pensait bien, en la voyant partager l'amour de son fils, que quelque jour Amon-iri-tis reviendrait ; et en effet, c'est ce qui arriva. Dès que le roi Kaschta fut mort, la princesse vint offrir son trône à Amon-Hotpou ; mais alors, que de désillusions elle eut à subir ! Pour trancher dans le vif, la reine Tiï avait converti son fils au dieu nouveau, qui était non plus le Soleil bienfaisant, générateur, vie, santé, force, créateur des êtres, formateur des choses, mais le Soleil meurtrier, exterminateur, flamboyant dans la solitude,

détruisant toute énergie, et adoré sous la figure du disque embrasé, lançant de féroces rayons. Amon-Hotpou avait fermé les temples des anciens dieux ; il avait abandonné Thèbes et s'était construit une autre capitale, et en l'honneur de son nouveau dieu Aten, il avait pris le nom de Khnou-n-Aten, qui signifie splendeur du disque solaire. Mais le dieu, quand il se mettait à demander des sacrifices, n'y allait pas de main morte. Lorsqu'après avoir subi une longue attente, Amon-iri-tis se trouva en face du nouveau Khou-n-Aten, à la dépression de sa face, au développement de l'abdomen et des pectoraux, à l'expression idiote du visage, et en voyant le pharaon entouré de ministres et de familiers pareils à lui, la triste princesse comprit tout.

— Quoi, dit M^{me} d'Astis, le malheureux...

— Oui, dit Jaquemier. Il aurait pu chanter les soprani. Il regarda la princesse avec un air de profonde indifférence, et murmura : Que me veut cette femme ? Les dieux n'en font pas d'autres, surtout lorsqu'ils trouvent des auxiliaires comme la reine Tii.

— Mais enfin, dit M^{me} d'Astis, je ne pense pas que pour m'enlever mon influence sur son fils Léon, M^{me} de Chancerel...

— Ma chère enfant, dit Jaquemier, ne nous hâtons pas de rien dire. La férocité des blondes ne connaît pas de bornes et, en tout état de cause, il faut toujours se défier des belles-mères !





N peut résumer tout cela, dit la Marquise, en disant que les contes de M. de Banville ne ressemblent point aux autres, et ce n'est pas une critique que j'en fais.

— Cela s'explique bien facilement, dit la Reine. Quand on dit « Le style est l'homme même » on a résumé en quelques mots une vérité qui a de nombreux corollaires. Ce n'est pas seulement le style, mais l'imagination, la pensée, les facultés de sentir et d'exprimer qui dérivent directement de notre individualité. Voilà pourquoi les contes d'un monsieur ne peuvent pas être ceux d'un autre. Quoi ! Si l'on en croit Lavater,

Gall et Desbarrolles, l'être humain manifeste sa personnalité, son génie et ses instincts dans les lignes de sa main, dans les bosses de sa tête, dans les traits et l'expression de sa physionomie, et vous voudriez ne pas le retrouver dans les manifestations les plus intimes de son âme?

— Nous allons rentrer dans les nuages, si cela continue, dit la Marquise, ce sont des questions qu'il ne faut jamais pousser à bout. N'a-t-on pas basé toute une divination sur la forme et les dimensions du nez? N'en déplaise aux chiromanciens, je ne vois pas pourquoi la main jouirait de privilèges refusés aux pieds et aux bras. Et il est inutile de dire où cela finirait par nous entraîner.

— Non, certainement, fit la Reine, il ne faut pas le dire, et encore moins le penser. Et pour faire diversion, je vais demander un conte à notre ami Charles Aubert, qui a toujours l'air de revenir de loin.

— J'en reviens en effet, Madame, fit l'auteur des *Frileuses* en s'inclinant.

— En avez-vous rapporté quelque histoire d'amour?

— Assurément, Madame, et si vous le désirez, je vous en dirai une qui vous fera geler de froid.

— *Nous en courrons la chance, dit l'exquise Josépha. Où se passe donc votre histoire?*

— *Au-dessous de zéro, Madame, fit Aubert en frissonnant dans son paletot de fourrures.*

VARVARA



A plus douce des musiques, c'est la voix tremblante d'un amoureux qui va, les yeux dans les étoiles, disant son bonheur aux arbres du chemin; — ce sont les expansives confidences que le cœur d'un amant profère, la nuit, sur la route qui mène à la maison bien-aimée, — qui, de l'âme du préféré, débordent, pendant qu'une impatiente maîtresse épie son retour, debout, derrière les rideaux cramoisis de la haute fenêtre fermée.

Seul au milieu de la campagne endormie sous de molles et intenses blancheurs, il marche fière-

ment, le beau, l'aimable jeune homme; son pied est fort et léger, et la neige durcie craque brièvement sous les bottes fines, aux éperons dorés. Il précipite ses pas, et, inattentif à la belle lune, — la belle Reine du Septentrion, resplendissant dans le ciel froid, il écarte sa pelisse pour envoyer des baisers à l'attrante vision qui le devance, à la chère vision de sa reine, à lui, de sa gracieuse reine aux trésors tant désirables.

Et, de tous les officiers du Tsar le plus brillant et le plus brave, il se hâte, il se hâte, sans prendre garde aux morsures du froid, faisant des gestes bizarres aux arbres engivrés de la route qui tordent leurs branches nues et grelottantes comme des membres de squelettes; et son sabre retentit vaillamment contre ses jambes; et, soudain, dès qu'il aperçoit la maison désirée, il court, il bondit, — insoucieux de son ombre qui traîne sinistrement après lui sur la neige éblouissante, et brisant au passage les rêves glacés que l'atmosphère hyperboréenne condense dans l'espace.

Et voilà que se manifeste l'incomparable puissance de l'être aimé : avant qu'il ait frappé, la porte s'est ouverte : on est accouru avant qu'il ait appelé. Et maintenant deux bras adorés l'entraînent dans une chambre mystérieusement

claire et tiède et parfumée, et déjà deux lèvres raniment ses froides joues endolories, pendant qu'au dehors, se répercutant sur la surface unie et verglacée de la morne plaine, bondit encore l'écho de ses pas; ainsi qu'un chasseur dépisté qui continue à poursuivre une proie, alors même qu'il ne la voit plus.

La blonde Varvâra l'a débarrassé de la lourde pelisse, et, debout devant lui, parée d'un nuage de mousseline blanche, les yeux pleins de fêtes, elle contemple avec ravissement son beau, son noble Boris, qui porte si orgueilleusement le magnifique costume bleu de ciel des hussards de la garde impériale, tout constellé de broderies et de passementeries d'or aux paillettes flamboyantes, Et, prodigue de caresses et de mièvres câlineries, elle se hausse sur la pointe de ses petits pieds pour enserrer de ses bras nus la tête du jeune officier qui sourit avec des frissons de volupté en songeant que les portes sont closes, solidement closes contre les vagues dangers du dehors.

Varvâra était pleine d'angoisses tout à l'heure en interrogeant la blême solitude qu'il devait traverser, la steppe farouche où le Froid, gardien de l'immobilité et de la blancheur, prépare silencieusement ses guets-apens; elle était en proie à

de tristes, à de graves pensées. — Mais le voilà ! — Elle s'est blottie vers lui. — Or, comme tout ce qui était dans la chambre leur était connu et sympathique, comme les bougies de cire rose brillaient en répandant de légers parfums et que tout autour d'eux se trouvaient en profusion les plantes les plus rares des chaudes contrées, aux larges feuilles d'un vert intense, où flottent comme des rêves de soleil ardent, leur âme s'apaisa dans ce milieu si doux, si luxueusement doux pour les sens et où rien d'inquiétant ne venait opprimer le cœur.

Rien. Oh, rien. Si ce n'est une chose, — une chose très simple, cependant, — qu'ils évitaient de regarder et qu'ils voyaient malgré eux, alors même qu'ils en détournaient leurs regards; parce que l'image de cette chose était gravée confusément tout au fond de leur esprit; — confusément, mais profondément gravée tout au fond de leur esprit. — L'époux légitime de Vârvara était enfermé depuis un an à l'hôpital d'Aboukhoff, à Saint-Petersbourg, — dans la troisième section de l'hôpital d'Aboukhoff, — la section où sont traités spécialement les malheureux dont les facultés sont fâcheusement troublées.

Or, le portrait du major Danïloff, l'époux légi-

time de Varvâra, était placé bien en vue, au-dessus du piano, dans un large cadre doré, entre deux gravures d'exécution médiocre, représentant : l'une, Pierre le Grand, et l'autre Catherine II. C'était un portrait à l'huile, très ressemblant, dont les petits yeux gris, vifs et bien éclairés, vous suivaient obstinément dans toutes les directions. Ils étaient aigus et pénétrants, les regards du pauvre major Daniloff, qui était possédé de l'inoffensive manie de se croire jardinier et d'arroser chaque chose, — d'arroser avec acharnement toutes les choses, quelle que fût leur nature. — Ce portrait était importun comme le souvenir d'une lâcheté. Les deux amoureux souhaitaient ardemment qu'il ne se trouvât pas là. Mais ils n'osaient pas y toucher.

Malgré la malicieuse fixité de ses yeux, il avait l'air débonnaire, l'infortuné major; sur toute sa grasse figure s'épanouissait un bon sourire, et ils l'eussent contemplé avec sérénité, n'eût été cette circonstance qu'ils le savaient fou : idée malsaine, obsédante, qui filtrait lente et continue dans leur âme. — Pour les êtres de tempérament nerveux et d'imagination exaltée, il n'est pas d'objet plus terrifiant, plus capable d'inspirer de l'effroi qu'un

maniaque, ce monstre de chair et d'os, chaud de la chaleur de la vie, ayant forme d'homme qui se meut, qui agit, et dont la cervelle est un noir chaos. — Oh! ils n'avaient pas peur! De quoi auraient-ils eu peur? A l'hôpital d'Aboukhoff, les pensionnaires de la troisième section sont traités si savamment, et si bien gardés, si parfaitement surveillés!

Pourtant ils s'avouaient à part eux leur faiblesse; ils ne pouvaient se défendre des sourds envahissements d'un malaise indéfinissable en présence de ce ridicule, de cet impuissant témoin de leur amour. Mais aucun d'eux n'aurait osé détacher ce portrait de ses mains adultères pour l'aller cacher dans un endroit reculé où, désormais, on ne passerait plus. Oh! non. Aucun n'aurait osé, même en se voilant la tête sous une étoffe épaisse. Ils n'en avaient jamais parlé; mieux valait n'en parler jamais. Et puis, n'était-il pas honteux pour le bel officier de se préoccuper si péniblement d'une pareille vétille, alors que Varvâra le regardait avec ses grands yeux noyés de languissants effluves, et que, sous ses fines dentelles, sa gorge tremblait plus pressée; — sa gorge veinée de lignes bleues qui eût allumé de coupables convoitises dans le cœur des saints

anachorètes, dont les figures sévères sont rigidement enchâssées dans les parois dorées de l'iconostase devant lequel une lampe brûle nuit et jour?

Brusquement, comme ils se taisaient, aspirant le vague, l'enivrant parfum de leurs jeunes corps, leurs cœurs bondirent douloureusement et délicieusement, un éclair de passion suprême brilla dans leurs yeux, et, cédant à l'indomptable désir de volupté qui criait en eux, il étreignit la femme, lui, l'homme, et d'une main furieuse il déchira les voiles légers qui s'affaissèrent lentement sur le tapis comme des ailes de séraphin, et, avide de mal et de luxure, il enfonça brutalement ses lèvres et ses ongles dans les chairs blanches et frissonnantes de sa maîtresse qui se mourait en des amours pleines d'effarements, — dans les chairs lumineuses de sa maîtresse dont l'affolante nudité mettait comme des tourbillons de soleil, — comme d'aveuglantes clartés de soleil entre eux et les choses!

Ah! ah! les inquiétants esprits de la chambre, les invisibles témoins de l'ardent hyménée, comme ils se réjouirent! Comme ils aspirèrent à la vie, les mystérieux habitants des choses qui ne tressaillent pas — souffles légers, ébauches

imparfaites, petites âmes éparses, qui sont comme les germes des êtres futurs, qui attendent leur règne, qui convoitent l'avenir, emprisonnés encore dans le bois odorant des meubles, suspendus aux draperies, confondus dans les reflets tremblotants des étoffes soyeuses ! Comme avidement, cette nuit, ils savourèrent le glacial baiser de la lune dont les rayons de cristal se glissaient lentement par la fenêtre, enveloppant chaque objet de ses caresses livides, enveloppant chaque objet de ses caresses comme d'un suaire.

Elle est douce l'heure des apaisements, l'heure indolente des béates accalmies de l'alcôve, où les époux, las et inassouvis, reposent mollement sur la couche passive, rêvant des voluptés prochaines. — Dans le profond recueillement des fatigues ineffables, les beaux enfants gisaient anéantis, les membres alanguis, inconscients, très énervés, évitant les moindres contacts qui les eussent fait se tordre en d'affreux tressaillements ; et, les paupières à demi fermées sur leurs yeux pleins d'extases, ils semblaient attendre l'expiation des joies inexpiables.

Abîmés dans les exquises défaillances de leur chair qui s'émuait encore au souffle des ivresses remémorées, ils aspiraient les subtiles émanations

du lit tout imprégné des délices récentes et ils écoutaient les mille bruits dont le silence est rempli. — Ils écoutaient les mille bruits perceptibles seulement à ceux dont les sens parviennent à une surexcitation extrême, — à ceux-là seulement dont les nerfs sont tendus comme des cordes de harpe et qui vibrent avec une délicatesse infinie. Et ils entendaient le doux murmure de leur haleine, et les plaintives modulations de leurs soupirs inachevés, et aussi, — et aussi le vague chuchotement des choses dans l'ombre, et le bruit amorti des lentes promenades de l'Hiver boréal qui rôdait lugubrement, cherchant par où entrer. — Mais les portes étaient closes. — Oh! très solidement closes.

Comme les bougies de cire rose étaient entièrement consumées, l'amant avait porté ses regards vers le coin de la chambre où les saintes images étaient symétriquement superposées dans les parois dorées de l'iconostase, — de l'iconostase où une vieilleuse, suspendue par un lampadaire en argent ciselé, brûlait dévotement, arrachant des scintillations et de larges flamboiements de lumière aux vêtements de vermeil, tout constellés de pierreries, des pieux personnages, Et tout en contemplant les glorieuses Vierges, les archanges

militants, les saints moines et anachorètes de notre pure religion, qui se dégageaient sombres et solennels au milieu du miroitement des larges nimbes d'or et des fines découpures de l'orfèvrerie, tout en étudiant d'un œil plus fixe une effrayante tête de Ioane, le décapité, qui saignait sur un plat d'argent, le vaillant officier des husards de la garde impériale écoutait plus attentivement le très faible bruit des *persistantes* promenades de l'Hiver boréal qui rôdait lugubrement autour de la maison, cherchant par où entrer.

L'Hiver boréal ou peut-être un loup à la recherche d'une proie; — un de ces grands loups faméliques qu'on entend parfois hurler lamentablement dans nos forêts profondes. — Or, pendant que Varvâra, tournée vers son amant, le regardait, cherchant à deviner sur quelles choses étranges il méditait, le jeune homme avait ramené ses yeux sur la haute fenêtre qui se trouvait précisément en face de lui, et il examinait un à un les objets de la chambre envahie par les rayons blafards de la lune dont le disque lumineux, longtemps pressenti, apparaissait enfin entre les lourdes draperies; et il examinait curieusement chaque objet qui prenait des aspects fantastiques à la clarte phosphorescente de ce soleil glacé.

« En vérité, — pensait-il, — si je n'étais parfaitement convaincu que ce sont deux pots de fleurs vides, déposés là, sur le balcon, par Varvâra, j'affirmerais, par Dieu, qu'il y a là deux têtes humaines. — Oui, vus ainsi, à travers les minces rideaux blancs, ils ont toute l'apparence de deux têtes d'hommes coiffées du bonnet cosaque, — deux têtes de malfaiteurs qui regardent dans la chambre pour épier notre sommeil : — il est déplorable d'être doué d'une si grande impressionnabilité; voilà que je puis à peine respirer, quoique je sache, quoique j'ai la conviction absolue que ce ne sont que deux pots de fleurs vides, en faïence émaillée, déposés là par Varvâra. — Ah! soudain... ce bruit, distinct, précis! — Que le Seigneur ait pitié de moi! — *Réellement*, un bruit s'est élevé dans la nuit : il résonne encore à mes oreilles. Cela est certain; j'ai distinctement entendu et reconnu ce bruit qui m'est familier : c'est le grincement aigu qui se produit chaque fois qu'on tourne le bouton de cuivre de la porte du vestibule.

Il s'est fait entendre une fois, — une seule fois; — puis le silence profond. Je n'entends plus que mon cœur qui se heurte avec violence aux parois de ma poitrine. — C'est horrible d'être

nerveux à ce point. — Évidemment, il y a là quelqu'un : un homme qui rôde précautionneusement autour de la maison. — Depuis longtemps, je distingue le faible bruit de ses pas sur la neige ; et il a tourné le bouton de cuivre de la porte du vestibule. Mais je me souviens, — oh ! clairement, je me souviens que Varvâra a fermé la porte à double tour, et que j'ai assujetti moi-même la lourde barre de fer qui la traverse dans toute sa largeur. — Qui voudrait essayer d'ébranler cette massive porte aux ferrures formidables ! — C'est quelque ivrogne altéré par le froid qui cherche un cabaret, ou quelque coquin qui croit cette maison inhabitée. Pour le mettre en fuite, je n'ai qu'un mot à dire, — un mot en grossissant ma voix ; et il s'enfuira par la neige comme un corbeau effrayé.

Elle aussi a entendu. La voilà envahie de craintes. Elle est restée immobile ; mais sa respiration est devenue haletante et son sein se soulève précipitamment, — et je sens peser ses yeux sur mon front. — Elle interroge anxieusement mon visage. — Oh ! je ne veux pas que nos regards se rencontrent. Il ne faut pas qu'elle s'aperçoive de mon trouble. — Si je tentais de la rassurer en ce moment, ma voix serait basse et

tremblante, je balbutierais des mots inintelligibles, et sa frayeur s'augmenterait de la mienne. D'ailleurs, je n'entends plus que le battement précipité de mes tempes... et il est absurde de redouter ainsi le plus faible bruit qui pourrait s'élever encore au milieu de la nuit silencieuse, — de guetter, avec de cruelles appréhensions, un faible, un léger bruit comme un événement effroyable.

Non, le bruit ne s'est pas renouvelé, — si toutefois il s'est produit. — Et voici que j'en doute à présent. Dans l'engourdissement moral où m'ont jeté les surhumaines joies de cette nuit, j'ai stupidement comparé les deux vases de faïence à des têtes de malfaiteurs; aussitôt mon esprit halluciné fut induit à douer de vie ces êtres purement chimériques; et j'ai cru entendre grincer le bouton de la porte. C'est, cela, une illusion; rien de plus. Un de ces rêves d'où l'âme revient tristement, mortellement exténuée. — Seulement, je gémissais en voyant combien sont profondes et douloureuses les sensations que me font éprouver les hantises de mon cerveau.

Et en cet instant où mon esprit est complètement rassuré, ne vois-je pas distinctement se reproduire, — avec plus de netteté et de vérité

encore, — l'affreuse vision de tout à l'heure ? — Ah ! elles me sont connues, les effrayantes fantasmagories de la lune ! — Je sais l'étrange puissance de sa lumière fallacieuse et désolatrice ; cette science maudite de la transfiguration des choses, hélas ! elle m'est acquise : c'est l'abîme où Dieu n'est pas, — c'est l'abîme horrible de la Peur où mon âme a fait des chutes incommensurables ! — Mais jamais apparition ne fut plus terriblement empreinte de réalité que celle-ci : ces vases sont des têtes humaines !... — Je sens bien qu'ils me regardent ! — Celui du milieu surtout, qui se *meut* lentement ! — Oh ! le vertigineux, l'inoubliable rêve ! — Voilà que mon âme *pense plus bas* ; oui, *plus bas*. Ceci est atrocement possible. — C'est Satan qui a suggéré à Varvâra l'idée de mettre ces... *deux vases* sur le balcon. Deux vases. — *Deux !* — Oh ! si je pouvais fermer les yeux ! — Il n'y en a que deux ; — il ne doit y en avoir que deux ! — Deux ! et puis *celui du milieu qui se balance à droite et à gauche comme un pendule monstrueux ; celui du milieu qui GRANDIT !*

Tournant le dos à la fenêtre où le malheureux puisait l'horreur contagieuse que, de ses yeux fixes, elle recueillait avidement, Varvâra, l'ardente

maîtresse, — muette et glacée maintenant, — paraissait immobilisée comme par une mystérieuse influence magnétique. Un fluide chargé de terreurs passait de lui à elle, établissant entre eux une communion de sensations morbides; et pendant que leurs corps se roidissaient dans un engourdissement cataleptique, la transmission des angoisses mortelles s'opérait dans leurs âmes affolées, dans leurs âmes étroitement unies au milieu du tumulte des épouvantes démesurées.

Et, spontanément, elle souffrait ce qu'il souffrait; et, vaguement, — mais terriblement, — elle savait pourquoi les yeux de son amant étaient si larges, si lumineux, si extraordinairement agrandis; elle savait quel effroyable spectacle le faisait se dresser nerveusement sur son coude, — et pourquoi les cris pressés qui gonflaient la poitrine du bien-aimé s'arrêtaient sur ses lèvres tordues qui ébauchaient sans bruit des mots sinistres; — et elle comprenait ces mots que nulle oreille ne pouvait entendre. — Elle savait, — elle savait l'Enfer! — et elle ne voulait plus regarder ce visage livide qui se contractait, — et elle ne voulait plus écouter les affreux battements de ce cœur, — les battements désordonnés de ce cœur éperdu, — et elle ne voulait pas connaître

le monstrueux secret qui surchargeait cette âme : — et elle essayait, — oh, vainement, — elle essayait de s'arracher à cette atroce fascination, ne voulant pas mourir d'une pareille agonie.

Lentement, — oh ! avec des mouvements d'une lenteur infinie, — un homme escaladait le balcon. Insensiblement, le lugubre visiteur se dressa et vint se coller contre la fenêtre, cherchant à voir dans l'intérieur de la chambre ; et, pendant longtemps, de tout le poids de son corps, il pressa la croisée, épiant ceux qu'il croyait endormis. Silencieux comme une ombre, éclairé par la lune et vu ainsi à travers le mince rideau de broderie, ce très singulier et très facétieux visiteur était si incompréhensiblement menaçant, sa venue avait été si lente, si patiente, si graduée, que l'amant de Varvâra, immobilisé par l'épouvante, acceptait la présence de cette effroyable silhouette, comme on subit les atroces tourmenteurs qui naissent dans les rêves.

« Oh ! pensait le terrifié, il me serait facile de le tuer ; — mon sabre à la main, je pourrais m'approcher de lui sans qu'il me vît venir. — Mais comment pourrais-je faire un mouvement ?... Tout à l'heure une grande femme maigre est entrée, traînant après elle, comme un rayon livide,

ses ailes humides et fangeuses. Et toute virtualité s'est enfuie de mon être. — Oh, je l'ai bien reconnue !... C'est la hideuse déesse de la Peur ! — Et maintenant elle s'est accroupie sur ma poitrine, et sous ses étreintes froides, tout mon sang s'est figé, et de ses doigts d'acier elle me serre à la gorge, et elle m'étrangle graduellement, sûrement. Et l'Impitoyable s'est penchée à mon oreille, et elle a chuchoté un mot, — un mot plus épouvantablement horrible que toutes les tortures, que toutes les géhennes inventées par les prêtres. Et ce mot, elle aussi l'a entendu, — la pauvre, — la pauvre ; — je le comprends aux trépidations qui secouent ses membres nus, — et puis aux gémissements luctueux, sourds, étouffés, — aux gémissements bien connus de la terreur qui déchirent son sein comme un râle.

Tentatives décevantes ! Feintes dérisoires, insensées ! — Comment pourrais-je dissimuler ? — Je sais, je sais jusque dans les plus profonds retraits de mon âme en feu. — Ce n'est pas un ivrogne, un malfaiteur, un facétieux lugubre qui oscille sur le balcon comme une ombre fuligineuse ; c'est une cause de terreur plus grande qu'un spectre, qu'un reptile gluant, qu'un cadavre de pestiféré, que l'envahissement des vers du sé-

pulcre ; — celui-là qui m'épie, qui me couve de ses yeux immondes, là, à travers la fenêtre, — celui-là c'est l'Horreur suprême, c'est mon bourreau, c'est le major Daniloff, l'époux débonnaire à la grasse figure ! — C'est le fou!... Ah ! — le fou, le fou!... là... près de moi!... Ah ! ah!...

Quel est le malfaisant qui a mis cette montagne sur moi ? — C'est une intolérable oppression. — Ah ! je voudrais crier plus fort que tous les bruits, que tous les tonnerres, que tous les rugissements pour vomir la Peur, — la hideuse Peur qui mord chaque fibre de ma chair et qui fait suinter sur ma peau cette sueur visqueuse et empoisonnée. — Et voilà que mon cœur mille fois meurtri, — mon cœur, dernier refuge de ma sensibilité, s'agite tumultueusement dans mon corps, dans ma chair inerte, glacée, comme un horrible battant rouge dans une cloche d'airain. — Et voilà que mon esprit brille encore, — brille plus lumineusement encore pour éclairer mon supplice blême, — mon agonie sans nom, anti-humaine. — Oh ! la triste lanterne ! — la laide, la triste, l'ignoble lanterne !

Ma tête est comme un carillon de cathédrale aux coupoles bulbeuses et multicolores ; — j'entends comme les mugissements égaux des

bourdons énormes, et aussi le cliquetis sonore et retentissant de mille clochettes ; — et encore la voix puissante d'un archimandrite revêtu de la dalmatique étincelante ; — et le grondement solennel des chantres aux longues barbes, qui psalmodient les chants funèbres, les chants majestueusement funèbres de la liturgie grecque. — Ah ! ah ! les vociférations frénétiques ! — Ah ! les retentissements toujours grandissants ! — Saints anges ! Sainte Mère de Dieu ! — Comment un tel lâche peut-il exister ? — Étonnamment, odieusement, je suis un lâche ; — un lâche, sans espoir de révulsion. — Je mourrai avant d'avoir osé remuer.

Mais qui donc me soufflettera ? — qui donc me crachera à la face ? — Oh ! le précieux soufflet qui fait bouillonner le sang dans les veines, qui fait qu'on se redresse menaçant et fort ! — Oh ! le précieux outrage qui met du feu dans les yeux et qui fait qu'on crie et que la voix devient puissante ! — Oh ! le soufflet plein de flamme ! — Le précieux, l'ignominieux crachat ! — Hélas ! hélas ! — Mieux vaudrait souffleter la joue d'un mort. Je suis maudit de la malédiction de la Peur. — Irrémisiblement mon âme tombe, tombe toujours plus avant dans cette immensité noire, qui n'a pas de fond ; — et je sens les fibres

de ma vie qui s'arrachent une à une, et le suprême déchirement aura lieu sans que je puisse faire le signe de la croix en regardant les saintes images.

Soudain, un immense fracas a déchiré le silence, les vitres ont volé en éclats, la fenêtre a cédé sous les longs efforts. — Le fou aux chairs molles et flasques, aux petits yeux gris, — le fou a roulé au milieu de la chambre où il se tient accroupi craintivement, immobile, large, étalé comme un crapaud énorme ; — et la lune a pénétré avec lui à pleins rayons. — Et, obliquement, furtivement, il regarde les deux amoureux tordus, pantelants, au visage livide et grimaçant ; il les regarde et il sourit bestialement. — Et eux — les agonisants, — eux le regardent aussi en faisant entendre un cri grêle, indicible, inhumain, — un cri singulièrement faible et prolongé, semblable au vagissement d'un enfant nouveau-né. — Avec ce cri, ils rendent leur âme. — Et tous les trois, les deux cadavres et le fou, — inondés d'une lumière magiquement phosphorescente, — tous les trois se regardent ; pendant que la Peur, la sinistre, la répugnante déesse, passe au milieu d'eux, satisfaite de son œuvre.

Or ceci se passait à l'époque où le Froid règne dans toute sa gloire. — Conquérant silencieux,

invisible, immense, il s'était élevé du pôle, et il s'était répandu au loin, tout au loin, envahissant toutes les choses ; — et la Terre était froide, et l'Air était froid, et la Lumière était froide ; — et les mers tumultueuses s'étaient immobilisées, et les montagnes et les prairies disparaissaient sous une épaisse mousse blanche : — Frimas, givre, neige, glace ! — Tout était blanc et froid, — silencieusement, léthargiquement blanc et froid. — Et c'était la grande gloire du Froid !

Et le fou les avait apportés dans le jardin, et il les avait placés sur le banc, — il les avait assis sur le banc tout couvert de neige qui ressemblait à un moelleux canapé de velours blanc ; — et ils étaient nus tous les deux : la maîtresse et l'amant, — et leurs jeunes corps aux formes belles et pures et d'une délicatesse exquise, leurs jeunes corps étaient aimables et gracieux dans leur rigidité. — Rayonnants de jeunesse et de beauté, ils étaient comme les premiers êtres d'une planète nouvelle, — comme les souverains d'une contrée inconnue, inabordée encore, — une contrée aux mirages hyperboliques, au silence absolu, aux blancheurs infinies. — Et, usant de la provision d'eau conservée dans la maison, le fou les arrosait doucement, minutieusement.

Oh ! avec quelle précaution, avec quelle sollicitude il penchait l'arrosoir au-dessus d'eux ! — Avec quelles façons douces et délicates il répandait sur leurs têtes la fraîche rosée : — ombelle de diamants, myriade de perles qui roulaient claires, scintillantes, de leurs cheveux, sur leurs épaules et le long de leurs corps qui se couvraient bientôt d'un mince verglas brillant, miroitant ! — Et il souriait, le fou, — il souriait bénévolement, avec une satisfaction enfantine, — et il continuait son œuvre ; — et sous l'action rapide du froid très intense, le ruissellement d'argent s'arrêtait dans sa course, se figeait, se cristallisait avec tous les curieux effets d'une congélation subite, revêtant, couche par couche, les beaux enfants nus de longues robes aux plis légers d'abord, puis plus épais, plus lourds, et enfin solennels comme des draperies de marbre ; — et la cristallisation, bizarrement accumulée par endroits, dessinait mille broderies capricieuses, et pendait tout autour d'eux, en de longues stalactites aiguës d'une ténuité extrême.

Et pendant qu'un grand soleil jaune se levait tardivement dans ce matin gris, baignant de clarté les deux divinités pâles endormies dans leur chaste immuabilité, — irisant des longs éblouis-

sements de l'arc-en-ciel leurs vêtements aux transparences impudiques, — faisant resplendir leur vêtements, — plus riches maintenant, plus magnifiques, plus merveilleux que tous les trésors de Troïtski-Lavra, que toutes les châsses des glorieuses Mères de Dieu, plus célestement diaphanes que les robes des Archanges ! Sublime apothéose de lumière et de glace ! — pendant qu'un grand soleil jaune se levait tardivement dans ce matin gris, arrachant à leurs robes limpides des étincellements d'or, de diamant, de saphir, d'émeraude, et des scintillations d'étoiles, le fou, — la joie au cœur, un triomphal sourire sur sa face stupide, — le fou crevait patiemment la glace agglutinée sur les trous de l'arrosoir, — un à un, patiemment, il débouchait les trous de l'arrosoir avec une épingle à cheveux ; — et trois corbeaux maigres planaient silencieusement au-dessus d'eux, muets, sans convoitise de chair morte, oublieux des festins sanglants.





MADAME, fit madame de Rocas en s'adressant à la Reine, vous m'excuserez si je suis du Midi, mais je demande très sérieusement qu'on force un peu la chaleur du calorifère de la serre; on a besoin de cuire après une histoire pareille et je voudrais chasser les corbeaux de la fin.

— Vous avez merveilleusement tenu vos promesses, dit la Reine au conteur assombri, et vous nous avez donné l'onglée. La Peur est un vilain mal et les fantômes de Poe ont dû passer dans vos rêves. J'entends les fourneaux qui ronflent, mais ce n'est pas suffisant. Il nous faudrait quelques rayons de soleil. Qui veut nous dire un conte d'Orient?

— *J'en sais un, fit un jeune homme coiffé d'une grecque rouge, mais il est si court !...*

— *Monsieur Ikiat Bey, dit la Reine, soyez le bienvenu. Nous savons que vous êtes un grand dénicheur de légendes. Si votre conte est court, il ne comptera pas et nous servira de transition. Comment l'appelerez-vous ?*

— *L'Eau aimée des jeunes filles, dit l'étranger ; et la scène se passe en Anatolie, à Gul-Babar, nom qui signifie, comme vous le savez, « essence de roses. »*

— *La peste, dit la Marquise, si je m'en doutais ! Pourquoi votre village s'appelle-t-il « essence de roses ? »*

— *Madame, parce qu'on n'y cultive que des roses, et que le parfum de ses jardins, qui occupent un versant de colline, se répand sur tout le pays.*

— *Voilà un conte turc qui se présente bien, dit la Reine, continuez.*

« *Vous saurez donc, dit Ikiat Bey, qu'au-dessus de Gul-Babar, sur la montagne, il y avait une immense pierre qui cachait une source. On entendait l'eau couler de la montagne, mais personne n'avait encore pu découvrir le ruisseau qu'elle formait. Une jeune fille très riche, éprise d'un jeune homme, Mehmet, qu'on refusait de lui donner à cause de son*

extrême pauvreté, se rendit à la source invisible qui était le rendez-vous habituel des promeneurs de Gul-Bahar. Dès qu'elle vit l'étonnement de tout ce monde qui entendait le bruit de l'eau, mais ne la voyait pas, elle dit :

— Amis, si vous pouvez réussir à décider mon père à m'accorder Mehmet, je vous ferai non seulement voir l'eau, mais je la ferai descendre dans le village.

Trois notables de l'endroit, présents à cette scène, allèrent trouver le père de la jeune fille et lui dirent :

— Voulez-vous donner votre fille à Mehmet?

— Je la lui accorderai, dit le vieillard, s'il est capable de faire descendre l'eau de la source mystérieuse dans le village.

— Il le fera, dirent les trois notables, mais qui vous garantira que vous tiendrez ensuite votre promesse?

Alors le vieillard leur remit mille livres turques en répliquant :

— Dans le cas où je manquerais de parole, cette somme reviendra de droit à Mehmet.

Les trois notables quittèrent le vieux père pour aller fiancer les deux jeunes gens.

Après la cérémonie, Mehmet et sa promise se ren-

dirent sur la montagne. Arrivés près de la source, ils se mirent devant la pierre, l'un en face de l'autre, et dirent :

— Eau, belle eau limpide, que nous entendons courir sous nos pieds, viens, arrive à nous.

Mais l'eau ne venait pas.

— Je soulèverai la pierre, dit Mahmet, et tu seras forcée de jaillir.

Mais la pierre était trop lourde. Alors la jeune fille tendit les bras vers l'eau cachée et lui dit :

— Viens, je t'aime.

Aussitôt, le bloc de pierre se partagea en deux ; l'eau mouilla leurs pieds et descendit dans le village.

Les deux jeunes gens levèrent la tête, les yeux et les mains vers le ciel pour remercier Dieu, mais le Génie de la source, jaloux, les enferma chacun dans un des fragments de la pierre fendue.

Et depuis ce temps ils se regardent sans pouvoir se rapprocher.

Si vous n'y croyez pas, allez à Gul-Bahar voir les deux fiancés de marbre.

A leurs pieds jaillit toujours la source qui descend arroser le village. »

Ikiat Bey reçut les félicitations de l'assemblée et eut l'honneur de baiser la main de la Reine. On

l'entoura, mais sans s'écrier, à peu près comme Montesquieu : Ah ! Monsieur est Turc ! Comment peut-on être Turc ! ce qui montre les progrès qu'a faits la civilisation depuis le XVIII^e siècle. Bref, on lui fit un accueil cordial, et les plus sceptiques ne craignirent pas de lui dire : Bel-men.

Pourtant le temps ne s'éclaircissait pas, et l'histoire sibérienne de Charles Aubert gelait encore aux ourlets des oreilles. Il fallait employer les grands moyens, si dangereux qu'ils fussent : la Reine ne craignit pas d'appeler M. Armand Silvestre par un sourire auquel on ne pouvait résister.

Le poète s'avança avec cet air d'humilité galante et passionnée qu'il convient d'avoir auprès des dames. La Reine lui expliqua ce qu'elle attendait de lui.

— Je sais en effet un conte lointain, dit-il, mais j'ai grand'peur qu'il ne nous réchauffe guère, car c'est en Russie qu'il se passe.

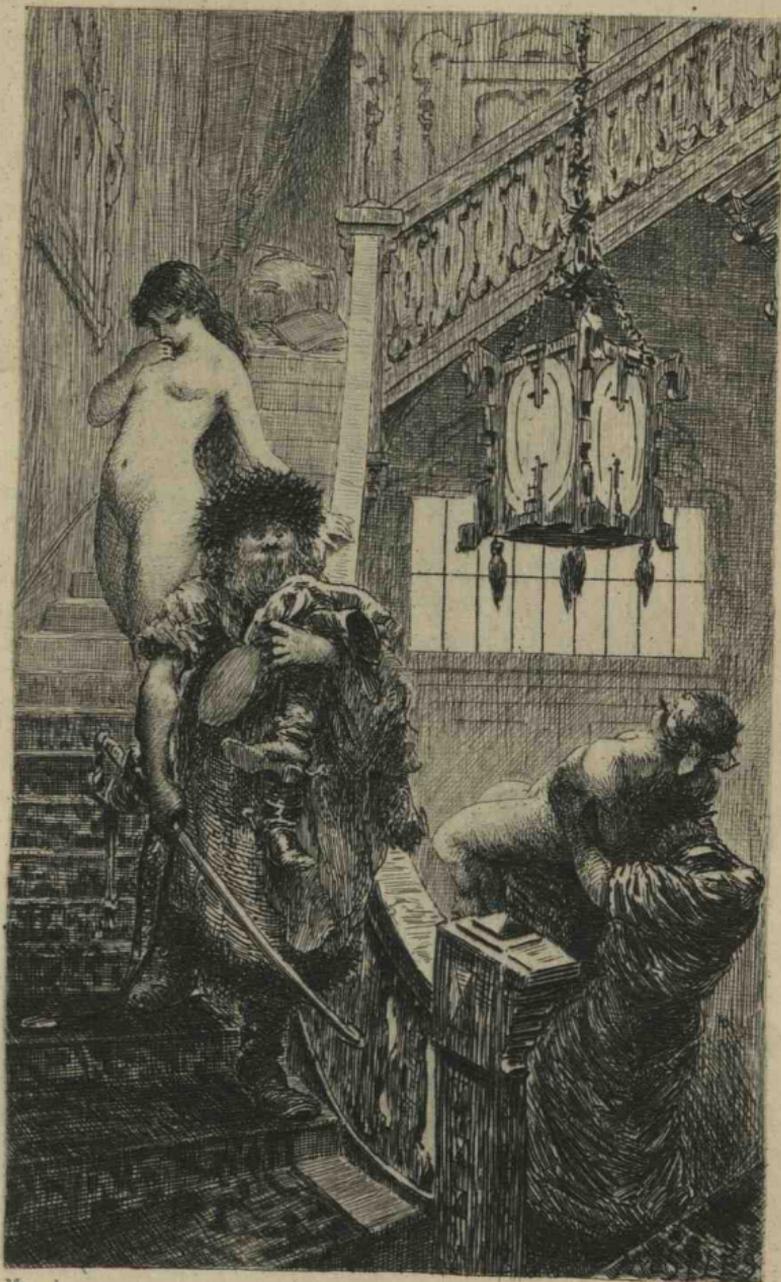
— Bon, dit la Marquise, il y aura toujours du soleil dans vos phrases, et vous n'avez qu'à commencer.

Le poète se hâta d'obéir.

LE TEINTURIER

I

ANS le lit conjugal tout parfumé d'essence de roses, Fédora est couchée, ses noirs cheveux dénoués et dédoublant leur ombre pour laisser entrevoir les blancheurs exquises de son cou, peu vêtue d'ailleurs et les pieds seulement enfouis dans la fourrure refoulée et pendante. — Seule? — Allons donc! Vous ne le voudriez pas pour le bonheur de l'humanité! — Avec son mari, l'excellent Petrowski, teinturier de la cour, alors? — Pas davantage! — Mais alors, dites-moi donc, votre Fédora est en train de faire son époux?... — « En train »



Mesples. sc.

Imp. Ch. Delâtre.

E. Dentu. Editeur.

LE TEINTURIER

est inexact. Mais il n'y a pas fort longtemps qu'elle s'est donné cette distraction coupable. Son amant, le capitaine Bonsouzoïff ici présent, ne lui a pas refusé l'aide nécessaire pour cela. Et maintenant ils causent; ou plutôt Fédora pleure et Bonsouzoïff lui administre quelque menue consolation verbale, ce qui n'est pas le meilleur genre d'éloquence en pareil cas. Mais chacun fait ce qu'il peut et le procédé de Démosthène pour développer la voix n'est pas malheureusement applicable à tous les genres d'élocution. Demandez plutôt aux graveleux si l'usage des cailloux leur réussit. — Graveleux toi-même! me crie l'écho, — l'écho de mon jardin, — un écho si merveilleusement sensible qu'il répond même à ma pensée, ce qui lui fait dire un tas de bêtises dont je suis obligé de demander ensuite pardon à mes voisins. C'est ce qui me rend si matinal et ne me permet de travailler qu'alors que tout le reste de mes contemporains est couché, sauf mon coq qui me fait concurrence aux yeux mouillés de rosée de l'Aurore. Mais lui, je m'en moque. Car il n'a pas à faire la bégueule avec moi. En voilà un qui s'en donne! Sa gaieté franche m'est un continuel sujet d'humiliation. Ah! mes enfants, que l'homme est peu

de chose comparé au coq et au lapin ! C'est uniquement par jalousie qu'il dévore ces bêtes innocentes et amoureuses ! Car le coq qui a pratiqué est dur à la fourchette, et le lapin est un régal de portières que son goût détestable devrait faire épargner.

II

— Mon amour, dit le prolix Bonsouzzoff, je vous jure que ce mariage, qui vous désole, ne changera en rien mes sentiments pour vous. Ma fiancée est une petite dinde qui ne saurait vous être comparée, même par un myope. Elle n'a ni ceci ni cela, qui font de vous la plus adorable des maîtresses. Elle, ceci ? Allons donc ! Elle, cela ? Par exemple ! De petits charmes ridicules et uniquement faits pour les joies bourgeoises du ménage !

— Alors, Yvan, pourquoi l'épousez-vous ?

— Mais parce que son oncle, le général Toutbénéff, fournisseur de l'armée, est un homme fort puissant à la cour et qui a gagné honorable-

ment une fortune considérable à laisser crever de faim et de froid, dans le Caucase, un tas de guerriers inutiles à la Patrie. Je ne vous ai pas oubliée dans mes projets, ma chérie, et le général m'a promis de faire reteindre à neuf par votre mari tous les uniformes de l'infanterie, ce qui sera une colossale affaire pour lui, et où il gagnera aussi maint argent.

— Laissez donc mon mari tranquille, Yvan, pour ne vous occuper que de moi.

— D'accord, mignonne. Mais un mot cependant encore touchant cet animal dont vous portez le nom. Êtes-vous bien sûre qu'il ne se doute de rien ?

— Je voudrais bien savoir ce qui aurait pu lui donner des doutes. Je suis charmante avec lui...

— Passons, s'il vous plaît, sur ce détail, Fédora; car je suis naturellement jaloux et vous me feriez prendre en grippe un homme à qui je dois des égards et de bons sentiments, « secours et assistance », dit le Code français, à l'article : Mariage.

— Êtes-vous bien sûr que dans la pensée de Napoléon, ce fût l'amant qui dût cela au mari ?

— Beaucoup de maris en France le croient ou semblent le croire. C'est un point controversé.

C'est que je trouvais, tous ces jours-ci, à cet excellent Pérowski un air très préoccupé.

— On le serait à moins. Il vient, m'a-t-il dit, de faire une découverte merveilleuse, une teinture dont on parlera, une révolution dans son art. Aussi est-il occupé, tout le jour, à faire mijoter cette décoction admirable dont il ne parle que mystérieusement et avec un air sombre tout à fait comique. C'est ce qui nous donne tant de bon temps, ingrat que vous êtes ! Il ne vous a rien révélé à ce sujet?...

— Non ! mais je serais ravi de faire un bout de connaissance avec le produit de son génie.

III

— Sois donc ravi, misérable !

C'est Petrowski qui a parlé ! Petrowski qu'on n'attendait guère et qui, ayant pénétré dans sa propre chambre on ne sait comment, a tout entendu. Petrowski que trois forts gaillards aux bras bariolés accompagnent. Fédora s'est évanouie et vous-même, madame, en pareil cas,

vous n'eussiez rien trouvé de mieux à faire. Quant au capitaine Bonsouzoff, bâillonné et garrotté, avant d'avoir seulement pu dire : ouf! ce qui n'est pas plus long en russe qu'en français, il a été enlevé du lit, comme un simple colis, par les compagnons du teinturier, sans qu'on lui laissât le temps de réclamer, au nom des convenances, sa culotte, voire même sa chemise, dont il s'était imprudemment séparé. Avis aux godelureaux qui, pour ne pas chiffonner leur linge, oublient les plus vulgaires pudeurs! Petrowski guide le silencieux cortège dont sa femme scande la marche par de petits hoquets en *la mineur*, ce qui est, vous le savez, un ton diablement mélancolique. La troupe descend l'escalier, et traverse la cour où les dindons, ignorants encore de la truffe, s'esclaffent dans un rayon de soleil, et parvient sous le hangar où le teinturier avait coutume d'exercer son état, durant que son épouse le déshonorait avec un militaire. Dans un coin de la longue pièce mal close, une cuve tiède encore exhalait une haleine azurée et odieusement fade. Sur un signe de Petrowski, c'est là qu'on s'arrêta. Bonsouzoff fut soulevé par ses porteurs, puis lourdement plongé dans le liquide de la cuve, laquelle se referma sur lui avec de sombres

clapotements. Mais rapidement extrait de ce bain forcé et avant que l'asphyxie radicale ait mis fin à son étonnement, il en sortit absolument bleu, des pieds à la tête, mais d'un bleu criard, épouvantable, d'un bleu faux qui n'avait ni les générosités de l'indigo, ni la finesse du cobalt ou de l'outremer, d'un bleu abominable et du ton dont le diable doit avoir les yeux.

— La voilà, ma teinture mystérieuse, ma découverte admirable ! s'écria Petrowski avec un ricanement satanesque. Tu désirais la connaître et c'était justice, car c'est pour toi que je l'ai faite, larron d'honneur ! Oui, c'est pour toi que depuis trois mois je travaille dans le silence, que je veille et que je feins de ne m'occuper que de mon métier. On ne saurait rien voir de plus laid, n'est-ce pas, que cette nuance ? Je l'ai patiemment élaborée à ton intention et j'ai mis la chimie tout entière au service de ma vengeance. Non seulement cette couleur est affreuse, mais elle est inaltérable et il faudrait t'enlever la peau, comme à Marsyas, pour t'en débarrasser. Encore ne suis-je pas bien sûr que ta chair n'en serait pas empoisonnée en dessous. Ohé ! mon gaillard, tu resteras comme ça toute ta vie. Et maintenant tu peux aller faire le joli auprès des dames ! On va

vous rendre votre uniforme, capitaine. Au plaisir de vous revoir!

Un instant après, en effet, Bonsouzoff, qui n'avait pas trouvé un seul mot d'esprit à caser dans cet entretien, rentra en possession de ses vêtements.

IV

Et le teinturier n'avait pas menti. Impossible de faire partir ce bleu diabolique. Toutes les Académies des sciences d'Europe furent mises à contribution, et le cas du malheureux Bonsouzoff n'inspira pas moins de quatre cent soixante-deux mémoires, ce qui représente un bien grand gâchis de papier. Le général Toutbéneff, qui avait un intérêt absolu à lui donner sa nièce, parce que le capitaine était fort bien apparenté dans la magistrature, alla jusqu'à instituer un prix de cinquante mille francs. Ce fut le coup du lapin. (Ah! ces diables de lapins! Qu'est-ce que je vous disais?) Un tas de petits galeux, éblouis par cette fortune, se mirent à l'œuvre et déshonorèrent la question.

Toutbénéff savait à merveille le secret de l'aventure que le pauvre Bonsouzoﬀ avait dû lui avouer. Car il n'est pas naturel qu'un homme devienne bleu du jour au lendemain. Seule la petite dinde de fiancée ne se doutait de rien ; elle croyait à une maladie de peau et disait mainte prière pour que son amoureux en guérît. Car, malgré qu'elle fût de bonne composition, elle se refusait absolument à l'épouser dans cet état. Il y avait aussi le colonel du régiment auquel appartenait Bonsouzoﬀ qui n'était pas fort content. Les soldats de la compagnie de celui-ci lui crevaient de rire au nez. L'empereur lui-même fut informé. Avec une sagacité qui n'appartient qu'aux souverains, il jugea du premier coup que celui-là qui avait fait le mal et connaissait la composition de la maudite teinture pouvait seul le réparer en défaisant son propre ouvrage. Petrowski fut donc mandé devant le grand chef de police qui lui promit toutes sortes de faveurs s'il voulait débarbouiller Bonsouzoﬀ, et le menaça du plus terrible châtiment s'il s'obstinait à le laisser tel qu'il l'avait rendu. Mais rien n'y fit. Le teinturier déclara que sa composition picturale était d'une inaltérabilité si parfaite que lui-même n'en pouvait pas effacer les traces. Et comme, à bout de patience, le général

investi des redoutables fonctions que j'ai dites lui enjoignait, sous peine de la vie, de décolorer le capitaine :

— Hélas! s'écria le pauvre homme, tout ce que je peux faire c'est le moirer!

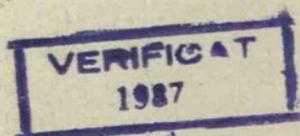
Le mot fit réfléchir, et l'idée fut abandonnée. Bonsouzzoff s'exila. C'est ce qu'il avait de mieux à faire. Mais le vindicatif Petrowski ne porta pas en paradis sa vilaine action. Ayant appliqué ses procédés d'inaltérabilité à d'autres couleurs, il tomba un jour, par maladresse, dans une cuve d'ocre, et resta jaune serin jusqu'à son dernier soupir. C'était justice, car la dignité dont l'avait revêtu sa femme étant indélébile, il était naturel qu'il en portât les insignes jusqu'à la mort. Couleur de cocuaige (comme disait Rabelais) fut toujours bon teint.





E conte aimable, mais profondément immoral, avait ramené le sourire sur les lèvres de l'auditoire. La Marquise complimentait Armand Silvestre sur sa belle humeur littéraire et Josépha Ringsfeld songeait à abdiquer, non sans quelque regret, car François Coppée lui disait un sonnet à l'oreille. On n'en a jamais su le sujet, mais Lemerre nous a promis que nous le lirions dans la prochaine édition des œuvres du poète. Et il y eut, à la fin de cette journée, une innovation. La Reine du lendemain ne fut pas proclamée, ni choisi le cadre où se maintiendraient les conteurs. Son Altesse Rosalinde, fantasque à son ordinaire, déclara qu'elle penserait à tout cela dans ses rêves de

la nuit prochaine, et que l'on verrait bien ce qui arriverait. Personne ne se révolta contre la décision de l'exquise enfant gâtée. Et, de fait, que pouvait-il naître qui ne fût aimable et joli dans les songes d'une tête aussi adorablement folle?



TABLE

	Pages.
<i>Il fait un temps brumeux, gris-clair, mais sans soleil....</i>	3
<i>FRANÇOIS COPPÉE</i>	
LA GRIFFE DE LION.....	9
<i>Il avait raison de pleurer, dit la Reine.....</i>	24
<i>LECONTE DE LISLE</i>	
PHALYA-MANI.....	31
<i>Il faut avouer que nous sommes bien loin.....</i>	52
<i>ÉMILE POUVILLON</i>	
LE HANNETON DE JUDILLE.....	55
<i>Cela est charmant, fit Suzanne d'Élys.....</i>	66
<i>ERNEST D'HERVILLY</i>	
NIGHT BELL.....	71
<i>C'est fort amusant, fit Suzanne d'Élys....</i>	83
<i>GUY DE MAUPASSANT</i>	
CHÂLI.....	85
<i>Le conteur s'était identifié avec son héros.....</i>	106

	Pages.
<i>PAUL GINISTY</i>	
HOMAI.....	111
<i>Voilà une terrible et magnifique histoire.....</i>	122
<i>JUDITH GAUTIER</i>	
L'AUBERGE DES ROSEAUX EN FLEUR.....	124
<i>Comprenez-vous, dit la Marquise.....</i>	156
<i>THÉODORE DE BANVILLE</i>	
Tii.....	159
<i>On peut résumer tout cela, fit la Marquise.....</i>	171
<i>CHARLES AUBERT</i>	
VARVARA.....	174
<i>Madame, fit Madame de Rocas.....</i>	197
<i>ARMAND SILVESTRE</i>	
LE TEINTURIER.....	202
<i>Ce conte aimable, mais profondément immoral.....</i>	212



Achevé d'imprimer

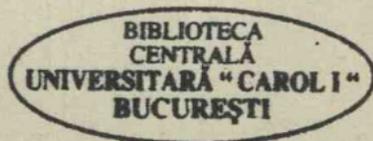
le vingt novembre mil huit cent quatre-vingt-six

PAR CH. UNSINGER

POUR

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

A PARIS



VERIFICAT
2007

VERIFICAT
2007